

FONDATION DE LA MEMOIRE CONTEMPORAINE

**Jean
ZEYDMANN**

**interviewé par Martine GOLDBERG,
chercheuse à la Fondation de la Mémoire contemporaine**

1995

**© Fondation de la Mémoire contemporaine
Avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles**

Table des matières

Entretien – Première partie – 1er décembre 1995	3
Arrivée des parents en Belgique – Enfance à Bruxelles – Déportation de la famille – Déclaration de guerre – Exode – Mesures anti-juives – Vie à Bruxelles	
Entretien – Deuxième partie – 1er décembre 1995.....	38
Vie cachée à Anderlecht – Vie cachée" dans un couvent à Chimay – Déportation des parents – Lendemain de la Libération – Séminaire de Dampremy-sur-Virton – Une année en Angleterre (1946-1947) – Retour en Belgique – Rapports avec le judaïsme – Rappel de la Libération et de la vie au couvent – Réactions à la création d'Israël	
Entretien – Troisième partie – 1er décembre 1995.....	74
Réactions à la création d'Israël – Départ pour Israël – Guerre d'Indépendance – Engagement dans un hôpital psychiatrique (Israël) – Vie en Israël – Retour en Belgique	

Entretien – Première partie – 1er décembre 1995

Arrivée des parents en Belgique – Enfance à Bruxelles – Déportation de la famille – Déclaration de guerre – Exode – Mesures anti-juives – Vie à Bruxelles

Martine Goldberg : Bien alors, si tu pouvais te présenter...

Jean Zeydmann : Voilà mon nom est Zeydmann Jean, mais... je suis né en Belgique, à Etterbeek, mes parents s'appelaient Zeydmann Siszja[?], mon père était né à Kotsk[?] en Pologne, ma mère s'appelait Weinberger Frajda[?], elle était née dans les environs de... dans les environs de... pff... de Varsovie, je pense. J'ai connu mon grand-père, c'est-à-dire le père de ma mère, qui lui est venu nous rejoindre... enfin rejoindre sa famille à Bruxelles... moi je l'ai connu quand il devait avoir... je ne sais pas... à vue d'œil... il devait avoir... 60 ans ou quelque chose dans ce genre-là. C'était ce qu'on appelle un beau vieillard. Ça me fait une drôle d'impression de dire un beau vieillard parce que j'ai le même âge... mais il avait une belle barbe blanche et il était... il avait beaucoup d'allure. Il avait pris comme métier... pour travailler, pour se débrouiller en Belgique, il avait pris comme métier la maroquinerie et comme il est tombé pratiquement au début de la guerre... il fabriquait des valises à double fond dans lesquelles les gens mettaient de l'argent et autres ch... biens pour pouvoir passer les frontières.

De mon enfance, je me souviens... assez bien de choses, c'est-à-dire j'étais... j'ai été un enfant heureux, un enfant gâté, mes parents étaient ce qu'on appellerait des bourgeois aisés, c'est-à-dire que mon père et ma mère travaillaient tous les deux au marché, ils allaient de marché en marché, mais au bout de quelques années, ils étaient devenus assez aisés, c'est-à-dire qu'ils entreposaient la marchandise sur place et mon père ne devait plus à l'époque porter la marchandise lui-même sur le dos pour la porter au marché, mais il allait rejoindre, euh... son stand dans les différents marchés qui était préparé par d'autres. Autrement dit vers les années 38 déjà, il était devenu... un monsieur aisé. Nous avons un appartement qui pour l'époque était un bel appartement, j'avais un nouveau lit, j'avais un vélo, bleu... j'étais fort gâté... j'avais des jouets, j'allais à la mer, on m'envoyait à la mer chaque année pendant un mois ou deux mois, bref on avait une... j'avais... on avait une vie assez, assez... assez à l'aise pour les... pour les... pour les Juifs de l'époque.

Au point de vue école, j'ai été au début de... de ma scolarité un très, très mauvais élève pour la raison suivante : parce que je ne parlais que le yiddish. Je m'en rendais pas compte naturellement, je ne parlais que le yiddish et... à l'école on m'avait surnommé le "Flamand" parce que les enfants naturellement ne voyaient pas... ne comprenaient pas ce que voulait... ce que je... ce que je racontais comme charabia,

et pour eux je devais être un Flamand. Alors un jour je suis rentré à la maison tout en... tout en larmes en disant à ma maman que je... qu'on ne me comprenait pas, que ci et que ça, et ma mère a eu beaucoup de courage : elle a décidé, à l'époque, premièrement de ne plus parler que français à la maison ce qu'elle... ce qu'ils ne faisaient probablement pas... deuxièmement, de prendre un professeur pour elle parce que mon père n'avait pas le temps... de prendre un professeur pour elle pour lui apprendre à lire, à écrire, à parler naturellement le français, et ensuite comme j'étais rentré en première année et où j'étais, je sais pas moi, le 21... le 21^e sur 22 élèves, parce que le 22^e était toujours malade... on a pris un professeur pour moi aussi et... bon, au bout... au bout de... en deuxième année, je me suis débrouillé très bien et j'ai été ce qu'on appelle un... un élève très convenable, un bon élève... par après.

Alors au point de vue enfance pure, ce que je me souviens c'est que j'étais un enfant assez turbulent. J'avais des amis... je pense... principalement non juifs, c'est-à-dire les enfants de la rue, du quartier, on formait des petites bandes... pas méchantes, mais des petites bandes quand même... j'avais une petite bande à moi, qui faisait partie d'une grande bande... c'était assez gentil comme... comme organisation... et ce qu'on faisait, c'est qu'on faisait beaucoup de tirs de catapultes. Donc on prenait des élastiques, et avec les élastiques, au bout des élastiques, on mettait des morceaux de papier tordus... qui servaient d'armes, et j'étais... j'avais une très, très bonne réputation, j'étais très bien accueilli parmi les enfants, parce que mon père vendait des chaussettes, et comme il vendait des chaussettes, il mettait des élastiques sur... les élastiques se trouvaient sur les chaussettes. Alors je retirais un élastique sur deux et j'étais ce qu'on dirait le pourvoyeur d'élastiques et d'armes aux autres copains. Donc on formait des petites bandes qui faisaient de temps en temps... il y avait une rue qui déclarait la guerre à une autre rue et... c'était assez amusant, ça finissait toujours par une petite bataille, mais rien de très grave.

A l'école même, mes souvenirs de l'école même... j'étais impressionné à l'école même par, par exemple, des professeurs qui avaient fait la guerre 14-18, et entre autres un professeur qui était, ce qu'on disait à l'époque, pris... "pris des poumons", c'est-à-dire que le malheureux avait... avait... avait pris des gaz pendant la guerre 14-18, et nous, en tant que gamins, on le trouvait intéressant, curieux, il avait un teint... un teint différent... des autres... des autres personnes. Et plus tard, c'est-à-dire à peu près dix ans plus tard, pour une raison quelconque, j'ai dû aller voir ce professeur, et ça m'a fort impressionné, parce que je suis tombé chez lui... et je ne lui ai pas parlé, j'ai parlé à sa femme, qui m'a dit : «Ecoute, tu viens à un mauvais moment, mon mari est en train de mourir.» Et cet homme est mort assez... relativement jeune, je ne sais pas quel âge il avait, mais il est mort des suites de la guerre 14-18, et ça m'avait fort impressionné... l'histoire de ce professeur, etc.

J'ai eu... une scolarité assez... assez normale, donc j'ai été à l'école jusqu'à... mes primaires, puis j'ai fait quand même une première année de lycée, jusqu'au moment

où sont sorties, probablement en 1941, les lois... anti... ou en 42, mais probablement... je ne sais plus, 41 ou 42... les lois antijuives, c'est-à-dire que les enfants juifs n'étaient plus autorisés à aller à l'école, et... j'ai été... j'ai fait ma première année de lycée et puis j'ai été interdit d'école, ce qui ne me plaisait pas beaucoup : sans être un passionné d'école, je trouvais quand même assez avilissant de ne plus aller à l'école. Puis alors il y a un fait que je crois qui est important, en tout cas pour moi il a été très important, c'est qu'à un moment donné j'ai vu mes parents revenir... ma mère revenir avec un grand drapeau... jaune, sur lequel il y avait des étoiles... des étoiles juives. Elle s'est mise à découper les étoiles juives et allait préparer pour les mettre sur les vêtements. Quand elle se préparait à me le mettre pour moi, j'ai refusé, j'ai dit que je ne porterai jamais d'étoiles juives. Je...

Martine Goldberg : Mais...

Jean Zeydmann : Oui...

Martine Goldberg : Je... je voudrais, on va... je voudrais un peu revenir en arrière parce que là tu as beaucoup anticipé sur ce dont on... on va parler... bon, tu m'as parlé de... de ton grand-père... c'est de tes grands-parents, le seul dont tu gardes le souvenir ?

Jean Zeydmann : Oui, mes autres grands-parents, je ne les ai pas connus... je sais que mes grands-parents du côté de mon père sont morts... pendant la guerre 14-18. Mon père a émigré en Belgique dans les années... 26-27... en chemin... il partait... il avait l'intention de partir... comme beaucoup de jeunes gens à l'époque, il avait l'intention de partir aux Etats-Unis et il s'est arrêté à Anvers. Et puis là à Anvers... il fallait bien payer son voyage pour l'Amérique, il s'est mis à travailler, et, de fil en aiguille, il a rencontré ma mère à Bruxelles, et il a épousé ma mère.

Martine Goldberg : Mais pourquoi Anvers... pourquoi s'est-il arrêté à Anvers ?

Jean Zeydmann : Parce que c'était... c'était une raison très simple... Anvers c'était le... c'était... une communauté juive beaucoup plus importante que Bruxelles et... les... les... les Juifs qui venaient de Pologne, de Russie ou d'ailleurs, allaient automatiquement... c'était un phare... allaient automatiquement à Anvers... d'abord c'était un port, donc port ça veut dire départ vers... vers l'Amérique, et ensuite c'était le... un centre important du judaïsme en Europe.

Martine Goldberg : Et... donc tu me dis qu'il a émigré vers les... les... les années 26-27, ton père... est-ce que tu sais les raisons pour lesquelles il est... il a quitté la Pologne ?

Jean Zeydmann : Il a dû quitter la Pologne, je... il a dû... il a quitté la Pologne pour des raisons, je dirais, simplement économiques, c'est-à-dire que son père, m'a-t-il

raconté, avait été boulanger... il ne m'a pas raconté beaucoup de choses... mais son père avait été boulanger... il avait un frère, le frère a émigré... en Australie. Et puis je crois que mon père a perdu un peu la trace... de son frère... Il a immigré simplement, comme tous les émigrants, pour trouver... pour trouver un... un avenir différent. Il devait y avoir à l'époque une crise économique dans toute l'Europe et en particulier dans un pays pauvre comme la Pologne et c'est la raison pour laquelle il a émigré, il est venu seul, plus ou moins sans argent à travers l'Allemagne... Oui... il m'a raconté quelque chose d'intéressant que beaucoup d'autres gens m'ont raconté... Il est arrivé... il a pu rentrer en Belgique en tant que mineur, c'est-à-dire que les Belges l'ont... l'ont accepté, à condition qu'il vienne travailler dans les mines. Alors il a travaillé dans les mines de Charleroi pendant quelques mois en tant que... je dirais... je ne dirais pas que "bon Juif", mais en tant que... que personne qui se débrouillait. Au bout de quelques mois, il a réussi à... à ne plus travailler là-bas et à obtenir un permis, que j'ai d'ailleurs retrouvé, en cherchant, en chipotant, en cherchant des vieux papiers, il a obtenu un permis de marchand ambulant. Et il était installé à Anvers, point de départ de ses marchés... jusqu'au jour où il est venu rendre visite à un vague... à un... une vague connaissance... à Bruxelles, et là, il a rencontré ma mère... Si je peux dire quelque chose sur ma mère... j'ai oublié de dire quelque chose d'important sur ma mère...

Martine Goldberg : De toutes façons, on va parler de ta mère...

Jean Zeydmann : Ah d'accord.

Martine Goldberg : Mais ne l'oublie pas.

Jean Zeydmann : Sur mon père... d'accord...

Martine Goldberg : Je voudrais encore te poser quelques questions sur ton père et puis on reviendra sur ta mère.

Jean Zeydmann : D'accord.

Martine Goldberg : Quand est-ce qu'il est né ?

Jean Zeydmann : Mon père est né en 1905.

Martine Goldberg : 1905, d'accord, et... est-ce que... bon, tu m'as expliqué les conditions dans lesquelles il est venu en Belgique... est-ce qu'il a eu à souffrir en Pologne de l'antisémitisme ?

Jean Zeydmann : Il ne m'en a pas parlé. Il ne m'en a pas parlé.

Martine Goldberg : Oui... et une fois... le souvenir que tu en gardes : est-ce que c'est quelqu'un qui se distinguait par des signes extérieurs... d'appartenance ?

Jean Zeydmann : Au judaïsme ?

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Non, pas du tout. C'est-à-dire que mon père... je ne sais pas très bien pour quelles raisons, était plutôt... athée, ou alors disons pas athée, mais très libéral, ce qu'on appelait libéral à l'époque et même plus ou moins... enfin surtout à l'époque... c'est-à-dire qu'il... il était ant... non pas antireligieux, il était... il n'avait aucune tendance religieuse juive, tout en restant traditionaliste. C'est-à-dire qu'il ne voulait pas renier son judaïsme, mais il... il n'avait aucune... il allait bien à la synagogue pour les fêtes principales comme beaucoup de Juifs font actuellement, mais... c'était tout.

Martine Goldberg : A sabbath par exemple ?

Jean Zeydmann : Non, absolument pas, absolument pas. Donc il était... contrairement à ma mère, il était plutôt... très neutre... très neutre sur la question de la religiosité.

Martine Goldberg : D'accord. Et... est-ce que tu pourrais me parler des circonstances de sa mort ?

Jean Zeydmann : Euh... oui, c'est-à-dire que mon père a été déporté... assez tard, c'est-à-dire probablement... 43...

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Avec le XXI^e ou le XXII^e convoi. Il est parti... à Auschwitz... c'est-à-dire que j'ai su ça par après. J'ai rencontré par après quelqu'un qui l'a connu pendant... la déportation et qui m'en a dit quelques mots. Il est parti à Auschwitz... dans les années... ou probablement dans l'année... en 43. A Auschwitz, il est resté... sûrement une année sur place et puis il y a eu quelque chose d'assez particulier... les Allemands avaient eu entretemps, je ne sais pas si c'est en fin 43 ou en 44, la révolte de Varsovie et on a choisi... les Allemands avec leur sens de l'organisation... ont pris 2000 Juifs d'origine belge et française, mais principalement belge et française pour... pour venir déblayer le ghetto de Varsovie.

Martine Goldberg : Tu parles... tu parles de l'insurrection du ghetto, pas de l'insurrection de Varsovie même ?

Jean Zeydmann : Non, non, du ghetto de Varsovie.

Martine Goldberg : Oui, donc en 43.

Jean Zeydmann : En 43 alors. Alors... je ne savais plus que c'était en 43. Et mon père a été choisi avec d'autres Juifs d'origine belge et française, mais je crois que c'était surtout belge, je ne sais pas pourquoi, pour quelle raison. Bref, ils sont partis à 2000, 2000 hommes pour déblayer le ghetto juif. Là ils sont restés à déblayer le ghetto juif pendant un certain temps et j'ai rencontré après la guerre un monsieur qui était avec lui à ce moment-là. Quand les Russes ont commencé à approcher de Varsovie, il y a eu... les... les... les... les Juifs qui étaient à Varsovie et qui déblayaient ou qui... je ne sais pas ce qu'ils faisaient encore à cette époque-là... ont eu deux possibilités : soit quitter Varsovie avec les Allemands et faire ce qu'on appelait... ce qu'ils ont appelé une marche forcée pour retourner vers l'Allemagne, ou alors comme certains l'ont fait, comme mon père l'a fait, se cacher, se cacher dans le ghetto, dans certains égouts, pour essayer de rejoindre les Russes. Mon père a fait ça, il s'est caché. Alors... par après la guerre, j'ai fait des recherches en me disant que peut-être il avait réussi à échapper, il était en Russie, etc., et puis on n'a jamais eu de traces, on n'a jamais eu de... d'écho et j'ai supposé qu'il avait dû être tué, soit par les Allemands, soit dans un bombardement quelconque, il a disparu à ce moment-là définitivement.

Martine Goldberg : Et tu n'as jamais su ?

Jean Zeydmann : Je n'ai jamais su, non. La seule chose que j'ai su, c'est donc un monsieur qui... qui m'a dit avoir connu... qui a... qui a vécu avec mon père ou près de mon père jusqu'à la... jusqu'à la fin et qui a dit : «Voilà, il est allé se cacher et le seul... il est allé se cacher...» Et puis c'est tout... on n'a plus rien su par après.

Martine Goldberg : Ça va, d'accord. Alors, en ce qui concerne ta mère, avant que tu me dises ce que tu voulais me dire tout à l'heure, est-ce que tu pourrais me dire quand elle est née ?

Jean Zeydmann : Ma mère est née également en 1905.

Martine Goldberg : 1905.

Jean Zeydmann : En 1905... Je me suis trompé là tantôt, j'ai dit près de Varsovie... elle est née à... près... un petit village dont elle a toujours tu le nom parce que ça ne faisait pas chic de dire ce nom, je ne sais pas pourquoi, elle est née dans un petit village près de Lodz, qui était la seconde ville de Pologne, et ça devait être un très, très, petit village, parce que j'ai retrouvé une photo de moi... à l'âge de trois ans, et nous étions retournés, ma famille et moi, mes parents et moi, voir... mes grands-parents, et dans la maison familiale, il y avait un arbre qui poussait au milieu de la maison. Donc, je suppose que ça devait être une maison... une maison villageoise,

avec un arbre au milieu ça ne devait être pas... ça ne devait pas être le grand chic. Ce que je voulais dire au sujet de ma mère, c'est que ma mère a émigré très tôt. Elle a émigré probablement vers le début des années 20, je ne sais pas exactement, mais je sais très tôt, donc probablement 20 ou 21, à l'âge de 15-16 ans, et elle a été "accueillie", entre guillemets, chez un oncle à elle qui habitait Bruxelles déjà et qui... qui avait besoin de quelqu'un pour l'aider à élever les enfants, à entretenir la maison etc., et c'est... c'est dans... dans cette raison... pour cette raison-là que ma mère est venue en Belgique.

Martine Goldberg : Ce... cet oncle était veuf ?

Jean Zeydmann : Non, cet oncle n'était pas veuf du tout, il avait, je crois... attendez non... il n'avait pas... il avait trois enfants, dont deux garçons et une fille... qui étaient plus jeunes que ma mère, donc probablement... oui... qui étaient plus jeunes que ma mère donc... une fille de 15, 16 ou 17 ans devait être quelqu'un qui devait être... qui devait servir, je dirais, comme servante ou... ou pour l'entretien de la maison... il a fait venir sa nièce. Et ce que je voulais raconter qui était intéressant que je... qui m'a un peu échappé ou qui... que j'oublie de temps à autre, mais que je trouve important, c'est que ma mère aussitôt qu'elle s'est mariée, a eu... a senti le besoin de faire venir sa famille de Pologne. C'est-à-dire qu'elle a épousé un homme qui n'avait pas beaucoup d'argent, mais qui en avait quand même un peu, assez en tout cas pour payer des... des voyages et ma mère a fait venir l'un après l'autre certains membres ou la plupart des membres de sa famille, entre autres une sœur qui a vécu chez nous et qui m'a élevé, donc ma tante. Elle a fait venir son père, mon grand-père, donc elle a fait venir son père. Elle a fait venir... elle a dû faire venir deux-trois membres de la famille. Elle a fait venir son frère qui n'a pas voulu rester en Belgique, et qui est retourné en Pologne probablement en 39, juste pour arriver à la guerre. Elle a dû faire venir... oui, c'était 39, sûrement... elle a dû faire venir... elle a fait venir plusieurs membres de sa famille. Et elle trouvait... je me souviens de conversations qu'elle avait avec mon père qui était tout à fait d'accord, elle trouvait que c'était son devoir de... d'aider... de faire venir sa famille, par exemple je sais qu'elle a... qu'elle a... qu'elle a payé le mariage de ma tante, qu'elle a installé ma tante au point de vue... elle a installé un petit atelier pour qu'elle puisse vivre, etc., etc. Ma mère était une personne généreuse et qui aidait énormément les membres de sa famille, au point que... je vais pas en parler maintenant, parce que, bon, c'est un peu mesquin de... de rappeler certaines choses, que certains membres de la famille, je dirais, exploitaient un peu sa générosité. Ça c'est... ça, je... je m'en suis rendu compte quand j'étais enfant, mais ça m'est surtout... ça m'a surtout frappé par après, quand je me suis rendu compte de certaines exploitations qui... qui ont été faites à mes parents par des membres de la famille.

Martine Goldberg : Tu as dit tout à l'heure que ta tante... c'était elle qui t'avait élevé ?

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : Pourquoi ?

Jean Zeydmann : Ben, c'est-à-dire que... pour une raison simple... ma mère a fait venir cette tante, qui était une... brune, ma mère était plutôt châtain, châtain clair, et cette tante était une femme assez sèche, mince, sèche, une brune très nerveuse, et... cette tante n'avait pas où aller, n'avait aucun métier, mes parents travaillaient tous les deux... faisaient les marchés tous les deux, donc ma mère était absente avec mon père toute la journée, alors il était... je dirais, ça tombait sous le sens que cette... cette tante est restée chez nous et m'a élevé pendant, en tous cas trois-quatre ans certainement.

Martine Goldberg : Et en ce qui concerne... je vais revenir un instant à ton père, parce que c'est une question que j'ai oubliée... en ce qui concerne l'activité professionnelle... tu m'as dit qu'il a été quelques mois mineur à Charleroi, ensuite il est allé à Anvers, et alors tu m'as parlé... tu m'as expliqué qu'il tenait, mais ça c'était déjà après ta naissance, une boutique de... où il vendait entre autres des chaussettes.

Jean Zeydmann : Non, il ne tenait pas de boutique. C'est-à-dire que... il avait uniquement des emplacements sur les marchés.

Martine Goldberg : Oui, c'est ça.

Jean Zeydmann : Mais pas de boutique donc hein ! Et il vendait dans ces... dans ces... sur les marchés, il vendait... il était spécialisé en chaussettes, et à l'époque en bas de soie naturelle. Donc les femmes portaient pas des bas nylon, puisqu'il n'y en avait pas, mais elles portaient des bas de soie naturelle, et mon père vendait des chaussettes et des bas en soie naturelle.

Martine Goldberg : Et tu as aussi parlé de maroquinerie.

Jean Zeydmann : C'est-à-dire ça c'est mon grand-père.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Mon grand-père... probablement a dû arriver en Belgique... je ne sais pas... mais probablement en même temps que mon oncle... probablement 38-39... 39 probablement... et il est allé habiter dans un quartier de maroquineries, c'est-à-dire du côté de la chaussée de Mons, qui à l'époque était un quartier... et il est resté très, très, très longtemps, jusque... jusque il y a très peu... jusqu'il y a dix ans, était un quartier tout à fait maroquinier. Et comme il était dans un quartier

maroquinier je suppose que, instinctivement, il a dû obtenir du travail chez un maroquinier quelconque.

Martine Goldberg : Et... tes parents ont à un moment ou à un autre repris la maroquinerie de ton... ah mais non, si c'était en 39...

Jean Zeydmann : Non, non, non, non... la seule chose qui a été différente dans la vie de mes parents, c'est que en... aussitôt que la guerre... enfin au début de la guerre, en 40-41, tant qu'il n'y avait pas encore de persécutions contre les Juifs, mon père en tant que très bon client dans les fabriques belges, obtenait de la marchandise qu'il pouvait revendre sans aucune difficulté, je dirais en gros... c'est-à-dire qu'il y avait des gens qui venaient chez lui le supplier de lui donner de la marchandise. Alors, mon père au lieu de faire les marchés comme il le faisait avant, faisait une... certains marchés encore, mais il vendait directement la marchandise qu'il obtenait, il la vendait en gros directement. C'était moins de fatigue pour lui et... et certaines personnes comme mon père, qui ont... qui ont survécu à la guerre, sont devenues, aussitôt après la guerre, des grossistes dans leurs articles.

Martine Goldberg : D'accord. Alors, en ce qui concerne ta mère... elle est donc venue en Belgique à l'appel de cet oncle pour... servir en quelque sorte de bonne...

Jean Zeydmann : Oui...

Martine Goldberg : Activité qu'elle a exercée jusqu'au moment où elle a rencontré ton père ?

Jean Zeydmann : Oui, absolument. C'est-à-dire qu'elle a rencontré mon père chez cet oncle.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Ils ont, comme on dit, courtisé, c'est-à-dire que mon père... mes parents m'ont raconté la scène... il a invité ma mère à aller au cinéma, c'était une grande sortie... il lui a payé, au grand étonnement de ma mère, la place la plus chère... et puis bon... il lui apportait des fleurs et enfin... et je crois qu'ils se... après de courtes fiançailles, ils se sont... ils se sont mariés... c'est-à-dire qu'ils ne se sont pas vraiment mariés... c'est-à-dire qu'à l'époque... j'ai su ça, non seulement pour mes parents, mais j'ai su ça pour d'autres personnes, les mariages se faisaient seulement religieusement. Donc il y avait le mariage religieux, mes parents se sont mariés religieusement, et puis... quand j'étais sur le point de naître, mes parents se sont rendu compte qu'il fallait quand même faire une déclaration... une déclaration donc... de naissance, et ils se sont précipités un mois avant ma naissance pour se marier civilement. Ça, j'ai trouvé ça dans les papiers, donc mes parents se sont mariés en octobre... et moi je suis né en novembre 1929.

Martine Goldberg : Et ils se sont mariés dans quelle synagogue ?

Jean Zeydmann : Je n'ai pas la moindre idée. Non, je sais que... je ne sais pas... je ne sais pas où ils se sont mariés.

Martine Goldberg : Et ils se sont mariés en... quand ?

Jean Zeydmann : Ils se sont mariés quand ? Je ne sais pas non plus. La seule chose que je sais, qui est un fait assez frappant, c'est... je l'ai su par recoupement... ils ont dû se marier religieusement probablement en... 1926-27, maximum. Ce que j'ai su par recoupement, c'est que ma mère attendait un autre enfant que moi, avant moi, donc elle était enceinte, elle a perdu un enfant vers l'âge de trois ou quatre mois... enceinte de trois ou quatre mois, elle a perdu son enfant, et puis pour... pour moi, elle a dû rester couchée au moins six mois, parce qu'elle avait un danger, elle avait... il y avait... je ne sais pas... je crois qu'elle a dû perdre son enfant peut-être même plus tard que l'âge de quatre mois. Puisque le sexe de l'enfant était connu... et que je ne sais pas si c'est d'après la religion juive, mais quand j'ai dû me préparer pour ma bar mitsva, j'ai lu... il y avait une prière dans laquelle... qui était dite par l'enfant premier... le mâle premier né. Là dessus j'ai dit au professeur d'hébreu que j'avais : «Tiens, je dois apprendre cette prière.» Et là il a échangé un regard avec ma mère, qui m'est resté en tête naturellement, il a échangé un regard avec ma mère, et ils m'ont dit : «Non, cette prière-là, tu ne dois pas l'apprendre...» Et bon, c'est par après que j'ai fait les recoupements, que j'ai appris que ma mère avait perdu un enfant, je me suis... j'ai compris que ce devait être un enfant mâle, et probablement un an, un an avant ma naissance, ou deux ans avant ma naissance maximum.

Martine Goldberg : Et par quelle voie as-tu appris ça... comment est-ce que tu as pu l'apprendre ?

Jean Zeydmann : Uniquement par recoupements. C'est-à-dire que d'abord il y a eu cette histoire de professeur d'hébreu qui a échangé un regard avec ma mère en disant que je n'étais pas... que je ne devais pas apprendre une prière qui était dite pour le... qui était dite par l'enfant mâle premier né, donc je me suis dit qu'il y avait eu un... qu'il y avait eu quelqu'un d'autre, ensuite j'ai appris que ma mère a dû rester couchée... elle est restée au lit au moins pendant six mois pour ma naissance, et puis il y a eu un autre fait... quelqu'un dans la famille a dû parler d'une fausse couche quelque chose comme ça, un mot qui m'est resté en tête... mais on ne me l'a jamais dit d'une manière très claire; mais c'était certain... c'est certain que j'ai... qu'elle a eu une fausse couche avant ma naissance.

Martine Goldberg : Alors encore deux questions concernant ta... ta mère... la première : que sont devenus les... tous les autres membres de la famille... ceux qu'elle a fait venir en Belgique, ce frère qui est rentré...

Jean Zeydmann : Ce que je voulais dire pour ma mère, c'est que ma mère était élevée de manière plus religieuse et qu'elle... chez cet oncle où elle avait vécu, ils étaient... nettement plus religieux. C'est-à-dire, que sans être bigots, ils suivaient les... les... les... les fêtes, toutes les traditions et toutes les fêtes étaient suivies d'une manière assez... assez... assez précise. Et il n'y a jamais eu d'antagonisme entre ma mère et mon père au point de vue religieux, mon père laissait faire ma mère ce qu'elle voulait, c'est-à-dire que le vendredi on allumait ou elle allumait les bougies, mais ma mère a légèrement... a viré légèrement dans la direction de mon père et, bon, mon père a fait plaisir à ma mère pour certaines choses, mais elle était nettement plus religieuse que lui, elle était... elle voulait quand même qu'on aille... à la synagogue, non pas le samedi, mais pour les... pour les fêtes, tous en famille, ce qu'on faisait, toute la famille allait... allait pour les principales fêtes ensemble. Tu m'as posé la question... pour les membres de la famille...

Martine Goldberg : Oui, ce qu'ils étaient devenus ?

Jean Zeydmann : Mais j'ai... pour parler de quelqu'un qui a disparu assez rapidement... ma mère avait quatre sœurs en... à part elle, elle avait deux frères. Un frère a émigré très tôt, c'est-à-dire vers 1933 ou 34, il a émigré en Palestine, pour des raisons non pas juives mais... mais politiques. Donc il a émigré, donc il a été chassé d'Allemagne par Hitler, parce qu'il faisait partie d'un parti qui était... opposé à Hitler, je crois le parti libéral, enfin peu importe. Mais je sais qu'il n'a pas émigré pour des questions... pour des raisons juives mais pour des raisons politiques, il a émigré en Palestine. Cet oncle, je l'ai retrouvé par après, de longues années après en Palestine.

Martine Goldberg : Oui, ça on va y venir.

Jean Zeydmann : Le second oncle, le second frère qu'elle avait, ma mère, elle l'a fait venir en 1939 probablement, cet oncle m'a frappé parce que j'étais déjà assez âgé pour... pour me rendre compte de... de... de quelqu'un qui... qui... qui habitait dans la maison, de ce qu'il faisait, etc. Il était passionné de cinéma, il était au cinéma continuellement. Il n'a pas... il n'a pas su s'adapter à la Belgique, il n'a pas voulu rester et il est retourné comme je te disais en Pologne, probablement pour tomber juste au moment de la guerre de Pologne. Je sais que c'était 39, donc il a dû tomber un mois, deux mois... il a dû arriver un mois, deux mois avant la guerre. Alors ma tante... ma tante, celle qui m'a élevé... celle qui m'a élevé... elle a été déportée... en même temps que ma mère, c'est-à-dire qu'ils étaient malheureusement cachés tous... tous les deux au même... dans la même maison, ils ont été déportés en même temps, ils ont suivi le même chemin, et on connaît leur sort. C'est-à-dire qu'elles sont mortes à trois... trois personnes de la même famille en même temps. Ça on connaît leur sort exactement...

Martine Goldberg : Attends... ta... ta... ta mère et sa sœur et qui d'autre ?

Jean Zeydmann : Ma mère, sa sœur et une nièce. Une... nièce c'est-à-dire... une... une... une nièce.... c'est-à-dire une qui... que ma mère avait enfin élevée, si on peut dire un peu... enfin qu'elle avait élevée en partie chez ce fameux oncle... et qui était une jeune fille née en Belgique, qui a dû être déportée à l'âge de 20 ans, parce qu'elle était... elle avait fait déjà un an ou deux ans d'université. Probablement en 40- 41, elle a dû faire deux ans d'université, je ne sais pas ce qu'elle a étudié, mais enfin elle avait fait deux années très brillantes d'université, et elle a été déportée, et elles se sont retrouvées à trois, en même temps.

Martine Goldberg : Dans... dans quel convoi ?

Jean Zeydmann : Euh... je ne sais pas s... ma mère a été dans le même convoi que s... XXI^e ou XXII^e convoi... elle a été dans le même convoi que sa sœur... la nièce... je ne sais pas, mais je sais qu'elles sont mortes toutes les trois en même temps. Ça je sais, par des témoins qui... qui étaient absolument affirmatifs. J'ai eu un recoupement de deux témoins, c'était sûr. Alors j'ai une tante qui a survécu... en restant cachée... en restant cachée je ne sais pas où et qui a survécu, qui est morte assez rapidement après la guerre, probablement qui a dû mourir dans les années... début années 50. Et j'ai une dernière tante qui est toujours vivante et qui se targue de m'avoir également élevé pendant un an, deux ans, mais... en effet j'ai été vivre avec elle pendant... deux... deux années de ma vie certainement, après la guerre, mais j'en ai pas gardé un très bon souvenir. Et, elle, cette dame est toujours... en vie, actuellement, j'ai des relations peu suivies avec elle ou pas du tout... C'est la seule personne je crois... oh ! j'ai oublié, excuse-moi, j'ai oublié encore une autre sœur qui... qui... qui est décédée il y a à peu près 15 ou 20 ans... 15 ans à peu près, et qui a été déportée, et qui a survécu à la déportation, et je me souviens d'une histoire assez... assez frappante, c'est que j'étais à l'école, enfin... là où j'étais caché, en tant que... en tant qu'enfant caché, et après la guerre, j'ai vu un magazine... j'ai lu un magazine et dans le magazine y avait marqué, : "jeunes déportés... sauvés", etc., et j'ai reconnu ma tante parmi les cinq-six jeunes femmes qui avaient été... qui étaient photographiées. Alors c'est... c'est comme ça que j'ai su qu'elle était... qu'elle était sauvée... qu'elle avait... qu'elle était sauvée de la déportation. Et elle, elle est revenue de déportation, et elle est revenue vivre, pour des raisons que je peux t'expliquer si c'est important, elle est revenue vivre dans mon ancien appartement.

Martine Goldberg : Ça va... d'accord... Alors on en arrive maintenant à ton enfance, tu m'en as déjà abondamment parlé, mais je voudrais qu'on remette certaines choses au clair... oui, d'abord... sous quelle nationalité est-ce que tu es né ?

Jean Zeydmann : Moi je suis né sous la nationalité polonaise et j'étais donc... je suis né en Belgique, mais sous la nationalité polonaise, et je suis resté polonais... donc jusqu'à mon... ma... jusqu'à... comment est-ce qu'on appelle ça... jusqu'à 20 ans... 21 ans... 21 ans à l'époque...

Martine Goldberg : La majorité ?

Jean Zeydmann : Jusqu'à ma majorité où j'ai opté pour la... la nationalité belge. Ça me fait sourire, parce que dernièrement, il y a... il y a quelques jours, j'ai été changer de commune, et en changeant de commune, la dame à la... derrière son guichet a... a... a poussé sur l'ordinateur et elle a eu comme renseignements, qu'elle m'a donnés le nom de ma mère, de mon père, leur lieu de naissance... et également elle... elle m'a dit... je n'ai pas beaucoup de complexes, je n'ai pratiquement pas de complexes au point de vue du judaïsme, mais elle m'a dit d'un air un peu... je ne sais pas... elle avait un air un peu particulier en me disant : «Et vous êtes Belge par option.» Le... et j'ai toujours été, moi personnellement... j'ai eu... je ne sais pas si j'avais raison ou tort, mais j'ai toujours eu une certaine fierté d'être Belge, d'être né en Belgique et rien que le fait qu'elle m'ait dit : «Vous êtes né par option...»

Martine Goldberg : «Vous êtes Belge par option...»

Jean Zeydmann : Belge par option, pardon, ça m'a donné l'impression de dire : «Vous êtes Belge, par... par la... par la bande...» Et bon, je ne suis pas très complexé et... et je n'ai pas voulu être agressif pour ça, mais je... je n'ai pas fort aimé. Surtout que je me sentais... je me suis toujours senti et ça a été un sentiment que j'ai eu depuis ma tendre enfance, je me suis toujours senti égal à tous les enfants belges, je ne descendais peut-être pas des Gaulois, mais je me sentais au même... sur le même pied d'égalité qu'eux et c'était la raison d'ailleurs pour laquelle j'ai refusé de porter l'étoile jaune.

Martine Goldberg : Et... tu parlais tout à l'heure de ta bar mitswa...

Jean Zeydmann : Ma bar mitswa que je n'ai pas faite...

Martine Goldberg : Oui, parce que si je calcule bien, tu es né en 29...

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : Donc... tu as eu 13 ans en 42.

Jean Zeydmann : Oui... ma bar mitswa, je ne l'ai pas faite, c'est-à-dire que j'ai eu donc un... ce que j'appelais un rabbin, mais en vérité c'était un professeur qui parlait... enfin un professeur qui m'a appris à lire... à lire et un peu à écrire enfin...

l'hébreu, qui m'a appris les prières pour me préparer... enfin, il m'a fait toute la préparation pour la bar mitzwa que je n'ai pas faite.

Martine Goldberg : Donc...

Jean Zeydmann : Et que je n'ai jamais faite.

Martine Goldberg : Dans quelles circonstances ?

Jean Zeydmann : Mais simplement parce que probablement il y avait le début des... des... des problèmes, des... difficultés graves pour les Juifs et que... ça ne se... ça ne se prêtait pas de faire la bar mitzwa en 42... je devais la faire en 42 et... ou fin 42, je ne sais pas...

Martine Goldberg : Oui, en novembre 42.

Jean Zeydmann : Oui, alors bref, ça ne se prêtait pas.

Martine Goldberg : Or c'était déjà...

Jean Zeydmann : Mais aussinon j'ai eu toute ma préparation pour la Bar Mitswa, presque jusqu'au discours que je devais... que je devais... que je devais préparer etc.

Martine Goldberg : Ça va, d'accord. Alors on parlait tout à l'heure du judaïsme aussi... du fait que ta maman était un peu plus religieuse que ton papa... est-ce que vous mangiez casher à la maison ?

Jean Zeydmann : On ne mangeait pas casher du tout, non, on ne mangeait sûrement pas... je n'ai pas souvenir qu'on mangeait, je dirais, des nourritures interdites dans le style de porc ou de... ou des choses pareilles, probablement qu'on n'en mangeait pas par respect pour ma mère, mon père n'était sûrement pas quelqu'un... qui... qui... qui était... on ne mangeait pas... on ne mangeait pas casher et... mais on ne mangeait pas ni porc, ni... ni des choses pareilles. Ce que je me souviens au point de vue religiosité, c'est de la synagogue où j'allais pour les fêtes moyennes et importantes, c'était une synagogue qu'on appelait dans le langage yiddish : une "schtibel", c'est-à-dire une petite chambre, et elle était située dans une rue que je vois, mais dont j'ai oublié le nom... j'en ai parlé à des gens... il y a peu, enfin par après la guerre et par après... et il y a des gens qui m'ont dit : «Je me souviens pas qu'il y avait une synagogue là.» Moi je suis certain qu'il en avait une puisque je pourrais même encore aujourd'hui... aller exactement... je me souviens exactement où elle était. Elle était près d'un garage et je... je pourrais retrouver la... l'emplacement de la synagogue encore aujourd'hui. Alors elle se trouvait, à un premier... non, à un deuxième étage... il y avait énormément de gens

dans ces... dans ces chambres, c'était une espèce de... de petite synagogue privée, mais il y avait... le jour des fêtes, il y avait un monde fou dans ces chambres, c'était bourré à mort... et il y avait beaucoup de monde dans les couloirs, il y avait des gens dehors, et pour un gosse de 10 ans, c'était chouette, on s'amusait là à tout casser, c'était très bien.

Martine Goldberg : Et... elle se trouvait dans... dans quel quartier ?

Jean Zeydmann : La synagogue se trouvait... attends... dans le quartier... dans le quartier de la gare du nord, rue... chaussée de Mons... non... rue... rue... je... non pas rue de Brabant... elle se trouvait dans ce quartier-là, je sais où elle se trouve encore aujourd'hui, mais je... le nom ne me revient pas. Mais... c'était pas ce qu'on appelle une synagogue classique, mais je me souviens qu'elle était... c'était un appartement, un simple appartement... et je me souviens que le jour des fêtes, c'était... c'était bourré, bourré, bourré... il y avait un monde fou là-dedans... on pouvait pas bouger là-dedans. Et le... le... le... ce qui était frappant, c'était le style de gens qu'il avait là-dedans. Il y avait... bon, la plupart des gens, probablement presque tout le monde, parlaient yiddish, et... il y avait des... des types assez particuliers de personnes... il y avait un mélange de... il y avait un mélange, je dirais, de nouveaux Juifs c'est-à-dire les Juifs belges, ou les Juifs "belgicés", et alors les anciens, ou alors les nouveaux venus.

Martine Goldberg : Et les anciens avec des payès, etc. ?

Jean Zeydmann : Non, non, pas du tout. C'était plutôt une... une synagogue, je crois que ce ne devait pas être une synagogue...

Martine Goldberg : Orthodoxe.

Jean Zeydmann : Très orthodoxe... c'était une synagogue un peu moderne, ce qu'on appelait à l'époque un peu du modernisme, mais sûrement pas une synagogue orthodoxe-orthodoxe, parce que si j'avais vu des Juifs avec des... payès et des signes très importants, ça m'aurait frappé. Non, ils étaient plutôt tout... tout... assez modernes.

Martine Goldberg : Alors d'une manière générale... pour... pour faire le point sur cette période-là, comment est-ce que tu définirais ta situation à la veille du 10 mai 40 ?

Jean Zeydmann : Je pense que... j'en ai parlé quelques mots avant, ma situation... était... personnellement, j'étais donc avec des parents bourgeois, aisés. J'étais... j'avais ce qu'on appelle pour un enfant de mon âge, c'est-à-dire de 10 ans, une... une... bonne vie... je... je me sentais très bien dans ma peau... je... je savais que j'étais d'origine juive, mais je n'y attachais pas beaucoup d'importance. J'attachais

peut-être... je ne sais pas pour quelle raison, j'attachais peut-être plus d'importance... j'avais beaucoup de fierté d'être né en Belgique et je crois que ça vient du fait que j'ai senti parmi les parents, en général, une certaine admiration pour ceux qui sont nés en Belgique, c'est-à-dire que les parents avaient probablement... les parents... je parle pas seulement de mes parents, mais les... les... les gens de leur âge à peu près, avaient un petit... avaient un certain orgueil à avoir des enfants nés en Belgique, ça faisait... ça faisait quelque chose d'important... par exemple, j'ai une cousine qui était... qui n'était pas née en Belgique, qui a dû venir en Belgique à l'âge de deux-trois ou quatre ans, eh bien, elle était considérée... elle avait... elle était... elle était considérée moindre que moi, donc... et j'avais senti la différence, probablement dans la façon de parler des parents qui avaient dû, un jour, dire quelque chose : «Oui mais mon fils est né en Belgique...» Et je l'avais ressenti très fortement. Je me... avant le 10 mai 40, je me sentais très bien et... et j'étais dans un foyer heureux, très heureux.

Martine Goldberg : Et alors... oui, une question que j'ai oubliée... tu allais à l'école communale ?

Jean Zeydmann : J'allais à l'école communale.

Martine Goldberg : De... quelle commune ?

Jean Zeydmann : De Schaerbeek, une école qui existe toujours, qui se... qui est, située sur... qui est située à la place Gaucheret. Dernièrement... enfin dernièrement... il y a quelque temps, par sentimentalisme, je suis retourné... me parquer, voir... voir l'école, l'école est toujours là... les enfants entrent et sortent toujours de l'école, je ne suis pas rentré à l'intérieur de l'école, mais l'école est toujours là...

Martine Goldberg : Oui...

Jean Zeydmann : C'est... ça... ça s'appelle la place Gaucheret, ça donne rue Gaucheret, c'est derrière la gare du nord... derrière la gare du nord... c'est devenu un quartier fort chambardé, parce qu'on a construit des grands... des grands buildings dans les environs, mais c'est... dans le temps, c'était ce qu'on appelle un quartier avec une forte influence juive. Donc il y avait... je dirais, pour pas exagérer, une personne sur trois ou sur quatre qui était d'origine juive. La raison était très simple, les Juifs étaient installés là parce que c'était près de la gare et près de la gare... près de la gare, bon, ils avaient facile à... à aller à leur travail.

Martine Goldberg : Ça va, d'accord... est-ce que concernant tout ce qu'on vient de dire, tu as quelque chose à ajouter, avant que nous n'entamions la période de guerre ?

Jean Zeydmann : Non... je ne crois pas... je ne crois pas... non.

Martine Goldberg : Ça va, d'accord. Alors... donc en ce qui concerne la guerre, je dirais très simplement : où est-ce que tu te trouvais le 10 mai 40 ?

Jean Zeydmann : Là, je me souviens très bien, parce que comme c'est un fait très important, on se souvient toujours des faits très importants, je me trouvais dans mon lit... ça devait être cinq-six heures du matin, donc en mai, il faisait clair, donc... je ne sais pas quelle heure il était, mais je sais qu'il faisait clair, et alors ce qui m'a frappé, c'est... mes parents dormaient dans la chambre d'à côté... et ce qui m'a frappé, c'est que j'ai entendu ma mère dire : «Tiens...», probablement... enfin non, elle a dit ça en français... elle parlait français... elle a dit : «Il y a un orage.» Et mon père a répondu : «Non, c'est la guerre.» Et on a entendu, probablement... non, pas probablement, on entendait des bruits sourds, qui devaient être des bruits de canons... qui tiraient sur des avions qui survolaient Bruxelles... on entendait... on entendait... ces bruits sourds et on entendait des gens à la rue, déjà des gens qui criaient à la rue, etc., etc... Il faisait clair, parce que je me suis réveillé et au moment où je me suis réveillé, je me souviens qu'il faisait clair et alors j'étais frappé par la réflexion de mes parents : «C'est un orage !» «Non, c'est la guerre...» Ça ce sont... c'est... c'est comme ça que j'ai appris que c'était la guerre. Alors ma réaction à moi...

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : J'ai été très content, parce que je trouvais ça très amusant, très gai. J'avais été voir auparavant... j'étais un grand fan de films, c'est-à-dire que mes parents, curieusement, me laissaient aller seul au cinéma, et j'allais régulièrement seul au cinéma, et j'avais vu la plupart des grands films de l'époque, c'est-à-dire que j'ai été frappé par... trois films qui m'avaient frappé... j'avais été frappé par "Gunga Din", j'avais été frappé par... "Les Lanciers du Bengale" et j'ai surtout été frappé par... le film avec Errol Flynn... comment il s'appelle encore... "Petit Jean"... le...

Martine Goldberg : "Robin des Bois" ?

Jean Zeydmann : "Robin des Bois", naturellement. Et maintenant je me souviens pourquoi j'ai été frappé par ce film, parce que c'était le premier film en couleurs, donc ça devait sortir en 1939, je ne sais pas... c'est un film en couleurs et j'avais trouvé ce film extraordinaire, un merveilleux film, et puis j'étais toujours... j'avais la tête bourrée d'histoires de pre... de la guerre 14-18, dans le style "Guynemer", je ne sais pas si le mot "Guynemer" te dit quelque chose, mais pour les enfants de mon âge Guynemer c'était... Guynemer ou Guillemer... c'était très important, c'est-à-dire c'était l'aviateur français le plus décoré de la guerre 14-18, et nous étions tous en train de jouer à Guynemer ou à Guillemer, c'est-à-dire que pour nous c'était un héros, un type qui avait abattu vingt-sept avions allemands, etc., et on trouvait ça

extraordinaire. Et quand il y a eu l'annonce de la guerre, que j'ai entendu la guerre, moi j'ai... j'ai trouvé ça formidable, merveilleux, je me voyais déjà en train de... de participer à la guerre, de... de... de... de faire des choses formidables. Alors je me suis habillé assez rapidement, j'ai retrouvé à la rue... il y avait beaucoup de monde à la rue et les gens étaient en train de se parler, de s'adresser la parole les uns les autres... moi j'ai été retrouver mes petits copains avec qui on avait formé une petite bande à part... et nous avons... on était tous à peu près du même âge et on avait tous trouvé ça une... un début d'aventure formidable.

Martine Goldberg : Et quelle a été la réaction de tes parents ?

Jean Zeydmann : [Soupir.] Effrayés ! Je... je... je n'ai pas... disons que le jour même... le jour même de la... de la... de la... je ne dirais pas de la déclaration de guerre, puisqu'il n'y a pas eu de déclaration de guerre, le jour même de la guerre, la seule chose qui m'a frappé dans la... dans mes parents, c'est... donc... ils ont... ils étaient effrayés, catastrophés... mais j'ai dû passer probablement cette première journée plus ou moins à la rue en train de m'amuser ou... ou de faire des plans avec mes... avec mes copains et y a rien d'autre qui m'a frappé que... que cette histoire-là.

Martine Goldberg : Est-ce... est-ce que tes parents ressentaient une certaine menace ou...

Jean Zeydmann : Ben on a été bombardé assez rapidement, donc il y a eu des bombardements à Bruxelles... je ne sais pas qu'est-ce... comment ça se fait, ils ont été bombarder la gare ou ils ont cherché à bombarder la gare... le fait est que les gamins... les gamins de mon âge ont recherché à la rue ce qu'on appelait les shrapnels, c'est-à-dire qu'on recherchait les shrapnels qui se trouvaient un peu partout dans le quartier parce que probablement que la gare avait dû être bombardée et on trouvait les shrapnels très beaux, point de vue... on les échangeait entre nous... plus ils... plus ils étaient gros, plus ils avaient de la valeur. Et... j'avais une collection de shrapnels et ça avait... ça avait pour nous... ça avait beaucoup de valeur. Il y en avait qui étaient d'ailleurs très beaux au point de vue décoratif.

Martine Goldberg : Ah bon ! [Petit rire.]

Jean Zeydmann : Oui, il y avait toutes les formes naturellement et ils étaient très beaux au point de vue décoratif, et bon, on collectionnait les shrapnels comme... comme on collectionnerait des... des... des... des... des... des images ou des choses pareilles.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : La réaction de mes parents les premiers jours...

Martine Goldberg : Est-ce qu'ils ont...est-ce qu'ils ont senti une menace ?

Jean Zeydmann : Oui... non seulement qu'ils ont senti la menace, mais nous avons... ils ont décidé dans les tout premiers jours, comme beaucoup de gens de Bruxelles, de quitter la Belgique. Alors ça s'est passé d'une manière assez particulière pour nous, c'est que mon père se retrouvait avec un stock de marchandises important et que... en tant que... à cette époque-là, les gens avaient mis la plupart de leur argent... de leur fortune dans la marchandise et... il ne voulait pas abandonner sa marchandise. Il a, à ce moment-là, loué un camion... on a mis sur ce camion sa marchandise, plus de la marchandise de quelques... ou l'un ou l'autre membre de la famille qui ont ajouté des choses sur le camion et tout le monde est parti, enfin les gens plutôt sont partis avec ce camion, dans la direction de la France. Ma mère... les femmes... les femmes de la famille et les enfants sont partis à part. Et puis pff... je me souviens vaguement d'un voyage dans les trains et au bout de deux jours, les femmes... c'est-à-dire ma mère, sa sœur et deux-trois autres dames, on s'est retrouvé... on s'est retrouvé en Bretagne.

Martine Goldberg : Qui est parti avec le camion : ton père ?

Jean Zeydmann : Avec le camion, je ne sais pas exactement, mais d'après les recoupements que j'ai faits par après, mon père, alors... un neveu de mon père... non pas un neveu... un cousin... un cousin par alliance, un cousin de ma mère, que j'appelle mon oncle parce qu'il a épousé par après... ou non, il avait déjà épousé... il avait déjà épousé ma tante, donc je l'appelais mon oncle, enfin ils étaient, je crois, trois ou quatre hommes, quatre hommes certainement dans ce camion.

Martine Goldberg : Et le père de ta mère ?

Jean Zeydmann : Le père de ma mère, lui est resté à Bruxelles, il n'a pas bougé, il est resté à Bruxelles.

Martine Goldberg : Oui, donc vous arrivez en Bretagne...

Jean Zeydmann : Nous arrivons en Bretagne, donc les femmes et les enfants arrivent en Bretagne... pas tellement d'enfants, il devait y avoir un enfant ou deux... on arrive en Bretagne, on s'installe dans un village en Bretagne, pas loin de la mer. Et puis on est resté dans ce village, probablement deux mois... nous avons vu arriver les Allemands dans ce village, donc l'invasion allemande est rentrée dans le village. Mon père, avec son camion de marchandises, n'a pas été très loin, je ne sais pas ce qu'il a fait, mais il n'a pas été très loin, il a dû faire, je ne sais pas, cinquante ou cent kilomètres, et puis comme il est resté probablement coincé sur les routes et qu'il a vu que c'était une bêtise de partir, avec ce camion, ils sont retournés chez nous assez rapidement. Donc je ne sais pas... je n'ai jamais fait le recoupement

exact, mais je sais qu'ils n'ont pas... ils ont voulu sauver leur marchandise et ils sont retournés rapidement chez eux à Bruxelles.

Martine Goldberg : Et ça, c'est... c'est ton père qui te l'a dit... comment est-ce que tu l'as appris ?

Jean Zeydmann : [Soupir.] Toujours par... on me l'a pas dit directement...

Martine Goldberg : Par ouï-dire...

Jean Zeydmann : Par ouï-dire, oui. On me l'a dit sans... sans me le dire... j'ai fait le recoupement parce que ma mère a dit, un jour tout haut, qu'ils ne sont pas restés longtemps sur la route... ils sont retournés rapidement... un truc dans ce genre-là. Tandis que nous, nous sommes restés en Bretagne, nous étions coincés donc en Bretagne, nous sommes restés certainement... certainement... donc mai-juin-juillet... nous sommes certainement restés deux... deux à trois mois, deux mois certainement en Bretagne. En tout cas, tout l'été, c'était un très bel été.

Martine Goldberg : Tout l'été ? Aussi le mois d'août ?

Jean Zeydmann : Probablement non. On est retourné... on est retourné en Belgique par train et il faisait toujours l'été. Bon, je ne sais pas quand est-ce qu'on est retourné, mais probablement on a dû retourner au mois d'août.

Martine Goldberg : Et pourquoi être restés si longtemps en Bretagne ?

Jean Zeydmann : Je pense que la première raison était parce que il y avait un problème de train. Simplement que les trains étaient... il y avait pas beaucoup de trains, il y avait des difficultés à retourner. La seconde raison, ma mère avait probablement perdu la trace de mon père, c'est-à-dire qu'elle ne savait pas très bien où il avait disparu. Elle a probablement dû finalement... on n'avait pas de... on n'avait pas le téléphone chez nous, elle avait dû probablement écrire à la maison et il a dû répondre... il a dû répondre, c'est comme ça qu'elle a dû savoir qu'elle... qu'il était retourné chez nous. Ça... probablement que pendant la guerre, ça devait prendre... une lettre n'était pas facile... et ça a dû prendre, je ne sais pas moi, au moins un mois, si pas plus, pour cette correspondance, je suppose... parce que nous n'avions pas le téléphone, nous n'avions personne dans les environs qui avait le téléphone, donc... et je me souviens pas que ma mère ait téléphoné, donc elle a dû écrire, je crois.

Martine Goldberg : Oui, alors vous, vous rentrez en Belgique...

Jean Zeydmann : Nous rentrons en Belgique... sur le chemin du retour il y a quelque chose qui m'a frappé, nous étions dans un train... pas un train normal, nous

étions dans un train probablement pour réfugiés, donc il n'y avait pas des banquettes, il y avait simplement... un genre de train pour... pour... pour animaux, je suppose, enfin un train ouvert. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il y avait de l'herbe par terre, nous étions couchés là sur l'herbe... il n'y avait rien de très catastrophique... sur le chemin, nous avons été contrôlés à la frontière... tout d'un coup la porte s'est ouverte et un Allemand qui est apparu, qui a vu plusieurs jeunes femmes de... de 25-30 ans qui étaient installées là-bas avec des enfants... ce qui m'a frappé... c'est l'Allemand qui a parlé à ma mère... il y a un Allemand qui s'est adressé à ma mère et l'Allemand faisait ce qu'on appellerait maintenant... ce qu'on appellerait... il faisait un peu des manières... donc il parlait à une jeune femme et il avait une certaine sympathie pour cette jeune femme et ma mère lui répondait un peu sur le même ton. Il était très aimable et il lui a demandé : «Bon... où allez-vous ? Qu'est-ce que vous faites... etc.» Et je me souviens qu'il avait même déconseillé de retourner en Belgique, il avait dit : «Mais enfin, c'est quand même... c'est peut-être pas très malin de retourner en Belgique, vous êtes peut-être mieux là où vous étiez...» Il y a eu ce genre de conversation, très courte, mais il y a eu ce genre de conversation. Et puis bon, on s'est retrouvé en Belgique, à Bruxelles.

Martine Goldberg : Et tu sais pourquoi il déconseillait de rentrer en Belgique ?

Jean Zeydmann : [Soupir.] Je ne sais pas.

Martine Goldberg : Tu ne sais pas...

Jean Zeydmann : Je ne sais pas, non. Je me souviens qu'il a eu une conversation très aimable avec ma mère et que... il lui... déconseillait de rentrer en Belgique, mais je ne sais... je ne crois pas qu'il a précisé... je ne sais pas s'il... je pense... je ne sais pas si il y a eu un problème, s'il a reconnu des Juifs et qu'il y a eu le problème juif, je n'en suis pas sûr... peut-être oui, peut-être oui... peut-être oui... Alors on se retrouve en Belgique, à Bruxelles, et là nous sommes, je crois, en 41, ou début 42, et je ne sais pas si je peux en parler maintenant, mais il y a un fait particulier, il y a eu un Allemand qui est venu se réfugier chez nous.

Martine Goldberg : Ça on va y venir...

Jean Zeydmann : D'accord.

Martine Goldberg : Mais je voudrais qu'on fasse toute la période entre les deux... il y a... vous rentrez à Bruxelles, donc me dis-tu, à peu près en août 40.

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : Alors qu'est-ce qui se passe au moment où vous rentrez à Bruxelles ?

Jean Zeydmann : Il ne se passe pas grand-chose pour moi en tout cas, ni pour mes parents. C'est-à-dire que pour mes parents, ils retra... ils se mettent à retravailler...

Martine Goldberg : Est-ce que... bon, tu m'as dit qu'ils... ils refaisaient pas vraiment les marchés, mais juste certains marchés.

Jean Zeydmann : Certains marchés, oui.

Martine Goldberg : Est-ce que ils... tu les as vus, à un moment ou à un autre écrire quelque part : "affaire juive" ?

Jean Zeydmann : Non, non, non... rien de ça... je sais que... donc... aussitôt que nous sommes rentrés, il y a la vie qui a recommencé, non seulement pour... pour les Juifs, mais pour... pour tout le monde, c'est-à-dire que... mes parents ont... plutôt mon père, parce que ma mère ne travaillait plus... mon père a recommencé à travailler.

Martine Goldberg : Pourquoi ta mère a arrêté ?

Jean Zeydmann : Ma mère ne travaillait plus, parce que, disons, qu'elle n'avait plus besoin de travailler. Comme je te disais, mon père aurait pu vendre toute sa marchandise, sans même se rendre... sans même se déplacer au marché, puisque sa marchandise lui était arrachée des mains par d'autres qui voulaient la revendre. Alors ma mère ne travaillait plus, mon père faisait encore quelques marchés, un ou deux marchés par semaine. Donc il y avait une vie tout à fait normale. Pour moi, il y avait une vie normale également... je... je... je suis retourné à l'école et je crois que j'ai dû commencer... j'ai dû commencer la... probablement en 41... en 40... j'ai dû... j'ai dû aller au lycée, pour la première année, donc j'avais onze ans et demi quand j'étais au lycée.

Martine Goldberg : Donc tu as dû entrer...

Jean Zeydmann : Non, non, je me trompe... je me trompe, je devais avoir douze ans, quand je suis rentré au lycée.

Martine Goldberg : Donc tu as eu douze ans en novembre 41.

Jean Zeydmann : En novembre, oui, donc j'étais normal au point de vue études, donc...

Martine Goldberg : Donc tu... tu... logiquement, la rentrée, c'est septembre 41, tu allais avoir douze ans...

Jean Zeydmann : Voilà. Alors j'ai dû rentrer... j'ai dû rentrer en septembre 41 au lycée. Naturellement, rentrer au lycée, c'était... c'était une expérience assez importante, alors... c'était une expérience importante... j'ai changé d'école, donc j'ai été dans une autre école.

Martine Goldberg : Laquelle ?

Jean Zeydmann : J'ai été... une école qui existe toujours naturellement, au lycée de Schaerbeek, qui se trouve... attends... j'ai pas la mémoire des noms... qui se trouve... rue... qui se trouve en plein... près du parc... près du parc de Schaerbeek...

Martine Goldberg : L'Athénée Fernand Blum ?

Jean Zeydmann : Oui, c'est ça, un athénée en face du parc de... en face du parc de Schaerbeek. Un grand, grand Athénée.

Martine Goldberg : Du parc Josaphat, tu veux dire...

Jean Zeydmann : En face du parc Josaphat, c'est un très grand athénée qui est... qui est toujours là naturellement... c'est très, très grand...

Martine Goldberg : Oui, c'est l'Athénée Fernand Blum...

Jean Zeydmann : Comment ?

Martine Goldberg : C'est l'Athénée Fernand Blum.

Jean Zeydmann : Oui, c'est un très grand athénée... un très grand athénée... et de chez moi c'était... c'était... j'y allais... j'y allais à pied ou j'y allais... non, j'y allais à pied, je crois... ou j'y allais en voiture... non à pied... à pied... c'était... ça devait faire une demi-heure à pied, je pense de chez moi.

Martine Goldberg : Avenue... je crois...

Jean Zeydmann : Je montais par la rue...

Martine Goldberg : Avenue Renan ?

Jean Zeydmann : Je montais par la place... par la place Liedts, puis je montais tout droit, je montais tout droit... vers... je vois toujours le chemin que je suivais... je devais y aller à pied. Mais c'était le grand athénée en face du parc Josaphat.

Martine Goldberg : Oui, oui, je crois bien...

Jean Zeydmann : Et alors, bon, cet athénée m'a frappé parce que, bon, c'était un changement d'école, c'était une grande école, c'était sérieux... j'ai été un élève normal... je sais pas, dans les cinq premiers... sans faire beaucoup de travail, ni d'effort. Je n'étais pas un enfant... un élève brillant, mais un élève convenable. Je n'ai pas eu... à cette époque-là, aucun problème... je n'ai... je ne me souviens pas d'aucun problème, de judaïsme, c'est-à-dire que je n'ai pas eu de problèmes, comme ma femme par exemple qui a ressenti des... des... des... des agressions point de vue Juifs, mais je dois dire que j'avais le... le... la peau très dure, c'est-à-dire qu'il fallait déjà qu'il y ait une agression très caractérisée, pour que je sente un antisémitisme quelconque. Donc, comme je me sentais très belge et très... très... très bien dans ma peau en tant que Belge... pour moi le judaïsme venait en second lieu. Donc je me sentais d'abord Belge, Juif par après, Juif par acc... enfin... c'était pas tellement bien étudié dans ma... dans ma... dans mon esprit, mais, disons, je sais que pour moi le judaïsme était seulement en second lieu, un accident de la nature et puis c'est tout... mais que j'étais surtout Belge. Donc je n'ai pas senti... aucune... aucune... aucun signe d'antisémitisme quelconque dans... à aucun moment d'ailleurs à l'école, sauf à un seul moment par après, après la guerre, mais enfin bref...

Martine Goldberg : Et... oui donc en fait quand... quand vous rentrez en août, tu reprends l'école normalement en septembre...

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : Dans la même école que celle où tu étais avant, dans la même école communale, rue... place Gaucheret...

Jean Zeydmann : Probablement oui...

Martine Goldberg : Et alors après, tu entres en septembre 41 au lycée...

Jean Zeydmann : C'est ça.

Martine Goldberg : Alors à partir de ce moment-là, qu'est-ce qui se passe ?

Jean Zeydmann : A partir de ce moment-là, qu'est-ce qui se passe... à partir de ce moment-là... à quel point de vue, qu'est-ce qui se passe ?

Martine Goldberg : Je veux dire comment... il y a eu un moment où tu as dû quitter l'école ?

Jean Zeydmann : Oui, donc... j'ai fait une seule année à l'école... j'ai fait une seule année et... est sortie la loi que les enfants juifs ne pouvaient plus aller à l'école. Donc, j'ai ressenti ça très, très durement...

Martine Goldberg : Tu te souviens d'avoir fait une année entière au lycée ?

Jean Zeydmann : Oui, je me souviens d'avoir fait une année entière, oui. Enfin, il me semble que j'ai fait une année entière... je me souviens que j'ai eu des résultats... de mon année entière. J'ai dû faire une année entière. Pourquoi... on a fait les lois... au milieu ? Alors j'ai dû terminer mon année quand même, parce que je me souviens de... enfin je crois me souvenir d'avoir fait une année entière et d'avoir eu des résultats.

Martine Goldberg : Parce que les résultats, tu peux très bien les avoir eus à Noël !

Jean Zeydmann : C'est possible, c'est possible...

Martine Goldberg : Des... des examens de Noël...

Jean Zeydmann : C'est possible que je confonde...

Martine Goldberg : Vu que c'est... c'est plus ou moins vers fin 41...

Jean Zeydmann : C'est possible, c'est possible que je confonde. J'avais l'impression d'avoir fait une année entière.

Martine Goldberg : Oui...

Jean Zeydmann : Mais c'est possible, au fond c'est possible que... que j'ai dû interrompre avant... je me souviens... c'est possible...

Martine Goldberg : Et alors, à partir du moment où tu... tu es obligé de quitter l'école... qu'est-ce qui... qu'est-ce qui arrive ?

Jean Zeydmann : Ben, j'ai quitté l'école et comme je disais, je n'ai pas fort... je n'ai pas fort apprécié de devoir quitter l'école, j'étais... j'étais à la maison, je travaillais à la maison, je faisais des devoirs ou je... je faisais des... j'étudiais à la maison... je crois... oui... mes parents me donnaient de temps à autre des cours par des... par un professeur... un professeur qui donnait des cours particuliers dans les environs, près de chez nous. Donc on avait un ancien professeur à moi près de chez nous et j'allais une... j'allais deux... deux fois par semaines certainement chez lui, avoir des... des cours particuliers. A part cela, le train-train habituel, c'est-à-dire... j'allais... j'allais de temps en temps... j'allais régulièrement au cinéma, je... je sortais... enfin je sortais... je m'amusais avec quelques copains dans la rue... je

faisais des leçons à la maison... rien de... rien de très frappant... si ce n'est le... le fameux Allemand qui a apparu tout d'un coup.

Martine Goldberg : Oui...

Jean Zeydmann : Ben, c'est-à-dire que ça... cet Allemand a dû apparaître en 42.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : C'est-à-dire au moment de la... de la guerre avec la Russie... l'Allemagne et la Russie, c'est en 42 ?

Martine Goldberg : Ça a commencé en juin 41.

Jean Zeydmann : En juin 41...

Martine Goldberg : Fin juin 41.

Jean Zeydmann : Donc l'Allemand a dû apparaître... en hiver... il est apparu en hiver.

Martine Goldberg : Donc ce serait l'hiver 41-42.

Jean Zeydmann : L'hiver 41-42, parce qu'il n'y avait pas encore des menaces précises ou très graves contre les Juifs, mais l'Allemand a dû apparaître en... en hiver 41-42. Alors cet Allemand est apparu de la façon suivante... c'est que mes parents avaient des amis du nom de Lewkowicz... c'était à l'époque deux frères... qui étaient des gens très instruits, c'est-à-dire qui avaient fait leur lycée en Pologne et qui parlaient et écrivaient parfaitement le français, ce qui était très rare pour des Juifs... de cette époque-là. La femme de ce monsieur Lewkowicz... parlait... était une Anglaise, c'est-à-dire qu'elle était... elle avait vécu pendant la guerre 14-18 toute son enfance en Angleterre, ils s'étaient réfugiés en Angleterre et elle était très fière d'être Anglaise. Ce... ce monsieur Lewkowicz était ami de mes parents... par... par sympathie, mais mes parents étaient également amis avec lui, je dirais, par... parce qu'ils avaient besoin d'un ami qui sache écrire parfaitement le français et ce monsieur les aidait au point de vue comptabilité, les aidait au point de vue lettres, etc., etc. Ce monsieur était représentant en montres. Ce monsieur a toujours deux fils dont un qui est assez connu ici en Belgique, qui s'appelle Jojo Lewkowicz, donc... que j'ai connu quand il avait... comme dirait l'autre... il avait deux ans ou un an... que j'ai connu à sa naissance...

Martine Goldberg : Tu... tu parles du journaliste à la RTBF...

Jean Zeydmann : Du journaliste, oui, oui. Donc ce monsieur avait deux enfants... il avait deux fils, un s'appelait... je ne sais plus comment [Jacques, né en 1936]... le second s'appelait Joseph, donc Jojo Lewkowicz, qui avait à l'époque un an ou deux, pendant la guerre il devait avoir... il a dû naître en 1939 ou en 1940 [Joseph Lewkowicz est né le 11 août 1946]... donc il devait avoir un an ou deux... l'autre devait avoir 4-5 ans.. Et l'autre, est devenu pharmacien, ou il a été pharmacien, et Jojo Lewkowicz est journaliste. Et ce monsieur, donc le père de Jojo Lewkowicz, l'ami de mes parents, était représentant en montres, c'est-à-dire qu'il prenait le train et il allait de... de ville en ville vendre des montres suisses, ce qui m'arrangeait très bien parce que moi je collectionnais les timbres et comme il recevait des lettres de Suisse, j'avais des timbres suisses, ce qui était très intéressant. Et il allait de ville en ville vendre ses montres suisses et lors d'un de ses voyages il est... il s'est trouvé devant lui... avec un Allemand, un jeune Allemand de vingt ans, casqué, armé... qui s'est mis à lui parler en allemand. Ce monsieur qui parlait l'allemand, qui se débrouillait en allemand parce qu'il parlait yiddish, etc., lui a répondu, et je ne sais pas ce qui a pu passer dans l'esprit de ce monsieur qui était un monsieur... que je... dont je me souviens très bien, qui était plutôt un monsieur effrayé, qui était un monsieur assez... je dirais bon... je ne veux pas froisser Jojo Lewkowicz, mais un monsieur plutôt peureux... un monsieur intelligent, mais ce n'était pas un foudre de guerre, loin de là, très loin de là, je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête, mais il se... il a ramené l'Allemand à la maison... alors là vraiment ça... c'est resté mon étonnement jusqu'aujourd'hui, c'est toujours mon étonnement parce que je me souviens très bien de... du monsieur Lewkowicz en question et c'était pas du tout le style à prendre des risques de cet ordre-là. Il a... il s'est retrouvé avec l'Allemand à la maison... grande catastrophe avec... à la maison... il a été immédiatement chercher mes parents, qui sont arrivés... moi je les accompagnais... j'ai trouvé la situation extrêmement intéressante, parce que moi je pouvais... l'Allemand m'avait pris sur ses genoux, me montrait des photos de sa famille, je pouvais jouer avec son casque, je jouais avec son fusil, donc je pouvais manipuler son fusil, etc., etc. Et... je me suis retrouvé habillé pratiquement en... en soldat allemand, avec le casque, le fusil, le ceinturon, et... et je trouvais ça formidable... Là-dessus il y a eu un... un véritable conseil de guerre chez ce monsieur Lewkowicz, bon, l'image m'est restée absolument dans... dans les yeux, et il pre... il se prenait les... la tête dans les mains en disant : «Qu'est-ce qu'on va faire avec cet Allemand ?» Parce qu'il y avait un danger, l'Allemand pouvait être un Allemand qui... qui... qui voulait... désertier réellement, mais ça pouvait très bien être un coup monté... pour s'introduire dans...

Martine Goldberg : Un provocateur...

Jean Zeydmann : Un provocateur.

Martine Goldberg : Pour s'introduire dans...

Jean Zeydmann : Pour s'introduire dans la Résistance, pour s'introduire dans un milieu quelconque... enfin bref, mon père s'est souvenu qu'il avait un cousin à lui qui faisait de la Résistance parce qu'il lui avait montré un revolver un jour... il a... ce cousin était un coiffeur... il a été contacter ce cousin, l'Allemand a passé la nuit sur place, le cousin est arrivé, je crois, le lendemain... puis alors... je n'ai pas suivi les choses en détail, parce que probablement que... que je n'ai... que je ne suis pas resté sur place tout le temps, mais j'ai su que le cousin avait interrogé l'Allemand, qu'il avait... qu'il était arrivé à la conclusion que l'Allemand était un... un véritable déserteur. L'Allemand criait : «Je suis un... mes parents sont infirmiers... ils ont besoin de moi... pour le moment on est en train de... je n'ai pas...» Oui... l'Allemand... je voulais dire, c'est important... l'Allemand avait été condamné par les... par... par ses supérieurs... à faire partie d'une... d'un bataillon disciplinaire, envoyé en Russie... bataillon disciplinaire envoyé en Russie, c'était la mort à 99%, il était pratiquement sûr de... de pas y échapper. Et c'est pour... la raison pour laquelle... comme il était sûr de ne... de... de... de se faire tuer en... dans le... en Russie, il a préféré risquer la... risquer... la... la désertion quoi ! Alors je sais que ce cousin a... a apporté des vêtements pour l'Allemand et puis ils ont disparu tous les deux, il a dit : «Voilà, je le prends avec... nous allons cacher ses armes et nous allons l'amener dans les bois.» Et alors, par après la guerre, j'ai recherché les traces de l'Allemand, j'ai recherché des traces du cousin, qui malheureusement a été fusillé pendant la guerre, et je n'ai plus jamais retrouvé ni l'Allemand, ni je n'ai pas su ce qu'il était devenu, ça m'aurait toujours intéressé de savoir ce qu'il était devenu. C'était assez curieux, un Allemand en 1942 sauvé par des Juifs, ce n'était pas courant.

Martine Goldberg : Mais c'est la raison pour laquelle... monsieur Lewkowicz l'avait ramené, parce qu'il lui avait dit qu'il voulait désertier ou...

Jean Zeydmann : Monsieur Lewkowicz... oui, j'aurais dû commencer par là, monsieur Lewkowicz l'a ramené par pitié. C'est-à-dire que l'Allemand... les paroles mêmes de monsieur Lewkowicz... l'Allemand lui a dit : «Écoutez...», donc ils se sont mis à discuter entre eux dans le train, à parler de toutes sortes de choses, et puis de fait... de fil en aiguille, ils ont parlé de guerre... l'Allemand lui a raconté : «Voilà, je suis... j'ai fait... j'ai dit des propos antinazis, ou qui ont été pris comme tels, j'ai dit que je n'aimais pas la guerre, j'ai dit ci, j'ai dit ça, j'ai été condamné à... un régiment disciplinaire, sauvez-moi...» Et monsieur Lewkowicz a ramené l'Allemand pour le sauver et jusqu'à aujourd'hui, je ne parviens pas à comprendre, comment ce petit... parce qu'il était petit, ce petit homme maladif... parce qu'il était maladif, ce petit homme maladif, intelligent... bon, parce que... bon, je ne dirais pas qu'il faut être bête pour sauver quelqu'un, mais on peut avoir une réaction... hein... "je vais le sauver !"... mais c'était un homme qui réfléchissait, c'était plus un jeune homme, c'était un homme qui réfléchissait et comment cet homme a eu, je dirais, peut-être pas l'inconscience, mais le courage... un courage inconscient... enfin je ne sais pas... je ne parviens pas... j'aurais bien voulu savoir, pour... comment c'est possible

qu'il a... qu'est-ce qui l'a motivé pour sauver... pour sauver cet Allemand. Et après la guerre je l'ai rencontré, j'ai... j'ai eu l'occasion plusieurs fois de rencontrer monsieur Lewkowicz pour des raisons très précises, parce que monsieur Lewkowicz a... c'est grâce à lui que les avoirs de mes parents, le peu d'avoirs que mes parents avaient... ou plutôt les avoirs de mes parents ont été... sauvés et retrouvés. C'est-à-dire que lui savait où se trouvaient... où se trouvaient les avoirs de mes parents... chez qui ils avaient été cachés...

Martine Goldberg : Oui, ça c'est... si nécessaire, on y... on y reviendra...

Jean Zeydmann : Ce monsieur Lewkowicz faisait partie de ce qu'on appelle le "Judenrat", comme il était un monsieur...

Martine Goldberg : Le "Judenrat" ?

Jean Zeydmann : Oui... enfin ce que moi j'ap... oui... c'est-à-dire...

Martine Goldberg : Tu veux dire l'AJB ?

Jean Zeydmann : Oui, l'AJ... c'est ça oui. Donc "Judenrat", je veux dire... il y avait une organisation juive qui représentait les Juifs à... en Belgique...

Martine Goldberg : Oui, l'Association des Juifs de Belgique.

Jean Zeydmann : Eh bien, les deux Lewkowicz étaient... dirigeants, des dirigeants influents ou importants, dans cette... dans cette organisation, dans laquelle il a voulu faire entrer mon père, qui malheureusement, malheureusement a refusé de rentrer là-dedans, pour des raisons... mon père a dit que ce n'était pas très bien de... enfin, mon père, pour des raisons de... de... d'honnêteté envers les autres Juifs, a dit que ce n'était pas bien de... de se réfugier là-dedans, etc. Enfin bref, il a fait une gaffe, à mon sens, il n'a pas voulu rentrer... il n'a pas voulu faire partie de ce... de cette organisation.

Martine Goldberg : Pourquoi estimes-tu que c'est une gaffe ?

Jean Zeydmann : Parce qu'il aurait... il avait beaucoup de chances d'être sauvé ! La plupart des Juifs qui faisaient partie de cette organisation ont été sauvés. Parce que même ceux qui ont été arrêtés, entre autres ce monsieur avait été arrêté, ont été relâchés et en plus ont pu avoir une seconde chance, c'est-à-dire ils ont été arrêtés une fois et puis ils ont pu avoir une seconde chance dans le sens qu'ils ont pu se recacher une seconde fois et... et... et échapper, pas tous, mais échapper très souvent aux rafles.

Martine Goldberg : Dont ce monsieur Lewkowicz dont tu viens de parler ?

Jean Zeydmann : Ce monsieur Lewkowicz a été arrêté, ça je me souviens, et il a été relâché. Son frère qui devait être un dirigeant très important... ça je sais qu'il était un dirigeant important... a dû avoir une... aventure similaire ou pas... enfin bref il a... il a survécu à la guerre également.

Martine Goldberg : D'accord. Alors il y a le... donc ce fameux épisode de... de l'Allemand qui se situe en hiver 41-42... oui... bref retour en arrière... est-ce que tu te souviens si tes parents se sont inscrits, et t'ont inscrit par la même occasion, aux registre des Juifs à la Commune ?

Jean Zeydmann : Je crois que oui, je crois que oui parce que ils ont dû s'inscrire puisqu'ils ont été appelés pour ces histoires de... de... de... de... d'étoile juive... Et j'ai l'impression me semble-t-il qu'on appelait ceux qui étaient inscrits... et je sais qu'ils ont dû m'inscrire également puisque dans les étoiles juives il y en avait suffisamment pour trois personnes, donc ils ont dû s'inscrire eux-mêmes et moi avec, ça c'est sûr.

Martine Goldberg : D'accord. Alors donc il y a ce fameux épisode de l'Allemand dont je viens de parler... enfin dont nous venons de parler plus exactement... ça je suppose que c'est... c'est très bref comme épisode puisque tu me dis que...

Jean Zeydmann : Oui, très bref. Ce qu'il y a eu comme épisode également pendant la guerre, donc pendant cette période, donc avant que... que j'ai été caché, il y a eu un autre épisode qui a dû se situer... à la même époque, c'est l'épisode de l'étoile jaune. C'est-à-dire que je me trouvais, là je me souviens de la rue, je me trouvais dans la rue Verte, avec une petite jeune fille du même âge que moi, qui marchait à ma droite et... il était huit heures moins quart, et je me suis fait accoster par un... par un monsieur, jeune, qui devait avoir dans... une vingtaine d'années, qui m'a interpellé, en me mettant la main sur l'épaule et qui m'a dit de... brusque... brutalement... qui m'a dit : «Pourquoi ne portes-tu pas l'étoile juive ?» Alors... la petite jeune fille qui se trouvait à côté de moi, a très intelligemment... a disparu immédiatement. Je me suis retrouvé... la scène était assez marrante... un enfant de 10 ans devant un adulte de 24 ou 25 ans, et j'étais pas ce qu'on appelait à l'époque un enfant très peureux, j'étais plutôt un enfant... je dirais pas des rues mais un peu... c'est-à-dire je... je n'avais pas peur de me débrouiller à la rue, etc., et j'ai... j'avais... j'ai eu très peur, mais j'ai eu la réaction suivante, je lui ai dit : «Qui êtes-vous ?» Alors il m'a dit : «Gestapo.» Je lui dit : «Montrez vos papiers.» Alors j'ai trouvé ça très marrant que le... l'adulte de 25 ans sorte ses papiers et me montre ses papiers. Et la chose était encore plus amusante, parce que j'ai pris ses papiers en main et j'ai étudié soigneusement les papiers. C'est-à-dire que j'ai fait semblant d'étudier les papiers, en réalité je... je mourais de peur, c'est-à-dire que je tremblais de tout mon corps, mais j'étudiais ses papiers. Je n'ai pas retenu son nom, mais je me souviens qu'il était Belge, il y avait marqué "Belge", "Gestapo Belge". Et je me

souviens qu'il y avait une barre, me semble-t-il... jaune ou vert, je ne sais plus, une barre qui barrait la... cette carte de gestapiste et... il devait être très jeune, parce que donner ses papiers en mains à un enfant de 10 ans, c'est assez curieux. Alors il m'a dit : «Pourquoi tu ne portes pas l'étoile jaune ?» Moi je n'ai pas répondu. Il m'a dit : «Où habites-tu ?» Je n'ai pas répondu, en me disant : je ne réponds pas, je fais de la Résistance, même si je suis martyrisé, je ne répondrai pas. Il m'a dit «Où habite- tu ?» Donc : pas de réponse. Il m'a dit : «Tu... tu sais que je peux arrêter ton père pour ça !» Alors j'ai toujours pas répondu. Et puis bon, comme il voyait que... il y a eu tout un attroupement immédiatement dans la... dans cette rue, les gens regardaient ce qui se passait. Et puis il m'a dit : «Bon, c'est bon pour une fois; tu peux partir.» Et alors je ne sais pas ce qui s'est passé, mais à peine arrivé à la maison, mes parents étaient déjà au courant, je ne sais pas comment, qu'il y avait eu un enfant qui avait été arrêté, toute une histoire compliquée, et j'ai jamais osé raconter à mes parents que l'enfant arrêté, c'était... c'était moi parce que bon... ils n'auraient pas... ils n'auraient pas fort aimé. Et ça c'était l'épisode de mon arrestation par la Gestapo.

Martine Goldberg : Oui, je vois !

Jean Zeydmann : Ça ne m'a pas fait tellement peur que ça m'a rendu très fier...

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : C'est-à-dire que je me suis dit : j'ai fait un acte de Résistance, de bravoure, je suis presque... presque aussi bien que... ah non c'est pas Villemer, c'est Guynemer, que l'aviateur Guynemer... Guynemer... Guynemer qui était le héros des enfants de l'époque.

Martine Goldberg : Ah oui.

Jean Zeydmann : Guynemer, maintenant le nom me revient...

Martine Goldberg : Et...

Jean Zeydmann : Bah, il y a eu le... il y a eu le... l'incident de l'Allemand, puis il y a eu un autre incident, c'est-à-dire qu'un jour je vais au cinéma, toujours le même cinéma qui était le cinéma de tout le quartier qui s'appelle le Filmac qui se trouvait rue de... rue Rogier ? C'était un cinéma... c'était un... un formidable cinéma, c'est-à-dire que c'était vraiment ce qu'on appelle un cinéma de quartier, où on rigolait, où on s'amusait au cinéma... les plus âgés flirtaient, etc... c'était un cinéma très gai, où il y avait des réactions très... très... très, très vives. J'ai vu par exemple, c'est triste à dire, mais je vais le dire quand même, j'ai vu un film que j'ai trouvé passionnant, j'ai vu "Yod Suss".

Martine Goldberg : Ah oui.

Jean Zeydmann : Donc c'est un film extrêmement antisémite, donc c'est l'histoire... c'est l'histoire de... du Juif Suss, qui finit... je ne sais plus très bien... je me rappelle plus très bien l'histoire, mais je me souviens de deux choses dans l'histoire, je me souviens qu'il finit dans une cage pendue je ne sais pas où... j'ai trouvé ce film très bien... d'ailleurs il était très bien fait le film... j'ai trouvé ce film très bien... et je ne l'ai pas pris au premier degré, je l'ai pas pris vraiment... et puis il y avait quelque chose de très important dans ce film, c'est qu'il y avait comment on appelle ça, un... un... un documentaire avant le film. Et dans le documentaire avant le film, ils montraient les... une histoire de rats, et ils expliquaient...

Martine Goldberg : Ah oui !

Jean Zeydmann : Et ils expliquaient que les Juifs se reproduisaient et étaient aussi néfastes que les rats. Et on montre toute une histoire horrible de rats qui se reproduisent et il y avait le commentateur... le commentateur qui faisait les comparaisons : Juifs-rats, rats-Juifs, etc. et... je préfère dire les choses comme elles sont, je n'ai pas pris la chose en... je n'ai pas été frappé, je n'ai pas été traumatisé par la chose, ça m'a intéressé comme on... comme on serait intéressé à... un cas médical. J'ai... j'ai vu ce documentaire que je n'ai pas pris pour moi en tant que Juif, ça m'a... j'ai trouvé ça très intéressant, j'ai trouvé ça... j'ai trouvé ça curieux, intéressant... j'ai pas été choqué par le documentaire. J'ai trouvé le film très bien... pourquoi je racontais ça... parce qu'au sortir d'un de ces films, je me suis retrouvé dans... au boulevard Anspach et il y avait un défilé... c'est-à-dire non... il y avait... les... les... les gens... les... les... la... la légion... la légion... je ne sais pas comment on l'appelait... la légion rexiste quittait Bruxelles pour partir en Russie. Il y avait... un grand défilé, donc avec fanfare, etc., etc., protégé par les Allemands. Il y avait une double haie de curieux, moi parmi les curieux, il y avait une double haie de curieux, il y avait des Allemands très effrayés qui regardaient au dessus d'eux, avec des mitrailleuses à la... à la main, parce qu'ils se demandaient s'il n'y allait pas avoir un attentat par au dessus et il y avait le... les... les rexistes qui partaient vers la gare du Nord [il se racle la gorge et dit : je vais avoir une extinction...] qui partaient vers la gare du Nord pour partir vers le... pour partir en Russie donc, hein. Alors, la raison pour laquelle ça m'a frappé, c'est non seulement le cortège était frappant parce qu'il était protégé par des Allemands en motocyclette et en side-car avec mitrailleuses, etc., mais ça m'a frappé parce que l'homme à côté de moi, que je ne connaissais pas, l'homme à côté de moi a craché par terre. Il y a un Allemand ou je ne sais pas qui, qui a vu le... le geste de cracher par terre qui est venu tout près de lui, qui lui a donné une paire de gifles, et son chapeau ou son béret est tombé par terre. L'homme n'a rien répondu, il a ramassé son chapeau ou son béret, et moi... bon, j'étais installé à côté de cet homme, et bon c'est assez... c'est assez... c'est un geste qui vous... qui vous marque de voir un... de voir un... quelqu'un donner une paire de gifles à côté de vous, enfin qui... qui... donner une paire de gifles à un monsieur à...

qui se trouvait à côté de moi. Et bon, c'est aussi une histoire que je n'ai pas osé raconter à mes parents, qui n'auraient pas aimé de savoir que je me suis... je me suis mêlé à un cortège dangereux.

Martine Goldberg : Et ces... ces épisodes, ça se passe plus ou moins quand ?

Jean Zeydmann : L'épisode de la... l'épisode de la... l'épisode de l'Allemand qui me demande mes papiers ça devait être en hiver parce qu'il faisait pas... on était habillés avec un manteau... et l'autre épisode devait être un printemps parce qu'il faisait... il faisait beau, il faisait tard, c'était déjà six ou sept heures du soir après le film, après le cinéma, il faisait six ou sept heures du soir, il faisait beau, donc ça devait être au printemps ou en été, mais je ne sais plus... probablement toujours en 42... probablement en 42...

Martine Goldberg : D'accord... oui...

Jean Zeydmann : Un autre épisode, excuse-moi... un autre épisode que je trouve... enfin bon, je ne sais pas si je bavarde, mais je le trouve intéressant... c'était qu'en face de chez moi, de là où j'habitais, j'habitais 85 rue Gaucheret, en face de là où j'habitais, il y avait une... une... une... une maison dans laquelle les Allemands tenaient leur pièces de rechange, pièces de rechange de voitures. Il y avait régulièrement des Allemands qui venaient rechercher des pièces de rechange et on mettait les pièces de rechange dans la... dans un camion et puis ils tenaient ça pendant un certain temps, enfin ils restaient là pendant une demi-heure, une heure, et puis ils s'en allaient avec les pièces de rechange ailleurs. Très souvent, venait chercher ces pièces de rechange un très jeune Allemand, qui devait avoir, je sais pas, disons vingt ans. Nous étions des gamins de dix-onze ans... dix-onze-douze ans et nous avons une certaine sympathie pour ce jeune Allemand qui devait avoir dix-huit ou vingt ans. Ce jeune Allemand se sentait à l'aise avec des enfants un peu plus jeunes que lui, et alors nous avons inventé un jeu qui devait être le comble de la Résistance, on lui faisait lire tout ce qu'il y avait marqué sur son... dans son camion, et entre autres il y avait marqué dans son camion le nom de bougies qui servaient de... de pièces de rechange pour... et les bougies s'appelaient des bougies "Bosh", B.O.S.H, je crois, elles existent toujours... et "boche" naturellement est un mot un peu... une insulte pour les Allemands et nous avons inventé un jeu qui était le comble de la Résistance, cet Allemand qui... qui répétait le mot "Bosh"... chaque fois qu'on lui posait la question.

Martine Goldberg : Mais de toutes façons, en fait, chacun de ces épisodes se passe sur une période très restreinte... relativement restreinte puisque tout ça se passe avant que tu ne sois caché, j'imagine.

Jean Zeydmann : Oui, oui. Par exemple j'ai fait... non pas amis... mais j'avais une certaine... j'avais... j'avais... il y avait des Allemands, des gendarmes allemands,

c'est-à-dire qu'on savait que c'étaient des gendarmes parce qu'ils se promenaient avec des plaques, donc ils avaient des espèces de plaques sur la poitrine sur lesquelles il devait y avoir marqué en allemand "gendarmes" et il y en avait deux qui faisaient, qui se promenaient dans le quartier, parce que comme il y avait, dans la rue, chez nous, des pièces de rechange comme je disais importantes qui étaient stockées, je suppose que ces Allemands se promenaient pour vérifier, etc. Alors, un jour, j'avais cogné ces Allemands, c'est-à-dire que... que je courais et j'avais dans un... au coin d'une rue j'étais tombé en plein sur ces deux Allemands qui avaient... qui avaient fait connaissance avec moi de cette façon-là, et chaque fois que je les voyais et chaque fois qu'ils me voyaient, on se disait bonjour... bon on s'est pas dit bonjour tous les jours, mais j'avais fait connaissance avec deux gendarmes allemands, qui me disaient bonjour, et il y avait des adultes qui trouvaient ça curieux qu'un... qu'un... qu'un jeune enfant juif dise bonjour à deux gendarmes allemands, mais enfin bon, pour moi, c'étaient... c'étaient des hommes sympathiques qui me souriaient et je trouvais ça très bien.

Martine Goldberg : Oui... Et pendant toute cette péri... cette période-là... pardon... tu vivais chez tes parents... avec tes parents ?

Jean Zeydmann : Pendant toute cette période, j'ai vécu chez mes parents qui à un moment donné ont probablement très sérieusement pensé s'enfuir en... en Suisse. C'est-à-dire qu'on m'avait prévenu un soir de ne pas m'étonner si on me réveillait la nuit, il y avait eu pendant toute la journée des chuchotements, des paquets, des valises préparées, des chuchotements, des valises préparées, et puis le lendemain une grosse déception, c'est-à-dire que j'ai entendu de nouveau des chuchotements, etc., et j'ai compris par la réflexion, par certains... que ils avaient dû préparer une fuite vers la Suisse qui n'a pas... qui n'a pas eu lieu.

Martine Goldberg : Oui. Et est-ce que... bon, tu m'as raconté des épisodes, je dirais d'une vie d'enfant dans des circonstances particulières, mais d'une vie d'enfant... d'un autre côté, tu me racontes un épisode... cet épisode de ce gestapiste où tu as eu très, très peur, tu vois ces rexistes, etc... est-ce que d'une manière ou une autre il y a eu un moment où tu t'es senti menacé ? Je... je parle toujours de la période avant de te cacher, hein.

Jean Zeydmann : Non, vraiment pas. Non, c'était... j'étais toujours en train de... de rêver, de rêver d'être dans un doux rêve militaire, mais je me suis... je me suis jamais senti... menacé. C'est-à-dire que j'ai senti la menace autour de moi à un moment donné... c'est-à-dire que nous étions... il y a un des points de rassemblement du quartier... était un coiffeur... donc c'était un coiffeur juif, qui avait un grand salon de coiffure, il avait toute une série de chaises installées là-bas et les gens venaient chez lui non seulement pour se faire... pour se faire coiffer, mais pour bavarder, donc c'était le lieu de... de bavardage, de rassemblement des Juifs du... des Juifs du quartier. Moi j'y allais souvent pour écouter... pour écouter ce qui se

passait, j'y allais pour couper les cheveux, mais j'y allais surtout pour écouter tout ce qui se passait. Alors j'étais un enfant assez... je me baladais un peu librement.

Martine Goldberg : Assez indépendant !

Jean Zeydmann : Très indépendant, oui. Et la seule menace que j'ai sentie, c'était un jour où j'étais chez ce coiffeur et il y a jeune homme juif qui est rentré là et qui a demandé un conseil, il avait reçu une lettre d'appel pour se présenter pour... pour des... pour venir travailler en Allemagne, comme travailleur libre, et il venait demander un avis. Et là j'ai assisté à toute une discussion, et c'est le seul moment où j'ai senti non pas... je me suis pas senti menacé directement, mais je me suis senti menacé, je dirais, par... par l'intermédiaire d'autres, c'est-à-dire qu'il y a eu toute une discussion : est-ce que c'est une menace... est-ce que c'est dangereux... est-ce qu'il faut y aller... pas y aller... Et j'ai senti qu'il y avait de la peur, de la crainte dans l'air, chez des gens... chez des adultes, et ça m'a... ça m'a pas traumatisé directement, mais indirectement oui. J'ai senti une menace latente contre tout ce qui était juif, et je me suis quand même dit que ça représentait... qu'il y avait un danger quelque part. Mais c'était par direct.

Martine Goldberg : Et est-ce que tu te souviens si... tes parents... l'un des deux de tes parents ou les deux, ont reçu cette fameuse convocation ?

Jean Zeydmann : Non, je ne crois pas, je ne me souviens pas, mais je ne crois pas. Je crois que c'était une question... je crois que la convocation était une question... je crois qu'ils l'ont donnée d'abord à des... à des... à des célibataires, je crois que d'abord les célibataires étaient visés, et puis il y a eu un peu de gens adultes, et puis très rapidement les Juifs ont compris que c'était... que c'était... que c'était dangereux, et alors ils ont commencé à se cacher à ce moment-là.

Martine Goldberg : Ça va d'accord, eh bien, on va y venir...

[Arrêt. Changement de Betacam.]

Entretien – Deuxième partie – 1er décembre 1995

Vie cachée à Anderlecht – Vie cachée" dans un couvent à Chimay – Déportation des parents – Lendemain de la Libération – Séminaire de Dampremy-sur-Virton – Une année en Angleterre (1946-1947) – Retour en Belgique – Rapports avec le judaïsme – Rappel de la Libération et de la vie au couvent – Réactions à la création d'Israël

Jean Zeydmann : J'ai d'abord été caché chez des particuliers, c'est-à-dire que j'ai été caché à un endroit qui s'appelle... qui existe toujours ici à Bruxelles... qui s'appelle "La Roue", à Anderlecht.

Martine Goldberg : Oui, attends, avant qu'on entre dans les détails je voudrais d'abord savoir comment ça s'est passé... c'est-à-dire quand est-ce que tu as été caché pour la première fois ?

Jean Zeydmann : Je ne sais pas. J'ai dû être caché pour la première fois, enfin une première fois, en... je suppose, en 42, une fois qu'il y avait un danger... c'est-à-dire que mes parents ont trouvé une cachette... bon... qui, à la réflexion, était... enfin était lamentable, enfin à mon sens était lamentable, mais enfin c'était pas à moi naturellement... et puis je me sen... je m'en rendais pas compte... ils se sont cachés à Anderlecht... à... je crois... deux, trois familles juives dans la même maison, ce qui était absolument lamentable, bref... Moi j'ai été caché à Anderlecht également, je ne sais pas par quel intermédiaire, je ne sais pas comment, par qui, mais dans une famille particulière, et... qui... qui... qui me cachait... je dirais pour... pour l'argent, pour l'argent de la pension... ou un truc comme ça.

Martine Goldberg : Oui. Et est-ce que tu te souviens d'avoir entendu des discussions entre tes parents au sujet de se cacher ?

Jean Zeydmann : De se cacher... non ! Du... de... de... de cette première cachette, non. Ce que j'ai entendu comme discussions c'est par après... c'est pour la seconde cachette, là j'ai entendu quelque chose. Là, je me souviens qu'il y a eu des discussions toujours entre mes parents et ce monsieur Lewkowicz qui connaissait assez bien de choses naturellement... au sujet de la Croix-Rouge. C'est-à-dire que la première cachette s'est avérée pas très sûre ou les gens n'ont pas voulu garder... ou elle s'est avérée pas très sûre, je ne sais pas. A mon avis, elle a dû s'avérer pas très sûre... ou la seconde, avait l'air probablement... la seconde idée avait l'air meilleure. J'ai entendu mes parents parler... plutôt Lew... monsieur Lewkowicz leur parler de la Croix-Rouge, comme quoi la Croix-Rouge était intervenue auprès des organisations ou de l'organisation juive pour leur dire : confiez-nous vos enfants, nous allons les cacher, nous allons tenir un registre qui... et qui... et où... où ils sont, etc., et après la guerre, nous vous les rendrons. Donc c'est la Croix-Rouge qui a...

qui a... qui a fait les premiers pas d'après ce que j'ai compris, auprès de l'organisation juive en disant : si vous avez... ou vous avez des enfants à cacher, vous pouvez nous les confier, nous allons nous organiser pour les... nous allons nous organiser pour les cacher et nous allons... nous allons les tenir, tenir tout secret, etc., etc. Ça je... ça j'ai entendu comme conversation.

Martine Goldberg : Et comment ça se fait que tu aies entendu cette conversation ? Tu... tu me dis que c'était la deuxième cachette, donc tu étais déjà caché, toi, quand tu as entendu... comment se fait-il ?

Jean Zeydmann : Oui mais... ce qu'il y a, c'est que je retournais voir mes parents tous les dimanches. Et j'ai dû probablement entendre cette conversation lors d'un de mes... d'une de mes visites à mes parents, le dimanche. Je suppose... je... je ne vois plus très bien la scène. Je... j'entends les... j'entends les réflexions, mais je ne vois plus la scène, donc je ne sais plus très bien où, si c'était à la rue, si c'était... je... je ne vois plus la scène. Mais je me souviens des paroles... je me souviens des paroles de monsieur Lewkowicz qui essayait de convaincre mes parents... qui avait convaincu mes parents de... de... qu'il fallait plutôt cacher les enfants à la... de les confier à la Croix-Rouge.

Martine Goldberg : Donc tu es une première fois caché, probablement en fait vers... quelque chose comme... je ne sais pas moi... septembre 42 ou quelque chose comme ça ?

Jean Zeydmann : Je sais que c'était la bataille de Stalingrad, parce que le monsieur en question écoutait la bataille de Stalingrad à la radio...

Martine Goldberg : Ah oui... oui effectivement...

Jean Zeydmann : A la radio et j'écoutais également la bataille de Stalingrad, le... je sais pas, ils disaient : le deux-centième jour ou le centième jour... la bataille de Stalingrad... enfin je ne sais pas si ça... si ça peut donner une explication de la date mais...

Martine Goldberg : Si, si...

Jean Zeydmann : Mais je sais que c'était... Et alors, il y avait également... il y avait également...

Martine Goldberg : 43.

Jean Zeydmann : Il y avait également... le débarquement... le débarquement allié en Afrique du Nord. Je crois que je me trouvais toujours dans la première cachette

au moment du débarquement allié en Afrique du Nord. Parce qu'il me semble que j'ai entendu ça là-bas...

Martine Goldberg : Oui, donc... oui, j'étais occupée à réfléchir à ces dates-là... oui donc tu es dans cette première cachette, tu... tu m'as dit que tu... tu ne sais pas très bien comment tu y arrives...

Jean Zeydmann : Non, je ne me vois pas très bien y arriver, mais enfin bon, j'étais là-bas, ça se trouve... ça se trouve à la... à la Roue, donc sur le chemin... Anderlecht, donc sur le chemin de l'autoroute. C'est un quartier ouvrier, toujours encore maintenant il existe... c'est un quartier... un espèce de quartier fermé donc hein... une cité.

Martine Goldberg : Est-ce que tu portais un faux nom ?

Jean Zeydmann : Oui, on m'avait donné un faux nom et je m'appelais... très élégamment : Jean Van Zee... Jean Van Zee... deux "e", je crois. J'avais une forme de carte d'identité ou de papiers quelconques... Jean van Zee.

Martine Goldberg : Et tu sais d'où te vient ce faux nom ?

Jean Zeydmann : Qui me l'avait donné... qui me l'avait attribué ? Non, je ne sais pas. Je ne sais pas. Je sais qu'on m'avait dit qu'on m'avait conservé mon prénom pour avoir plus facile, et puis, bon, j'étais en âge de comprendre et on m'avait dit : «Si on te pose la question, tu t'appelles : Jean Van Zee... et puis c'est tout.»

Martine Goldberg : Et tu restes dans cette première cache pendant combien de temps ?

Jean Zeydmann : Pendant quelques temps, quelques mois quand même, je ne sais pas combien de temps, mais quelques mois quand même. Parce que... et ça se passait en hiver, ça je suis sûr, ça se passait en hiver. Je... je suis resté là quelques mois. C'était pas mal... j'étais nourri normalement, c'est-à-dire manger comme les autres, je ne faisais rien, je travaillais, enfin je m'amusais un peu par-ci par-là, à lire des livres. J'ai lu beaucoup de livres, il y avait une jeune fille plus âgée que moi qui me plaisait bien, donc... j'étais... j'étais bien.

Martine Goldberg : Et donc tes parents payaient une pension pour toi ?

Jean Zeydmann : Mes parents payaient certainement... je n'en sais rien... je n'étais pas sûr, mais je crois savoir qu'ils payaient une pension... enfin je suis certain qu'ils payaient une pension pour moi là-bas. Ce qui n'est pas le cas avec la Croix-Rouge par après... avec...

Martine Goldberg : Oui ?

Jean Zeydmann : Non, non, avec la Croix-Rouge, c'est la Croix-Rouge qui s'occupait de tout, il n'y avait pas question de payer quoi que ce soit.

Martine Goldberg : Et donc cette première cache s'avère en fait peu sûre d'après ce que tu dis... et... tu vas entrer dans une deuxième cache... alors ça, avant qu'on y vienne, je voudrais savoir ce que, pendant ce temps-là, deviennent tes parents ?

Jean Zeydmann : Mais pendant ce temps-là, mes parents donc sont restés cachés pendant tout ce temps-là... toujours à Anderlecht dans une rue derrière la rue Wayez, je... je peux toujours retrouver encore la maison où ils étaient cachés, donc j'ai vu cette maison quand j'avais probablement onze ans... douze ans... et bon je... je me souviens de la maison, et si... si je retourne sur place, je... je peux retrouver la maison. Donc ça se trouvait quelque part derrière la rue Wayez, une ou deux rues derrière la rue Wayez.

Martine Goldberg : Et ils étaient cachés ensemble ?

Jean Zeydmann : Ils étaient cachés donc ensemble, c'est-à-dire mes parents, mes... ma mère et mon père, il y avait mon oncle et ma tante... c'est-à-dire celle qui m'avait élevé...

Martine Goldberg : Et son mari...

Jean Zeydmann : Et son mari. Il y avait... il y avait un autre couple qui habitait là, que je ne connaissais pas... et il avait le f... mon cousin, c'est-à-dire le fils de la tante qui m'avait caché, se trouvait caché probablement quelque part près de là où j'étais caché moi. Pas dans la même maison que moi, mais probablement près de là où j'étais caché parce que je me vois en train de... d'aller le chercher et de le conduire, de l'amener avec moi... en tram... je prenais le tram... et... je l'amenais... il devait avoir à l'époque deux-trois ans... et je l'amenais... en hiver... je l'amenais... je l'amenais chez ses parents, visiter ses parents, donc je... je... j'ai dû aller le chercher, mais je ne vois plus la scène très bien, mais je me souviens que je l'ai amené voir ses parents... et que nous allions voir nos parents. Lui ne s'en souvient pas du tout, hein, je lui en ai parlé, il était trop jeune pour se souvenir de ça, il ne se souvient absolument pas de ça.

Martine Goldberg : Ah... lui, lui, il a... il a survécu ?

Jean Zeydmann : Lui, il a survécu, il... il a survécu caché je ne sais pas où, je ne sais pas si il a changé de cachette, mais il... il vit maintenant au Canada, il ne se souvient... il ne se souvient pas de... de... du tout de... de... des... des circonstances de la guerre, parce qu'il devait avoir 2-3-4-5 ans, donc il a dû terminer

la guerre à l'âge de... ah mais oui, je me souviens... il est né... il est né en trente... il est né en 40, il est né en 40... voilà, je suis sûr, il est né en 40, donc il ne se souvient pas ! Moi je me souviens de lui, je me souviens entre autres d'un petit manteau qu'il portait, mais lui ne se souvient pas, il devait avoir trois ans à l'époque.

Martine Goldberg : D'accord...

Jean Zeydmann : Donc il ne se souvient d'aucune circonstance de la guerre.

Martine Goldberg : Alors tu arrives maintenant à la deuxième cache, comment est-ce que ça se passe ?

Jean Zeydmann : Je ne sais pas comment ça se passe. C'est-à-dire que ça se passe d'une manière assez importante... c'est-à-dire que je me suis retrouvé là avec un cousin à moi... un cousin à moi...

Martine Goldberg : Un autre ?

Jean Zeydmann : Un autre cousin à moi, un autre cousin... qui avait le même âge que moi, je me retrouve là-bas avec une cousine à moi, celle dont j'ai déjà parlé qui était sa demi-sœur, de ce cousin, et qui avait... deux ans plus âgée que moi... qui devait avoir 13-14 ans et qui avait... et on a dû... on a dû partir à trois là-bas finalement, et puis... et c'est curieux, je ne parviens pas à me souvenir du trajet, du voyage, je me souviens seulement d'être arrivé là-bas, donc ça se trouve à Chimay... près de la frontière française, c'est une ville de moyenne importance, et là où nous étions cachés, c'était un couvent de religieuses qui abritait d'abord une école, une école tout à fait régulière et qui... une école, donc, pour enfants français, donc elles avaient des enfants français qui venaient... des Françaises qui venaient à l'école là-bas chez elles, qui passaient la frontière et qui venaient à l'école, c'était un internat. Et puis, pendant la guerre, elles... ces religieuses s'occupaient d'enfants qui... sous-alimentés. Donc les enfants sous-alimentés recevaient six semaines de colonie là-bas et... elles avaient un régime particulier, c'est-à-dire que... il n'y avait pas de restrictions importantes au point de vue nourriture, c'est-à-dire qu'on mangeait plus... on mangeait à sa faim, on mangeait très bien... enfin bon, on ne mangeait pas d'une manière importante, mais on mangeait beaucoup mieux que le... que le commun des mortels. Alors elles ont eu l'idée, parmi ces soixante ou septante enfants qu'elles recevaient chaque six semaines comme colonie de... de... de... de santé, je dirais, elles ont eu l'idée de cacher des enfants juifs, et elles avaient certainement... une dizaine d'enfants juifs.

Martine Goldberg : Ces enfants qu'elles recevaient étaient garçons et filles.

Jean Zeydmann : Garçons et filles.

Martine Goldberg : Ah oui d'accord. Oui... puisque tu me dis qu'au départ c'était un internat pour... petites filles.

Jean Zeydmann : Au départ, c'était un internat uniquement pour filles... uniquement pour filles... comme c'est devenu donc une colonie... une colonie de... de... de... de rétablissement pour enfants... pour enfants un peu malades, c'était garçons et filles, et les religieuses ont... ont eu une période... les religieuses là-bas ont eu une période extrêmement importante, c'est-à-dire qu'elles s'occupaient non seulement d'enfants juifs cachés, mais elles s'occupaient également de... d'être une filière de... de... de... de... d'aviateurs... d'aviateurs anglais ou américains ou autres, et elles s'occupaient également de devenir... elles étaient également un lieu de... de... de... de stockage pour la nourriture pour la Résistance... c'est-à-dire que la Résistance n'était pas loin de là, dans les bois, et ils venaient chercher leur... leur nourriture dans... dans le couvent, parce qu'elles avaient le droit d'avoir de la nourriture, donc elles stockaient en même temps de la... de la nourriture pour la Résistance. Donc, il y avait des... du... des va-et-vient assez importants la nuit... et nous en tant que gamins, on avait remarqué les va-et-vient, alors avec notre esprit mal tourné, on avait d'abord cru que les religieuses avaient des... des amants... on s'est dit : ça y est, elles ont des amants... [Sourires.] Il y a des hommes qui rentrent la nuit, c'est des amants des religieuses. Et puis on a quand même compris, on a quand même rapidement... très rapidement compris que c'était pas les amants qu'elles faisaient rentrer en cachette, mais que c'était des... de la Résistance, et on trouvait ça très bien de faire partie de la... en second... en second degré... mais qu'on faisait partie d'une maison où il y avait de la Résistance.

Martine Goldberg : Mais alors est-ce que... oui, tu me dis que tu ne sais pas du tout comment tu es arrivé jusque là. ..

Jean Zeydmann : Non, je ne m'en souviens plus.

Martine Goldberg : Mais est-ce que tu sais pourquoi cet endroit-là ?

Jean Zeydmann : Oui. C'est-à-dire ce que je me souviens, c'est que donc cette... la Croix-Rouge donc avait choisi différents endroits... non, pourquoi cet endroit-là, non. Simplement la Croix-Rouge choisissait tous les endroits où il y avait une possibilité de cacher des enfants. Ce que je sais, c'est que la... la présidente de la Croix-Rouge de l'époque, était, je suis pratiquement certain, la sœur du cardinal Mercier. C'était une petite femme assez... enfin une petite femme assez âgée à l'époque et qui faisait... qui était la présidente de la Croix-Rouge, et qui faisait le tour de tous les... endroits où il y avait des enfants qui avaient des problèmes, je parle pas d'enfants juifs, et qui... et qui en même temps... un jour, nous avons eu la visite de cette dame, et les religieuses... ont montré les enfants. Naturellement, on n'a pas du tout pointé le doigt sur les enfants juifs, parce que nous étions censés faire partie du groupe, etc. Et elle n'a pas voulu non plus... sortir... ou qu'il y ait... qu'il y ait les

enfants juifs qui soient mis en évidence d'une manière ou d'une autre. Donc, elle est restée loin de nous, loin des... des enfants juifs, elle a regardé les enfants en général, mais moi j'ai particulièrement noté qu'elle regardait les enfants juifs l'un... l'un après l'autre d'une manière... d'une manière assez précise.

Martine Goldberg : Oui, il fallait pas montrer aux autres enfants...

Jean Zeydmann : Non, il fallait pas que les autres enfants se rendent compte... et ensuite nous étions les seuls enfants qui restions là tout le temps.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Parce que les autres enfants restaient six semaines.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Mais comme il y avait tout le temps un renouvellement d'enfants, les nouveaux venus ne savaient pas que nous étions déjà là depuis longtemps. Et nous étions censés être assez intelligents ou on nous avait prévenus qu'il... parce que nous avons des enfants juifs parmi nous, plus jeunes que nous... donc moi j'avais dans les 12-13 ans, et il y avait des enfants juifs qui avaient des 7- 8 ans... qu'on avait prévenu qu'il ne fallait pas... raconter que nous étions là en... en permanence.

Martine Goldberg : Et donc oui, comme il y avait un renouvellement constant, vous étiez les seuls à rester, vous saviez entre vous que vous... que... que...

Jean Zeydmann : Nous savions qui était juif.

Martine Goldberg : Qui était juif...

Jean Zeydmann : Absolument oui. Nous savions qui était juif. [Soupir.] Alors je ne peux pas parler pour les autres enfants juifs, je sais qu'il y en avait parmi nous qui étaient assez traumatisés, surtout parmi les plus jeunes. Les plus âgés, c'est-à-dire les 11... les 12... les 11-12-13 ans, il y en avait... deux-trois ou plutôt trois-quatre qui avaient entre 12 et... enfin 12-13 ans. Apparemment... moi personnellement, je n'étais pas vraiment effrayé, je n'ai pas ressenti cette période-là comme une période où j'étais en danger continu, et les autres du même âge, je ne crois pas non plus. Je ne sais pas pour quelles raisons... je crois que c'est dû surtout aux religieuses. Les religieuses étaient tellement protectrices et tellement maternelles que nous n'avions pas ressenti le danger. Un jour, nous avons été mis en danger, c'est-à-dire qu'il y avait eu un attentat... un attentat dans la ville... pas dans la ville, un attentat dans... dans la province... et le bruit a couru... très sérieusement qu'il allait y avoir des rafles dans tous les couvents, à la recherche de... de... de tout ce qui ne pouvait

pas être caché dans un couvent. Alors les religieuses ont eu vent qu'il allait... qu'il risquait d'avoir un atten... une... une... une rafle chez elles et elles ont caché... elles ont demandé à tous les enfants juifs... elles ont pris les enfants juifs et elles ont été les cacher dans le bois. Donc nous sommes restés cachés pendant... une journée ou une journée et une partie de la nuit, et puis il y a eu un bruit... un... un mot qui a dû arriver auprès des religieuses que l'attentat... que la rafle avait été... avait été remise, enfin que la rafle n'aurait pas lieu, il y a eu un incident important ailleurs et bref, ils ont perdu l'idée de... ils ont oublié l'idée de faire la... de faire la rafle. C'est le seul moment où nous nous sommes rendu compte vraiment que nous étions en danger. Nous nous étions rendu compte que nous étions juifs et en danger puisque nous étions les seuls à rester sur place, bon. Nous avions des faux noms tous, nous étions... on nous avait tous dit de faire attention, nous parlions tous français naturellement, donc il n'était pas question de parler yiddish ou autre chose.

Martine Goldberg : Tu avais gardé ton... ton faux nom ou tu as changé ?

Jean Zeydmann : J'avais gardé mon faux nom, je m'appelais toujours Van Zee. Et tout le monde avait un faux nom, on se connaissait seulement... enfin on avait tous gardé nos prénoms... mais... mais on avait des noms... des faux noms. Mais disons qu'il n'y avait pas de... je ne sais pas... il n'y avait pas de peur réelle, en tous cas dans le cas des plus grands, je... en tous cas, pour moi, il n'y avait pas de peur réelle. Il y avait... bon... pour te donner un fait assez... amusant, si on peut trouver ça amusant... et un peu cruel... même cruel... nous étions en... nous étions en groupe et on allait faire la promenade... en faisant la promenade... on faisait la promenade en ville... en faisant la promenade en ville, on passait devant... devant la... devant le... devant la Gestapo donc... ou plutôt le bureau allemand de la ville ou... ou la Gestapo de la ville, est-ce que je sais... Alors c'est amu... enfin, cruel et amusant, il y avait l'un des enfants juifs qui avait un nez assez crochu... alors, bon, je ne sais pas si c'est une caractéristique des... des... des... des Juifs ou pas, mais nous lui disions... les plus âgés... on lui disait à ce malheureux : «Cache ton nez !», et chaque fois qu'on passait devant ce bureau allemand, le malheureux, il mettait sa main devant son nez et cachait son nez, on trouvait ça très amusant. Bref, on n'était pas... on n'était pas... je ne sais pas... on était inconscients probablement, tout à fait inconscients et... et pas du tout... en tout cas... je crois à la réflexion que c'était dû surtout aux religieuses qui ne nous traumatisaient pas, qui étaient très maternelles et qui... qui nous faisaient vivre dans une ambiance de fête plutôt que dans une ambiance de... je sais que dans d'autres endroits où des enfants juifs ont été cachés, il y a eu une ambiance plutôt de... de crainte et de danger imminent. Chez nous, il n'y avait pas du tout cette impression-là, il y avait une impression très relax, c'est la fête, c'est le... ça venait également du fait que c'était une colonie de vacances plutôt et comme c'était une colonie de vacances, il y avait une ambiance de vacances, puisque ces enfants étaient là pour six semaines en vacances. Donc il y avait plutôt une ambiance de vacances, plutôt qu'une ambiance... je dirais...

Martine Goldberg : Studieuse...

Jean Zeydmann : Studieuse, plus lourde... Et nous n'avons pas ressenti, en tous cas moi dans mon chef, je n'ai pas du tout ressenti là... de craintes particulières là-bas. Jusqu'au jour... jusqu'au jour où on m'a annoncé que mes parents ont été... ont été déportés... Alors ça on me l'a annoncé au couvent même, donc la supérieure m'a... m'a fait... m'a... m'a pris à part et m'a... m'a raconté... m'a dit que mes parents avaient été déportés. Elle a essayé de... de présenter la chose d'une manière pas trop dramatique. Alors elle m'a donné une carte qui malheureusement a été perdue, une carte que ma mère avait écrite dans le train qui l'amenait en déportation. Cette carte... elle avait jeté cette carte par la fenêtre, sans adresse, simplement en marquant : "Jean". Et je ne sais pas par quel miracle... donc ça... ce n'était pas un fait exceptionnel, c'est-à-dire que souvent des gens jetaient des cartes par la fenêtre... et... et ces cartes étaient ramassées par des gens sur les quais... et cette carte où il y avait marqué simplement : "mon fils Jean", cette carte m'est parvenue. Et c'était l'écriture de ma mère et je ne sais pas par quel... comment... par quel chemin cette carte m'a suivi... mais donc cette carte m'est parvenue à moi, et malheureusement, malheureusement elle a été perdue, je me souviens de ce qu'il y avait marqué dessus, malheureusement elle a été perdue, je ne sais plus... je ne sais plus où elle est...

Martine Goldberg : Qu'est-ce qu'il y avait marqué dessus ?

Jean Zeydmann : Oh il y avait marqué... des... des... "ne t'en fais pas pour moi"... des... "ne sois pas..." [Il pleure.] Disons que sur le moment même... [silence] sur le moment même, j'ai ressenti un choc, mais pas tellement important, c'est-à-dire que le choc était plutôt un peu comme... comme quand tu reçois un coup sur la tête et puis, je sais pas moi... tu te retrouves... des années après... ou enfin... tu te retrouves un certain temps après... on... on dit communément : "une commotion"... c'est-à-dire que, quand on m'a annoncé la chose, j'étais sous une commotion, c'est-à-dire que j'ai ressenti... je n'ai pas réagi, ni en pleurant, ni en criant, ni rien du tout, j'étais sous une commotion... et j'ai dû... [Long silence. Il continue avec des sanglots dans la voix.] Et après ça m'a pris des années, des années après, pour, je dirais, assimiler cette commotion. Mais sur le moment, je ne sais pas, sur le moment même... je ne sais pas comment... c'est... c'est plutôt... je crois, la meilleure explication, c'est la commotion. C'est-à-dire sur le moment même, j'ai pas ressenti d'émotion particulière, j'ai pas ressenti... non... d'émotion particulière, au point que la religieuse était étonnée de mon peu de réaction, elle n'a rien dit naturellement, mais je me souviens que... que... que j'ai lu dans ses... dans ses... dans ses yeux qu'elle avait... qu'elle était étonnée de... de la façon, je dirais, calme que je prenais la chose, mais [il souffle] disons que le choc... le choc est venu par après quoi...

Martine Goldberg : Oui, bien sûr.

Jean Zeydmann : Des années, des années après... le choc est venu par après. C'est-à-dire que pour moi, "déportation" ne voulait encore rien dire... c'est-à-dire que je vivais dans une période heureuse et le mot... le mot "déportation" n'était pas... ne voulait pas dire... mort ou disparition, etc., ça voulait dire... c'était pas encore aussi... c'était... c'était pas dramatique, je le voyais pas dans un sens dramatique, je le voyais comme... comme un incident grave... mais pas un incident définitif, je le voyais pas comme ça, moi.

Martine Goldberg : Oui, bien sûr.

Jean Zeydmann : Ce qui est normal, c'est-à-dire c'est un âge où on ne parvient pas à imaginer la mort, ni à imaginer... une... une... une fin dramatique, ni pour soi, ni pour les autres, surtout pour les siens.

Martine Goldberg : Oui, c'est évident. Et à partir de ce moment-là, tu as commencé à vivre différemment en fait ?

Jean Zeydmann : Non, non, non, non, je... je ne peux pas dire que j'ai vu différemment... j'ai vu de... j'ai vécu... j'ai... j'ai vécu de la même façon... en gardant en moi, parce que je suis quelqu'un plutôt de renfermé... en gardant en moi, je dirais, ce... ce... ce choc ou cette blessure, mais je n'ai pas vécu différemment, je n'ai pas vécu différemment... je n'ai pas eu ni de cauchemars, ni de... ni... ni changé de vie, ni de façon de... ni de façon de voir les choses. Je crois que j'ai vécu de la même façon, mais c'est un truc plutôt qui est resté comme une blessure enfouie, mais pas comme... mais ça ne m'a pas chan... ça ne m'a pas changé ma vie d'une manière quelconque, je ne crois pas en tous cas. Ça n'a changé la vie que... je dirais que cinq ans après ou dix ans après.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Mais sur le moment même, pendant un an, deux ans, trois ans, cinq ans, je... je n'ai pas... en tous cas pendant plusieurs années, je n'ai... ça n'a pas changé ma façon de penser, de vivre ou de... ou de ressentir quelque chose.

Martine Goldberg : Et... est-ce que vous avez eu faim ?

Jean Zeydmann : Non, curieusement, comme je te disais, nous n'avons jamais eu faim... c'est assez honteux à le dire, mais nous avons vécu... bon, on ne vivait pas dans l'opulence naturellement, mais on n'avait absolument pas faim, puisque c'était une colonie pour des enfants mal... mal nourris.

Martine Goldberg : Ah mais oui évidemment... bien évidemment.

Jean Zeydmann : Donc on était... on était bien nourris... on était bien nourris... et bon, je ne me souviens plus de ce qu'on mangeait, mais par contre je sais que le seul moment où j'ai été mal nourri, c'était après la guerre... tout de suite après la guerre, j'ai été très mal nourri en quittant le... en quittant cet... ce couvent et en allant dans une école. Donc j'ai été dans une espèce d'internat, enfin dans un internat, et à l'internat où on mangeait, et là on était très, très mal nourris. Mais pendant la guerre, j'ai été... j'ai été très, très bien nourri, bon on n'avait sans doute pas... on avait des fruits parce qu'il y avait... il y avait un grand verger dans le... dans le couvent, donc il y avait un énorme verger dans le couvent, donc on avait très souvent des fruits, on avait des confitures, puisqu'elles faisaient des confitures des fruits, etc.

Martine Goldberg : Il y avait un potager ?

Jean Zeydmann : Il y avait un potager important... il y avait un potager important... donc il y avait un peu de fruits... il y avait un peu de légumes... de premiers... de premiers secours... il y avait... c'était une grande propriété. Donc, il y avait un potager important, il y avait un verger très important, nous allions aux champignons, c'est-à-dire on allait chercher des champignons, on avait du... les... les... les religieuses faisaient en partie leur pain, donc cuisaient leur pain en partie... nous avions du pain peut-être pas tout blanc, mais du... un pain très convenable, en tous cas, je... je me souviens du réfectoire, je me souviens de la nourriture, la nourriture était... bon... c'était pas quatre étoiles, mais c'était... c'était... c'était très convenable, c'était une... une... une nourriture qui... qui était nettement supérieure à la nourriture que... que les gens... que les gens à la rue... que les gens avaient quoi, pendant la guerre, quoi.

Martine Goldberg : Et vous aviez... est-ce que vous receviez une instruction quelconque ?

Jean Zeydmann : Nous avons une instruction très... pas... nous avons... nous avons des classes, mais encore une fois comme c'était... une colonie de vacances...

Martine Goldberg : Oui, justement...

Jean Zeydmann : C'était une instruction... légère, c'est-à-dire que nous avons des classes de français, nous avons un peu de classes de mathématiques, nous avons une instruction, mais pas comme une école normale... nous avons, disons, une mi-temps quoi... une mi-temps.

Martine Goldberg : Oui... cours le matin et... activités...

Jean Zeydmann : On avait, je dirais, cours le matin et amusement et sports... amusement l'après-midi, ce qui convenait très bien à... à tous les enfants, juifs ou non juifs, tout le monde trouvait ça très, très bien. Mais on avait des leçons, on avait des cours le matin absolument, on avait des cours le matin, des cours normaux, principalement français, mathématiques... instruction religieuse naturellement, générale, etc.

Martine Goldberg : Oui, justement... alors tu parles de l'instruction religieuse... d'abord est-ce que pour rentrer dans ce couvent, tu as été baptisé ?

Jean Zeydmann : Non, pas du tout... pas du tout... c'est-à-dire que... je n'ai pas senti de la part des religieuses une pression pour me... pour me baptiser... pour que je me baptise, il n'a pas fallu se baptiser avant de rentrer. Le... fait... quand... le fait que je me suis retrouvé plus ou moins orphelin a... ou que j'ai cru ou que j'ai pensé que j'étais orphelin, avec l'annonce de la déportation de mes parents, a dû m'influencer, c'est-à-dire que j'ai... je me suis senti plus ou moins seul, abandonné et très sincèrement... pff... j'ai été tout à fait sincère quand j'ai demandé d'être baptisé. J'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion, j'ai décidé à l'époque de devenir prêtre, ce que j'ai commencé à faire par après, donc j'ai été... j'ai fait, après, un an de séminaire et je l'ai fait en toute sincérité et sincèrement, je crois, sans pression particulière des religieuses. C'est-à-dire que les religieuses n'étaient absolument pas... elles étaient pas mécontentes de ma décision, mais je ne me souviens absolument pas d'une pression quelconque. En tous cas, certainement pas, je ne me souviens pas d'une pression quelconque. C'était probablement inconscient, hein ! C'était inconsciemment, je voulais faire plaisir aux religieuses qui étaient tellement gentilles et tellement bonnes avec moi et c'était inconsciemment une récompense que je voulais leur donner en... en me baptisant et en devenant... en devenant prêtre, et en particulier vers la sœur supérieure, c'est-à-dire que la sœur supérieure qu'on appelait la... la... "Notre Mère"... était une véritable mère pour moi et elle m'avait... elle m'avait adopté, je dirais, comme un fils. Elle avait un frère qui était prêtre et je crois... elle m'en avait parlé une ou deux fois... elle m'avait parlé plusieurs fois de son frère prêtre et elle avait un manque... un manque d'enfant... elle avait un besoin d'enfant, certain. C'était une femme qui avait un besoin d'enfant et... elle m'avait vraiment adopté comme son fils et je crois qu'inconsciemment, je voulais... c'est la première fois que j'y pense et c'est la première fois que je le dis, j'avais probablement envie de la remercier de sa... de sa maternité envers moi, et je prenais en quelque sorte la place de son frère, ou je... je jouais le rôle de son... de... de... enfin je voulais être prêtre comme son frère l'était. Je... je crois que ça devait être plus que... enfin oui que c'était inconsciemment comme ça... dans ce but-là.

Martine Goldberg : Mais alors avant de te faire baptiser, est-ce qu'il y a eu des difficultés ? Est-ce que... bon, comme tu n'étais pas baptisé, tu ne pouvais pas communier, tu ne pouvais pas aller à confesse, etc... est-ce que il y avait... est-ce

que les autres enfants y allaient et est-ce qu'il y avait des difficultés à ce point de vue-là ?

Jean Zeydmann : Non, il n'y avait pas de grandes difficultés, c'est-à-dire que toujours dans l'esprit de colonie de vacances... on... les... les religieuses étaient très... comment on appelle ça... elles étaient... elles ne forçaient pas les enfants, elles étaient très libérales au point de vue religion, c'est-à-dire qu'on ne pouss... on ne forçait pas la main aux enfants pour... pour aller aux messes, etc. Ceux qui voulaient aller à la messe, allaient à la messe, on y allait tous les dimanches tous en groupe. On allait communier, ceux qui voulaient communier, ceux qui n'allaient pas... les enfants juifs n'allaient pas communier naturellement, mais disons que tous les enfants n'y allaient pas automatiquement et il n'y avait pas automatiquement tous les enfants juifs qui restaient assis sur le banc. Ça ne se passait pas de cette façon-là, donc... ça se passait un peu à la bonne franquette avec un... avec un curé... avec un curé qui faisait ça d'une manière assez... qui était au courant de tout et qui faisait ça d'une manière assez... et en plus, je crois que assistaient aux messes du matin, du dimanche matin, des gens de l'extérieur. Donc il y avait assez bien de monde à ces messes et les enfants étaient un peu mélangés avec d'autres, mêlés à d'autres enfants et on ne remarquait pas... particulièrement les enfants juifs qui... qui... qui pouvaient ne pas se lever pour aller à la communion. Donc je ne crois pas qu'il y avait un problème de ce point de vue-là. Alors mon baptême à moi s'est passé probablement... s'est passé très simplement, donc j'ai été baptisé par ce... par ce... curé qui habitait dans les environs... dans une chapelle privée... donc ça s'est passé simplement. Ma première communion ou ma communion plutôt correspondait plus ou moins à mon âge, donc la communion se fait à l'âge de 12-13 ans, donc elle correspondait, comme j'étais assez petit de taille, ça correspondait plus ou moins à l'âge... à l'âge en question donc là j'ai dû faire ma communion... enfin j'ai fait ma communion... simplement. Je dois dire que c'est une... c'est une période qui ne m'a pas laissé un souvenir ou des souvenirs extraordinaires... je me souviens de la... de la communion, je me souviens d'avoir communié... communié régulièrement, je me souviens d'avoir été à confesse, des trucs pareils... et j'étais... j'étais très sincèrement devenu chrétien... catholique, chrétien, etc., très sincèrement et de vouloir très sincèrement continuer à devenir... à devenir prêtre quoi !

Martine Goldberg : Et... et pendant cette période, est-ce que à un moment ou à un autre, il y a eu quelqu'un pour te parler du judaïsme ? Je sais pas, les sœurs...

Jean Zeydmann : Non, non, non, non. Disons que très... à ce moment-là, le judaïsme était naturellement perdu de vue, hein ! Peut-être que dans l'esprit de notre... de la Supérieure, le fait que je me baptise, que je devienne chrétien, était également une sauvegarde... comme elle m'aimait énormément... était dans son esprit... je crois qu'elle était... elle était peut-être rassurée quelque part, en se disant : on ne pourra pas me l'enlever parce que... il n'est plus juif, il est chrétien. A mon avis, ça devait être... elle devait penser ça.

Martine Goldberg : Mais, pour revenir en arrière, qu'est-ce que ça t'a fait... comment as-tu vécu ce passage... je... je ne parle pas de... de... de ton baptême et du fait que tu aies fait le séminaire hein, je parle de ton arrivée au couvent... comment as-tu vécu ce passage du judaïsme au christianisme ?

Jean Zeydmann : Très... très, très simplement. C'est-à-dire que je n'ai pas vu le christianisme, je dirais... c'est-à-dire que j'ai été... j'ai été élevé dans une famille qui n'était pas très religieuse, c'est-à-dire que les seuls souvenirs que j'avais au point de vue judaïsme étaient le... étaient les... les... les... les bougies le vendredi soir, ce qui n'est pas terrible, les idées de judaïsme étaient des... des... des... quelques rencontres ou quelques fêtes religieuses où on aime plus s'amuser que prier puisque... c'était plus un amusement que... que des prières... tous ces... tous ces gens-là, des... des... des centaines de gens dans une petite chambre qui se bousculaient et qui... qui... qui criaient, etc... c'était plus un amusement qu'autre chose. Donc mes... mes souvenirs de judaïsme n'étaient pas des souvenirs, je dirais, religieux, c'était plutôt des souvenirs... plus ou moins des anecdotes, quelque chose d'amusant. Bon, les... les... les... les bougies allumées, il n'y avait rien de particulièrement très, très juif là-dedans, les... les réunions à la synagogue, c'était pas une vraie synagogue puisque c'était des chambres où nous allions, donc ce n'était pas très solennel... très solennel comme allure... au fond j'étais plus impressionné par la "solennité" du catholicisme que par le judaïsme et c'est probablement ça qui m'a converti également, le fait de me retrouver dans une... dans une église, dans une... dans des chapelles où il y avait beaucoup de... de... de solennité, c'était très impressionnant pour un enfant et pour un... pour un enfant de 12-13 ans. Et comparé à la... aux... à la petite chambre pouilleuse du judaïsme c'était... ça... maintenant que j'y pense, ça m'a fortement impressionné tous ces... toute cette... cette allure de ce curé habillé avec chasuble, avec plein de trucs dorés sur lui, avec beaucoup de solennité. Ça, ça a dû fortement m'impressionner et j'ai dû me dire quelque part que la religion chrétienne était... était de loin plus intéressante que la religion juive, puisqu'elle était aussi belle, aussi brillante que... beaucoup plus brillante que la religion juive parce que finalement la religion juive je n'avais qu'un souvenir de... de chambre... d'une chambre pouilleuse là, il n'y avait pas grande... c'était pas très beau, la syn... enfin il n'y avait pas de synagogue... j'allais dans une petite chambre, alors c'était pas terrible. Oui, maintenant que j'y pense, j'ai dû... j'ai dû être converti en grande partie par le... par les fastes de la religion catholique, j'ai dû trouver ça très beau.

Martine Goldberg : Et quand intervient ta conversion ?

Jean Zeydmann : Ma conversion intervient... probablement en... en 44. En 44, le baptême, très rapidement la... enfin tout de suite, en même temps, dans la même semaine, très rapidement le... le... le... le...

Martine Goldberg : La communion.

Jean Zeydmann : La communion, et puis bon, j'ai eu une vie normale d'enfant, d'enfant chrétien je dirais, dans un... dans un couvent, j'allais à la messe... j'ai eu un moment donné où j'ai eu envie... comment on appelle ça... d'être... j'ai à un moment donné où je me voyais... très... où je voulais jouer... j'avais lu des livres sur les... sur les martyrs et j'avais trouvé ça très, très bien, les livres sur les martyrs : vierges et martyrs ou martyrs tout court... j'avais lu un livre qui s'appelait d'ailleurs... un livre dans le style... martyrs... et il y avait des images dans ce livre entre autres des... des dessins... ça s'appelait : «Saints et martyrs»... et des Saints qui s'étaient flagellés, et j'avais trouvé ça tellement intéressant, que deux-trois nuits de suite je m'étais réveillé et j'avais essayé de me flageller aussi... pour me martyriser et puis j'avais trouvé que c'était quand même fatigant et j'avais... au bout de deux-trois nuits, j'avais vite abandonné, mais j'ai eu des vellétés de vouloir... des vellétés de sainteté, et puis bon j'ai abandonné rapidement parce que c'était pas du tout... ça ne correspondait pas très bien à la... à ma nature. Mais... tous ces livres finalement... ces livres sur les saints m'ont également... ces livres sur les saints m'ont également laissé une forte impression.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Maintenant je me rends compte, c'est la première fois que j'y pense également, les livres des saints qu'on m'a fait lire ou j'ai lu des livres sur les saints et j'étais fort impressionné par ces images, ces histoires de... de... des premiers martyrs chrétiens, etc., etc.

Martine Goldberg : Et tu parlais tout à l'heure de la messe du dimanche où il y avait beaucoup de monde, mais vous alliez aussi à la messe le matin en général ou pas ?

Jean Zeydmann : Mais si je me souviens bien, on allait à la messe du dimanche matin, à la messe... oui... en semaine ?

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : En semaine... je ne pense pas qu'il y avait une messe régulièrement tous les... tous les matins, non, non.

Martine Goldberg : Ne serait-ce que pour les sœurs...

Jean Zeydmann : Pour les sœurs oui, mais pour les enfants non... pour les... pour les enfants, il n'y avait pas une messe... il y avait une messe obligatoire naturellement le dimanche qui était une messe où venaient également des gens de l'extérieur qui venaient... c'était pas un couvent fermé, fermé, donc les gens de l'extérieur qui habitaient dans les environs venaient comme s'ils allaient à l'église et

comme c'était une église proche, donc ils venaient en voisins, et en semaine... il y avait une messe tous les matins pour les religieuses, mais on n'était pas obligé d'y assister... on n'y assistait pas... je crois qu'elle était... elle était donnée très tôt le matin et on n'y assistait pas particulièrement... non, je ne crois pas.

Martine Goldberg : Et il y avait combien de religieuses ?

Jean Zeydmann : A vue d'œil, il devait y avoir... il y avait deux sortes de religieuses à l'époque... il y avait les "religieuses-religieuses" et il y avait les religieuses converses, c'est-à-dire... on les appelait "converses", si je me trompe pas, c'est-à-dire des religieuses qui n'étaient pas... qui n'avaient pas eu une dot... pour rentrer à l'époque... enfin à cette époque-là... il fallait avoir une dot ou avoir une certaine instruction... alors les religieuses rentraient avec une dot donnée... en tout cas, c'est ce qu'elles m'ont dit... donnée par leur famille... ou alors c'était des femmes qui avaient une instruction importante et qui rentraient en tant que professeur, en tant que religieuse... c'était un honneur qu'on leur faisait d'être religieuses. Alors il y avait des sœurs converses et... qui étaient des femmes qui étaient plus... qui n'étaient pas habillées de la même façon, qui étaient habillées également avec des... des coiffes, mais dans des habits clairs... elles avaient des habits gris-bleu, je crois, de religieuses... de religieuses, mais pas comme les religieuses qu'on est habitué de connaître, c'est-à-dire les religieuses qu'on connaît avaient la petite coiffe noire et blanche à l'intérieur, donc la blanche qui... qui cache les cheveux...

Martine Goldberg : Le voile...

Jean Zeydmann : Le voile qui cache les cheveux, enfin les... les cheveux qu'elles n'ont plus... qu'elles n'avaient plus... et alors le long... la longue... la longue robe qu'on connaît des religieuses. Et ces religieuses converses, c'est-à-dire les servantes je dirais, étaient plutôt habillées en gris-bleu, et avaient un rôle un peu subalterne, elles faisaient le travail, je dirais, le sale travail, le travail moins... les religieuses étaient des professeurs, puisque c'était une école, donc elles étaient les institutrices, les professeurs puisque c'était une école quand même qui préparait au bac, donc aux études supérieures... donc aux études supérieures... donc après avoir étudié là-bas, les jeunes filles allaient... au... à l'université... étaient... c'était reconnu par l'Etat français... donc pouvaient rentrer à l'université après avoir terminé des études là-bas... et donc elles donnaient cours, donc leur rôle était de donner cours, donc c'était des professeurs, elles avaient... elles avaient toutes fait des études supérieures, comme elles avaient le droit d'être professeurs... professeurs donc de... de cours supérieurs... et les autres religieuses étaient, je dirais, un peu... un peu le tout-venant... mais... en tout, elles étaient peut-être trente ou quarante... une trentaine de femmes.

Martine Goldberg : Et combien d'enfants ?

Jean Zeydmann : Oh, il y avait une moyenne... de soixante à septante enfants. C'était une... un grand couvent... il y avait des dortoirs. Comme il n'y avait plus... il n'y avait plus de... à cette époque-là, il n'y avait plus de cours, c'est-à-dire elles ne donnaient plus de cours, elles ne faisaient plus que le travail de recueillir des enfants belges en mauvaise santé, donc il n'y avait... elles ne donnaient plus... elles ne donnaient plus cours, les cours s'étaient arrêtés, je ne sais pas pour quelle raison, probablement parce que les deux choses n'allaient pas ensemble.

Martine Goldberg : Ah, si c'était une colonie de vacances...

Jean Zeydmann : C'était difficile de mélanger la colonie de vacances et les... et les... et les cours... ça n'allait pas ensemble.

Martine Goldberg : Et est-ce que tu sais... enfin tu l'as évoqué tout à l'heure, mais je voudrais être certaine... est-ce que tu sais si il y avait une pension pour toi dans... dans ce couv... enfin si on payait une pension pour...

Jean Zeydmann : Je ne crois pas. Il est possible que la... que la... que la Croix-Rouge... il est certain que la Croix-Rouge donnait une aide, puisqu'il y avait des... des problèmes de... de... de... de... d'achats, de ci et de ça, il y avait eu... il devait y avoir des problèmes... je suppose que la Croix-Rouge donnait... donnait... faisait... donnait une aide à tous les... une aide, mais pro... mais sûrement pas... une aide... par pers...

Martine Goldberg : Individualisée...

Jean Zeydmann : Individualisée... certainement une aide globale pour... pour le travail global du... du... des... ça c'est sûr. Mais sûrement pas pour les enfants juifs en par... sûrement pas pour les enfants juifs en particulier.

Martine Goldberg : Ah oui, d'accord...

Jean Zeydmann : A mon avis, ça rentrait dans le... dans le cadre de... de la... la Croix-Rouge devait aider sans doute... et les enfants juifs faisaient partie de ce cadre d'enfants... d'enfants en mauvaise santé qui vivaient là-bas et on devait vivre sur le... dans... dans ce cadre-là.

Martine Goldberg : Et les vêtements, par exemple, tout ça c'était...

Jean Zeydmann : Les vêtements... si je crois me souvenir... devaient être... devaient être donnés par les gens de la ville. Les bonnes âmes de la ville devaient donner des vêtements, non seulement pour les enfants juifs qu'elles ne connaissaient pas particulièrement, mais pour les enfants en général. Comme c'était très souvent des enfants de pauvres qui étaient là puisque c'était des enfants mal

nourris, donc je suppose des enfants de gens... des gens... de pauvres, donc ces gens... ces enfants avaient des problèmes de... de... de... de... de... d'habits, et alors c'étaient les gens de la ville qui apportaient des paquets et qui donnaient des... des... des vêtements... des vêtements pour les enfants.

Martine Goldberg : Et... quelles étaient tes relations avec les autres enfants ?

Jean Zeydmann : Ben, les relations, je dirais, normales entre enfants, c'est-à-dire bon, il y avait des relations plus... meilleures entre enfants du même âge comme... comme... comme dans tous les enfants, donc les enfants de dix... dix-douze-treize ans s'entendaient mieux... enfin s'entendaient entre eux... et puis il y avait des relations avec les plus jeu... les relations étaient... étaient... étaient très faciles, encore une fois, il y avait une ambiance plutôt de... d'amusement et de fête, donc il n'y avait pas de... moi personnellement, j'ai toujours eu les relations faciles, donc les rapports faciles avec les autres, donc je n'avais pas de problèmes de... de rapport... de rapport avec d'autres... à ce point de vue-là, il n'y avait pas de problèmes.

Martine Goldberg : Et au fond, je dirais... enfin... d'une manière générale, qu'est-ce que... bon, on a déjà évoqué un peu le sujet... mais qu'est-ce que ça te faisait de devoir te cacher ? Comment tu te sentais de ça ?

Jean Zeydmann : Je n'avais pas...

Martine Goldberg : Parce que comme d'un autre côté, tu me disais que tu n'avais pas vraiment peur, que tu ne sentais pas vraiment un danger...

Jean Zeydmann : J'avais naturellement la... j'étais mal... j'étais mal dans ma peau du fait naturellement d'être loin de ma famille, mais... ce n'était pas... contrairement à d'autres enfants, je dirais... peut-être une forme d'égoïsme, sûrement quelque chose dans ce genre-là, mais ce n'était pas ma préoccupation principale, ou alors c'était en... ça venait en... en second lieu, ou plutôt j'ai toujours eu... j'ai toujours eu... je ne sais pas si c'est une qualité ou un défaut, mais j'ai toujours su enterrer les choses qui m'embêtent ou les choses très désagréables. J'ai toujours su les mettre de côté et même les oublier complètement, c'est un trait de mon caractère. Il y a... un jour, quelqu'un me devait de l'argent, et j'avais complètement oublié qu'il me devait de l'argent... c'était pas la même chose désagréable, mais j'avais complètement oublié... mais pour te dire qu'il y a des... il y a certains faits, il y a certaines choses peu agréables que j'ai toujours su mettre de côté et qui me... qui me reviennent tout d'un... Alors, je n'ai pas souffert, il faut être honnête, je n'ai pas souffert d'être caché. Je n'ai... je ne peux pas, contrairement à d'autres enfants qui ont... qui ont connu une période très difficile et... je n'ai vraiment pas souffert. Disons que si j'ai souffert un jour, c'est probablement par après, dix ans après quand j'ai... quand tout ça m'est revenu en mémoire, j'ai... j'ai souffert, mais sur le moment même, je dirais que mes qualités d'enfant, parce que les enfants ont des qualités de

pouvoir assimiler le bon et le mauvais facilement... alors mes qualités d'enfant ont fait que je n'ai vraiment pas... je n'ai pas retenu le mauvais, je n'ai retenu que le... que le côté amusant de la chose.

Martine Goldberg : Et en quoi consistaient vos activités au couvent ?

Jean Zeydmann : Justement comme je te disais, les activités consistaient : le matin... tous les matins, on avait cours toute la matinée...

Martine Goldberg : Vous vous leviez tôt ?

Jean Zeydmann : On se levait relativement tôt, probablement 7 heures, 7 heures et demi du matin. On allait se laver, on allait au réfectoire prendre le petit déjeuner, on avait... on n'avait pas automatiquement... on n'allait pas à la chapelle particulièrement, on allait... on avait cours probablement... premier cours vers 9 heures du matin, ça devait se terminer vers midi, une heure, on allait... on allait déjeuner ou dîner, puis... puis l'après-midi, on allait... on... on faisait du sport, on faisait... on... on avait des... une heure ou deux de libre, où on pouvait faire ce qu'on voulait, on avait une salle... on avait une salle de jeu, on avait une salle de jeu dans laquelle on jouait au ballon, dans laquelle on faisait de la gymnastique, on... on passait des journées très agréables. J'ai passé... j'ai passé une année ou deux très, très agréables dans ce couvent pendant la guerre.

Martine Goldberg : Ça va. Est-ce que tu as... tu as quelque chose à ajouter concernant ce...

Jean Zeydmann : Cette période-là...

Martine Goldberg : Cette période-là ?

Jean Zeydmann : Une petite chose à ajouter, c'est-à-dire que j'ai... la Supérieure du couvent connaissait des gens... des gens... des gens très bien et elle... pour me... pour me donner une impression de vie familiale, elle s'était arrangée pour que deux ou trois fois par an, pendant les vacances, le temps des vacances ou à un certain moment, quand les autres avaient vacances, j'aille rejoindre cette famille. Donc il y avait une famille dans les environs, qui savait naturellement que j'étais un enfant juif, qui m'accueillait pendant huit jours, quinze jours, trois semaines et je vivais une vie familiale deux fois, trois fois par an ou deux fois par an certainement, ce qui était... ce qui était très important, je dirais, pour mon équilibre... pour mon équilibre mental, d'avoir une vie familiale pendant deux, trois... deux, trois périodes par an. Je... je voulais ajouter simplement que je suis resté en relation avec ce couvent pendant très longtemps. J'ai... tant que la Supérieure vivait, j'étais en rapport avec elle continuellement. J'ai... j'ai encore téléphoné aux survivantes, elles sont encore deux de ce couvent, maintenant... donc j'ai été en rapport avec elles il y a trois-quatre

mois par téléphone. Je... j'irai peut-être les voir prochainement, mais en tous cas je... je... je leur écris de temps à autre une lettre, un petit mot, etc. Je suis en contact encore avec eux. Et je suis resté en contact également avec une partie de la famille qui m'a recueilli pendant la... la guerre, pendant les vacances, et qui m'a donné une impression de bien-être familial pendant les vacances. L'un des membres de cette famille est prêtre, prêtre à la retraite maintenant, et je suis en contact avec lui de temps à autre.

Martine Goldberg : Et tu étais le seul enfant juif qui fai... qui... qui pouvait aller comme ça dans cette famille ou bien les autres...

Jean Zeydmann : Oui, je suis le seul qui était en famille, mais probablement que c'était une... une... grâce à la... à la bienveillance particulière de la... de la Mère Supérieure qui voulait... qui était une femme très intelligente et qui, à mon avis, voulait que je... que j'ai une... je crois qu'elle me l'a dit d'ailleurs une fois, que j'ai une... une... que je vive dans une ambiance familiale pendant... ne fût-ce que pendant quinze jours... et en effet elle avait tout à fait raison, ça m'a laissé un très, très, très... un souvenir très important.

Martine Goldberg : Et elle est morte en quelle année cette religieuse ?

Jean Zeydmann : Elle est morte... elle est morte... je ne connais pas l'année exacte parce que je n'ai pas le sens des... des... des... des dates, mais elle est morte en... probablement en... en 54-55... 55... 55... probablement... ou 56... enfin dans ces années-là. C'était une femme qui devait être assez malade, qui devait avoir des problèmes probablement cardiaques et qui... elle a, par exemple... elle m'a... elle a tricoté un... un petit tricot pour... pour moi en disant : «Je ne verrai probablement pas ton enfant, je serai probablement morte avant, mais je voudrais que tu le mettes à ton enfant, quand tu auras un enfant.» Et c'est ce que j'ai fait quand ma fille est née elle a porté comme premier vêtement, elle a porté le... le vêtement tricoté par la Supérieure. Mais nous sommes restés très, très proches, très proches, pendant plusieurs... pendant... jusqu'à... jusqu'au moment de... de... de... de sa mort.

Martine Goldberg : Oui. Alors... j'en viens maintenant à la Libération, comment est-ce que ça se passe pour toi ?

Jean Zeydmann : La Libération... c'est-à-dire que nous avons vu arriver la Libération dans le sens que... nous étions déjà des... des grands garçons, nous avons donc 13-14 ans et nous avons vu arriver les éléments de... d'une armée américaine qui arrivaient par... sur... par les champs et par la route. Donc c'est comme ça que nous avons appris la Libération... alors c'est comme ça que nous avons été libérés, par une armée qui est... qui est rentrée par la route où nous étions où le couvent se... où le couvent se trouvait. Nous avons reçu les premiers journaux, les premiers magazines que nous avons lus... c'est comme ça que ça s'est passé...

c'est là que j'ai retrouvé par exemple la photo de ma tante qui avait été libérée, etc. Puis ça s'est passé... je crois que... la Libération... c'était pas au mois d'août, quelque chose comme ça ? En France...

Martine Goldberg : En France...

Jean Zeydmann : En Belgique, c'était septembre...

Martine Goldberg : En France, c'était...

Jean Zeydmann : En Belgique, c'était septembre...

Martine Goldberg : Paris a été libérée...

Jean Zeydmann : En Belgique, à Bruxelles, etc., la Belgique était en septembre...

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Alors nous... oui alors nous avons été libérés donc en septembre et ça s'est passé à ce moment-là d'une manière très rapide parce que l'école commençait en septembre. Et la Supérieure trouvait naturellement, elle avait tout à fait raison, que je devais aller à l'école et elle a envoyé... donc nous n'avions pas de parents qui s'étaient manifestés très rapidement et il y a eu deux-trois enfants juifs donc qu'elle a envoyés à l'école... immédiatement, en septembre, nous sommes rentrés dans une école... de la ville...

Martine Goldberg : Une école communale ?

Jean Zeydmann : Une école, un internat... un lycée, un internat qui n'était... qui n'était pas une école communale, qui était un... comment on appelle ça... un internat religieux, donc une école... pas de la Commune, donc une école...

Martine Goldberg : Un collège.

Jean Zeydmann : Un collège oui, qui existe toujours le collège de Chimay. J'ai d'ailleurs retrouvé dans ce collège un monsieur qui était converti et qui est devenu professeur de gymnastique dans le collège... dans ce collège... et qui est... bon... qui est converti au christianisme et qui est... qui est... et qui a été ou qui est toujours professeur dans ce collège. Alors on a été... très rapidement, on a quitté le couvent très rapidement pour aller dans cette école et nous... j'étais... je vivais dans leur... en interne dans cette... dans cette école en allant tous les dimanches retrouver les religieuses. Nous attendions à ce moment-là... nous attendions des nouvelles des parents et il y a toute une série d'enfants, assez bien d'enfants, je crois, qui étaient cachés là-bas... en tout cas, assez bien d'enfants qui ont retrouvé... sinon les

parents, du moins des gens de la famille qui sont venus les rechercher, parce que la Croix-Rouge a prévenu la famille, donc ça faisait partie de la... de la tâche de la Croix-Rouge, elle a prévenu non seulement la famille, mais elle a recherché des membres de la famille, donc pour voir s'il n'y avait pas eu des... des... des tantes, des oncles ou des membres de la famille et elle a prévenu la famille en disant : «L'enfant se trouve là» ou «L'enfant de votre sœur, etc., ou de votre neveu ou n'importe quoi... se trouve là et là et là.» Donc tout doucement ou très rapidement plutôt, il y a eu... des enfants ont quitté le... le couvent pour rejoindre soit leurs parents, soit des membres de leur famille. Pour moi, ça n'a pas été le cas. Moi je me suis retrouvé dans cet internat, mes parents... n'ont pas... réapparu et ma famille... ma famille... il n'y a... ma famille n'a... disons que ma famille a été traumatisée assez fort pour ne pas penser immédiatement à... à venir chercher un membre de la famille, à venir me chercher et à me prendre chez eux. Alors... bref, je suis resté dans cette école pendant un an et puis j'ai demandé à aller au séminaire. Et là je me suis retrouvé au séminaire pour la seconde année, pour une autre année. Donc j'étais au lycée...

Martine Goldberg : Attends... calculons... en 19... en septembre 1944, si je... si je calcule bien...

Jean Zeydmann : J'ai quinze ans.

Martine Goldberg : Oui, tu vas avoir quinze ans.

Jean Zeydmann : Je vais avoir quinze ans. Alors, je...

Martine Goldberg : Alors tu entres donc à ce moment-là dans ce collège...

Jean Zeydmann : Je rentre dans ce collège...

Martine Goldberg : Décidé à devenir prêtre.

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : Et tu passes un an dans ce collège.

Jean Zeydmann : Je passe un an là, en passant une année scolaire complète.

Martine Goldberg : Et en quelle année ?

Jean Zeydmann : En quelle année... je crois qu'ils m'ont mis en... ils ont... j'ai... ils m'ont mis en sixième latine, parce que j'avais fait ma sixième moderne, donc je me retrouvais deux ou trois ans en arrière.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Probablement trois ans en arrière, donc je... j'avais quinze ans ou j'allais avoir quinze ans, j'avais juste quinze ans et je me retrouvais avec des enfants de douze ans. Donc je me suis retrouvé dans cette classe de sixième latine et puis j'ai quitté cette... cette école pour aller dans... pour aller dans une... dans un séminaire qui se trouvait tout à fait ailleurs, qui se trouvait dans un endroit près de la frontière française aussi, mais très loin de là... et qui se trouvait dans un endroit qui s'appelle... Dampremy-sur-Virton, donc c'est un couvent... pas un couvent... un séminaire qui était tenu par les Oblats de Marie, donc c'est un ordre religieux... que j'avais demandé, que j'aimais, parce que ce que j'aimais chez eux, c'était des... c'étaient des... des gens comment on appelle ça encore... des gens qui partent convertir... des...

Martine Goldberg : Des missionnaires ?

Jean Zeydmann : C'étaient des missionnaires et toujours dans mon idée de... de militaire, je trouvais très bien les missionnaires qui partaient convertir les petits Noirs en Afrique ou les Esquimaux donc hein, en Alaska... c'était principalement là où ils allaient, c'était en Afrique et en Alaska, et je me voyais naturellement Oblat de Marie, et alors ce qui me plaisait beaucoup dans les Oblats de Marie, ça a l'air ridicule mais... ce qui me plaisait bien, c'est qu'ils avaient une large ceinture noire et ils avaient un grand crucifix installé comme un revolver dans la... dans la ceinture. Je trouvais ça suprême... et ils avaient quelque chose et ils étaient... non seulement qu'ils avaient quelque chose, mais ils avaient... ils étaient très en avant-garde sur leur temps. Pour te donner une idée... [rire] des Oblats de Marie, ils vont peut-être me contredire maintenant s'ils écoutent ce que je dis, mais ils étaient très à l'avant-garde, c'est-à-dire que le premier Oblat de Marie que j'ai entendu parler était par exemple un gars qui disait : «Pour moi un prêtre...», ça se passait, attention, en 1900... en 1945...

Martine Goldberg : 45-6 quelque chose comme ça.

Jean Zeydmann : 45-46, et il disait : «Pour moi, un prêtre ou un étudiant en... au séminaire, s'il veut aller voir les femmes, ne doit pas sauter le mur, mais vient simplement me demander la clé pour sortir.» Donc je trouve que c'était très... très d'avant-garde... très d'avant-garde en 45-46...

Martine Goldberg : Oui, quand on sait les positions de Jean Paul II aujourd'hui.

Jean Zeydmann : Alors c'était un supérieur de couvent... de... de... de... de l'école donc hein, un Oblat de Marie donc qui était le directeur de cette école et il a... il nous a carrément dit : «Le jour où ça vous démange, vous venez me demander la clé et vous sortez», enfin façon de parler, «mais vous allez carrément au bordel, voir les...

les femmes au bordel et je vous donnerais ma bénédiction.» Je trouvais que c'était pas mal, c'était pas mal surtout qu'à 15 ans, je dirais, le côté sexuel commençait à me travailler déjà et je trouvais que c'était pas mal du tout. Et... seconde chose par exemple... j'ai une fois vu arriver un missionnaire qui était le type même du baroudeur, un homme de 40-45 ans, mais vraiment un... un gars style baroudeur, pas du tout le style du petit prêtre de campagne, etc., et lui ne nous a pas caché que... que... la... qu'il... que il n'était... qu'il ne restait pas chaste du tout... que quand il avait besoin... il nous a expliqué, par exemple, que... lui, il était missionnaire en... en Alaska et là il avait l'habitude... c'est-à-dire que les gens à l'époque, je ne sais pas si c'est toujours maintenant, mais les gens t'offraient l'hospitalité et en même temps que l'hospitalité t'offraient l'usage de leurs femmes. Donc on lui offrait l'hospitalité et alors il... je te répète maintenant mot à mot ce qu'il nous a dit, parce que ça m'a frappé naturellement... il a dit... naturellement en tant que prêtre, ça m'a... ça m'a fait un choc... et il disait... donc on rentrait chez eux dans l'igloo et il offraient la nourriture, etc., et ils offraient en même temps l'hospitalité et en même temps l'usage de la femme... et alors il a ajouté avec un sourire : «Et c'eût été les insulter que de refuser la nourriture et la femme.» Et alors il a eu un sourire entendu et il y a eu quelques petits rires discrets dans la salle, mais c'était très clair, c'était très, très clair, il n'a pas du tout... enfin c'était très clair et c'était intentionnel.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : C'était... il a... il le disait avec intention, à des futurs prêtres, il le disait avec intention... qu'au point de vue sexuel, il était très libéré. Et je trouvais ça très bien.

Martine Goldberg : Donc pour reprendre la chronologie : tu... tu as 16 ans quand tu entres au séminaire... le fait que tu te retrouvais avec des enfants de... le fait qu'un garçon de 15 ans se retrouvait avec des enfants de 12 ans, ça ne posait pas un problème ?

Jean Zeydmann : Si, ça posait un problème, un gros problème, c'est-à-dire que je me sentais naturellement mal à l'aise et... alors ce que j'ai fait, c'est que j'ai été voir un professeur, un de mes professeurs et j'ai dit : «Voilà, je suis un bon élève, un très bon élève...», d'autant plus que j'étais en retard à peu près de trois ans sur tout le monde... «et est-ce que vous pouvez me faire sauter de classe ?» Alors j'ai sauté en... j'ai sauté deux fois de classe, donc j'ai rattrapé deux années, donc j'ai terminé la première année avec 95%, donc ce qui était... un peu... bon ! un peu exagéré comme pourcentage, mais c'était le fait que je me retrouvais avec des enfants... des élèves... des étudiants trois ans plus jeunes que moi... et alors on m'a fait sauter deux fois de classe, donc j'ai passé... j'ai passé de la... j'ai pas fait ma cinquième latine, j'ai fait directement ma quatrième latine et puis j'ai fait... quatrième latine, je

l'ai faite et puis j'ai passé directement en deuxième, et avec des cours... des cours... des cours privés directement, des cours... des cours particuliers directement.

Martine Goldberg : Attends, mais...

Jean Zeydmann : C'est-à-dire ça ne s'est pas passé comme ça... j'ai sauté au... au... à l'école là-bas, j'ai sauté une année. Et puis...

Martine Goldberg : Au collège ?

Jean Zeydmann : Au collège du couvent. Et puis j'ai sauté une année ailleurs, mais enfin... là j'ai sauté une année. Donc j'ai pas fait ma cinquième latine, j'ai été directement en quatrième latine.

Martine Goldberg : Oui mais je comprends pas... tu es entré au séminaire l'année suivante ?

Jean Zeydmann : Oui, mais alors, directement en quatrième donc...

Martine Goldberg : Ah oui, ok, d'accord !

Jean Zeydmann : Quatrième latine au lieu de rentrer en cinquième latine.

Martine Goldberg : Ah oui, ok, d'accord !

Jean Zeydmann : Ça allait : 6-5-4-3-2-1, hein ! Donc j'avais fait la sixième latine avec trois ans de retard, puis je suis rentré directement en quatrième latine...

Martine Goldberg : Au séminaire.

Jean Zeydmann : Au séminaire, donc je n'avais plus que deux ans de retard.

Martine Goldberg : Ah d'accord, ça va, ok, je comprends... et...

Jean Zeydmann : Et puis j'ai sauté une année, mais ailleurs plus tard.

Martine Goldberg : D'accord. Alors, tu as fait combien de temps au séminaire ?

Martine Goldberg : Au séminaire, j'ai fait un an.

Martine Goldberg : Un an.

Jean Zeydmann : Et puis il y a... j'ai fait un an, j'avais déjà de la famille qui était... qui... mes parents étaient... avaient disparu, c'est-à-dire que ma mère, on avait une

certitude de... de disparition... mon père, il y avait toujours un point d'interrogation mais il avait pas fait signe de vie... J'avais de la famille qui était là, c'est-à-dire que j'avais... une... deux... trois tantes qui étaient vivantes... deux tantes qui vivaient en Belgique... deux tantes qui vivaient en Belgique qui ne me donnaient pas particulièrement signe de vie, qui ne m'écrivaient pas, je ne crois pas... je me souviens pas... qui savaient où j'étais, mais qui ne m'écrivaient pas et qui n'étaient pas en relation avec moi du tout... et puis il y a eu le fait suivant c'est que ma troisième tante qui... qui vivait en Angleterre, qui avait immigré en Angleterre au moment de la guerre, est revenue en Belgique probablement dans les années 45-46 46... 46... oui, 46... et qui... ou 47... non... non, non, je confonds... c'est-à-dire que... j'avais une tante... donc j'avais deux tantes en Belgique, j'avais une tante en Angleterre... la... la tante anglaise... la tante qui vivait en Angleterre n'était pas particulièrement, je ne pense pas, préoccupée de mon sort, mais son mari était un monsieur je dirais avec... avec... un monsieur très intelligent et avec beaucoup plus de... conscience... de conscience tout court. Et lui a trouvé anormal de me laisser, je dirais, aux mains des catholiques, et il a trouvé normal de venir à mon secours. Alors il... il a quitté... il a pris la peine de partir d'Angleterre et de venir en Belgique.

Martine Goldberg : Et pourquoi... pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Jean Zeydmann : Je ne sais pas !

Martine Goldberg : Parce que, bon, si tu me dis que tu as fait un an au collège, un an au séminaire... on se retrouve en septembre...

Jean Zeydmann : Donc... ça fait deux ans...

Martine Goldberg : Ça fait deux ans, on se retrouve en septembre 46.

Jean Zeydmann : Oui, oui, oui. Alors, en septembre 46, probablement août-septembre 46, il vient, je ne sais pas pour quelles raisons si tard, mais probablement : remords, etc., pourquoi le laisser, etc. Deux ans après, il me retrouve... je le retrouve au couve... au séminaire, il vient me rendre visite au séminaire, pour me convaincre de quitter le séminaire et de le suivre, d'aller... de venir avec lui.

Martine Goldberg : Vivre en Angleterre ?

Jean Zeydmann : Vivre en Angleterre. Je me laisse convaincre très rapidement, parce que... parce que je n'avais plus tellement le feu sacré pour devenir prêtre...

Martine Goldberg : Oui, comment ça se fait ?

Jean Zeydmann : Ben, je me laisse convaincre pour deux raisons : premièrement, pour des raisons d'ordre sexuel parce que j'étais travaillé par des fantasmes, ce qui était une raison... la deuxième raison, parce que j'étais plus très sûr de... du fait que je devais devenir prêtre, mais j'étais toujours aussi catholique. Alors...

Martine Goldberg : Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu... qu'est-ce qui a fait qu'à un moment, tu n'étais plus sûr de devenir prêtre ?

Martine Goldberg : Mais ça s'est fait tout doucement, je crois.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Ça s'est fait tout doucement, pendant... au cours de l'année, je... je me suis interrogé, je me suis dit... je me voyais pas très bien passer toute ma vie, etc., là-dedans, et, bon, je n'étais plus très sûr de moi. Et le... le fait que cet oncle apparaît tout d'un coup, et qu'il arrive me parler dans ce... dans ce coin perdu de Belgique... a été... malgré tout une espèce de révélation, ou de révélateur, pour moi, je me suis dit : au fait, oui, j'ai encore de la famille, etc., et je me suis dit... et puis j'ai quand même été... il faut le dire comme c'est... j'ai quand même été ému que quelqu'un de ma famille se préoccupait... se préoccupait de moi, etc., etc. J'ai quand même été ému par ça, je... j'ai quand même été ému par ça. Et bon je décide de quitter... de quitter le... le... le séminaire et de partir en Angleterre, je passe un mois ou deux à Bruxelles avant de m'embarquer pour la Belgique...

Martine Goldberg : Pour l'Angleterre.

Jean Zeydmann : Pour l'Angleterre, pardon... je profite de ce... de ce mois ou deux pour étudier un peu l'anglais, et puis, bon, je pars en Angleterre, où je suis resté... un an en Angleterre, dans un lycée... dans un lycée... là, j'étais... je vivais chez mon oncle et chez ma tante, qui étaient des bourgeois très à l'aise. Il y avait immédiatement... il y a eu une animosité latente entre ma tante et moi...

Martine Goldberg : Due à ?

Jean Zeydmann : J'y ai pensé très, très, très longtemps, je me suis demandé très souvent à quoi c'était dû. C'est très difficile à expliquer, je ne suis pas très sûr... pff... je ne sais pas très bien. C'est-à-dire que il y a eu une animosité... qui venait, à mon avis, de son fait à elle... je ne sais pas très bien... est-ce qu'elle avait... je ne sais pas... est-ce qu'elle avait peur que j'allais enlever quelque chose à ses enfants, par le fait de vivre avec eux... est-ce que... je crois qu'il y avait une part, ce qui était vrai, de jalousie envers mes parents qui avaient toujours été plus... plus... plus à l'aise... plus... plus riches qu'elle quand elle était jeune, très jeune, etc., etc. Mais le fait est qu'il y avait, presque depuis le départ, une animosité entre elle et moi... il y avait une entente cordiale entre mon oncle et moi... il y avait une animosité depuis tout de

suite, depuis immédiatement, du premier jour, avec cette tante. J'ai fait donc... j'ai passé une année assez... assez agréable en Angleterre, j'ai été au Lycée Français de Londres où j'ai de nouveau sauté... demandé... ou plutôt non, j'ai simplement triché en disant que j'étais une année plus haut et j'ai sauté de nouveau une année scolaire.

Martine Goldberg : Ce qui te mène en rhéto ça...

Jean Zeydmann : Ce qui me mettait en seconde.

Martine Goldberg : Ah, en seconde...

Jean Zeydmann : En seconde. Et bon, j'ai eu difficile au début, puis je me suis débrouillé, à... à la fin de l'année, je me débrouillais... bon... enfin... Et puis là-dessus, je me suis... ma tante et mon oncle, pour des raisons qui les regardent, ont décidé de venir... de retourner vivre en Belgique, et je les ai suivis, et nous sommes retournés vivre en Belgique. Là nous sommes... nous avons... nous avons habité ensemble... dans... à Schaerbeek, dans un assez bel appartement... moi je vivais dans une chambre de bonne, ce qui n'a rien de... de désagréable... donc j'étais dans une chambre de bonne, ce qui n'était pas... ce qui n'était pas une expérience... je ne sais pas... ce n'est pas une des raisons pour laquelle j'en veux à ma tante... mais disons que j'étais traité un peu comme... voilà... j'étais traité comme l'enfant... comme le... le... le... le... le garçon qu'on a recueilli par pitié, un peu style "sans famille"... qu'on a recueilli par pitié... et elle me le faisait sentir. Et comme j'étais très fier, je ne supportais pas beaucoup de... qu'on m'ait recueilli par pitié, et je supportais très, très mal, cette sensation d'être... d'être recueilli par pitié. Elle me faisait fortement sentir que c'est grâce à elle, c'est grâce à lui que j'étais sorti des griffes des chrétiens, que j'étais ci, que j'étais ça et qu'ils m'avaient sauvé la vie... d'ailleurs quarante ans après ou cinquante ans... quarante ans après, à qui veut l'entendre, elle raconte encore toujours à tout le monde qu'elle m'a sauvé des griffes des chrétiens, etc., etc., etc.

Martine Goldberg : Quoi... encore aujourd'hui, tu veux dire ?

Jean Zeydmann : Encore toujours aujourd'hui, oui. Ce qui est vrai en partie, mais disons que... disons que le séjour... j'ai plus apprécié le séjour au couvent que le séjour... les deux années passées chez cette tante, où j'étais... c'est-à-dire qu'on me faisait nettement sentir... où elle me faisait plutôt sentir que j'étais vraiment là grâce à... enfin à cause... qu'elle me... qu'elle me gardait par pitié, quoi.

Martine Goldberg : Et... oui... tu as vécu pendant deux ans donc chez cette tante, de 46 à...

Jean Zeydmann : A 48...

Martine Goldberg : A 48... à ce moment-là, quels sont tes rapports avec le judaïsme ?

Jean Zeydmann : Mes rapports sont quasi-nuls. C'est-à-dire que j'ai abandonné ma foi chrétienne, c'est-à-dire que je ne suis ni chrétien ni juif. Je ne me sens plus chrétien, je me sens vaguement... je me sens ni chrétien ni juif. Donc je suis neutre au point de vue religieux, je suis croyant, je crois en Dieu, mais très vaguement, je me sens ni chrétien ni juif, je me sens... j'ai un léger retour vers le judaïsme, mais très, très léger, dans le sens que... on m'entraîne à aller dans une organisation juive de jeunes gens, où je ne vais pas parce que c'est une organisation juive, mais parce que c'est une... parce c'est... parce qu'on s'y amuse et j'y allais... pas d'une manière régulière parce que... parce que je n'aimais pas cette ambiance... cette ambiance un peu genre "boy-scouts"... "boy-scouts juifs"... qui se préparent à partir pour la Pal... pour... pour la Palestine... j'aimais pas beaucoup cette ambiance et j'y allais uniquement pour m'amuser, mais je n'aimais pas le côté endocri... endoctrinement, parce que, bon, il y avait un endoc... j'avais subi déjà inconsciemment un endoc... un endoctrinement catholique, je ne voulais plus avoir un endoctrinement dans l'autre sens... dans le style... dans le style : il faut se préparer pour partir pour la Palestine, etc. Je trouvais pas ça très amusant. Donc je fréquentais le milieu juif, mais sans plus.

Martine Goldberg : C'était quelle organisation ?

Jean Zeydmann : C'était une organisation... que j'avais choisie par accident, qui était de gauche, qui s'appelait la Linke Poale Tsion... Poale Tsion... quelque chose comme ça... qui était une organisation, je l'ai su par après, une organisation... socialisme... un genre de truc... mais celle-là ou une autre, j'aurais été dans n'importe laquelle, juste pour rencontrer des jeunes gens... des jeunes gens de mon âge. Alors ce qu'il y avait de particulier à raconter aussi... mon... mon contact avec le judaïsme, à ce moment-là... à partir de ce moment-là, je ne rencontre... je vais à l'école, naturellement...

Martine Goldberg : En Belgique, où ça ?

Jean Zeydmann : Au Lycée Français.

Martine Goldberg : Au Lycée Français aussi.

Jean Zeydmann : Oui. Et là, curieusement, je ne me fais pas d'amis non juifs... je ne me fais pas d'amis non juifs, par une raison... une raison... une raison que j'ai comprise par après, parce qu'il y avait un antisémitisme latent... c'est-à-dire qu'il y avait... après la guerre, un antisémitisme non seulement latent mais certain, au point que j'ai oublié de raconter... j'ai eu, immédiatement en 45, des batailles homériques

à l'école, au... au... à Chimay, dans la première école où j'ai été, donc en 45, immédiatement en septembre 45, des batailles homériques entre Juifs et sympathisants juifs et les autres. C'est-à-dire nous étions, je crois, deux enfants juifs dans l'école ou deux jeunes gens juifs dans l'école, plus un ou deux sympathisants juifs, et nous nous battions contre les antisémites. C'était... c'était... pas des batailles, je dirais, très graves, mais c'était des batailles... on se donnait des coups de poings, etc., et ça se passait régulièrement à la récréation... je dois dire que les professeurs intervenaient quand ils... quand ils ont compris ce qui se passait, ils sont intervenus et ils ont essayé de... de... de... d'arrêter ce... ces mouvements antisémites, mais c'était de... du... de l'antisémitisme qui était héritier... hérité de la guerre. Alors là c'était très frappant hein !

Martine Goldberg : Mais... mais tu étais converti... donc...

Jean Zeydmann : Oui, mais ça ne voulait rien dire...

Martine Goldberg : Non, je sais bien... mais tu te présentais comme converti au catholicisme...

Jean Zeydmann : Là j'étais... non, non... là c'était... c'était assez frappant parce que j'étais non seulement converti, mais j'étais... tout le monde savait que je me préparais ou que j'avais l'intention de me préparer à la prêtrise.

Martine Goldberg : En plus.

Jean Zeydmann : En plus. Et alors il y avait un autre enfant... un autre jeune homme juif dans la... dans la... dans le... dans ce... dans cette école... ah oui, oui... il était là en attendant s'il retrouvait la famille, un certain Norbert, de Liège, et il était là en attendant de retrouver la famille, mais n'empêche que les antisémites frappaient deux Juifs... mais je ne sais pas... je n'ai pas pris ça... ce n'était pas vraiment tragique, c'était... ça n'a jamais débordé les limites. Mais ça existait. Ça existait... il y avait... nous avons deux-trois garçons qui étaient... qui... qui nous soutenaient, qui étaient avec nous, qui se battaient de... de notre côté... à notre côté... et c'étaient les Juifs contre... les Juifs et les sympathisants contre les antisémites. C'était presque un jeu, mais c'était... c'était pas très amusant. Enfin bref...

Martine Goldberg : Et à cette époque-là, tu avais déjà retrouvé ton... ton vrai nom ?

Jean Zeydmann : J'avais retrouvé mon vrai nom, oui, je portais mon vrai nom, oui.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Alors j'ai retrouvé la... pas la même... atmosphère, mais une atmosphère un peu similaire... en Angleterre, rien... l'année que j'ai fait en Angleterre, je n'ai rien remarqué... et puis alors en 47-48... 47... il y avait au Lycée Français ici à Bruxelles... il y avait des relents d'antisémitisme au Lycée Français. Mais, un jour, il y a un... un étudiant... un étudiant qui m'a fait une remarque, bon, il ne l'a pas refaite deux fois, parce qu'en pleine classe, je lui ai renversé un... je lui ai renversé un...

Martine Goldberg : Un encrier...

Jean Zeydmann : Un encrier sur la tête... et il y a eu... je dois dire... le directeur du Lycée est venu dans toutes les classes, faire... prendre une position extrêmement... extrêmement cou... très nette, en disant : «Si j'entends le moindre mouvement antisémite dans l'école, l'étudiant sera renvoyé immédiatement, même si c'est pas grave, même si c'est pas un mouvement grave, ou n'importe quoi, il sera immédiatement renvoyé.» Je dois dire que tout s'est calmé, tout... il y a eu... il faisait très calme par après. Mais c'était grâce au directeur de la... au préfet de... au préfet du...

Martine Goldberg : De l'école.

Jean Zeydmann : De... du... au préfet du Lycée. Donc c'est les seules choses que j'ai remarquées... donc les seuls probl... contacts que j'ai eus, je dirais, avec le judaïsme. Bon, j'ai retrouvé, après, monsieur Lewkowicz en question... nous avons été rechercher à deux l'héritage de mes parents, qui était caché chez des gens... Je n'ai pas eu de contacts très... très suivis avec... ni avec la religion juive, ni avec d'autres personnes... mais mon oncle et ma tante n'étaient... étaient des athées, donc ils ne fréquentaient pas spécialement la synagogue, sauf peut-être dans les... la grande... les grandes fêtes, donc là ils fréquentaient la synagogue et je les accompagnais. Et c'est tout, c'est toutes... mes... mes contacts avec la...

Martine Goldberg : Le judaïsme.

Jean Zeydmann : Le judaïsme... jusqu'en 48.

Martine Goldberg : On va... on va tout de suite y venir... mais quelle synagogue était-ce ?

Jean Zeydmann : Quelle synagogue... je crois me souvenir que c'était déjà la Grande Synagogue... la synagogue... la synagogue de la rue de la Régence. Il y a eu deux synagogues... il y a eu une synagogue à... la rue de la Régence et il y avait déjà la synagogue... à... il y avait une synagogue... il y avait une autre synagogue à... à Anderlecht... dans le quartier de la maroquinerie, il y avait une synagogue

qui... qui était construite pour... qui existait déjà ou qui venait d'être construite, un truc comme ça quoi.

Martine Goldberg : Et je voudrais revenir un instant à la Libération... comment est-ce que tu as vécu cet événement ? Quel a été ton sentiment ?

Jean Zeydmann : De la Libération... ben, écoute... un sentiment... un sentiment de soulagement d'abord, parce qu'il y avait malgré tout une pression, hein, il y avait une tension, d'abord il y avait... bon, il y avait des... il y avait des avions qui survolaient, il y avait de temps en temps un bombardement ou l'autre, donc il y avait malgré tout une tension en l'air. Ensuite il y avait une tension due malgré tout au fait que nous étions juifs et cachés, donc il y avait malgré tout une tension, même si elle n'était pas très forte, elle existait... d'une manière générale... puis, bon, il y avait la tension simplement qu'il y avait l'occupant, donc les Allemands qui représentaient un danger potentiel grave tout le temps, c'est-à-dire qu'on savait, en tant que Juif et en tant... simplement en tant que personne vivant dans un pays occupé qu'il y avait un danger... on entendait parler autour de soi, soit les religieuses... il y avait des histoires de... de... de Résistance, il y avait des... dans le couvent, il y avait des... des mouvements de Résistance, il y avait... donc on savait... comme j'étais déjà assez âgé pour comprendre, on savait qu'il y avait... qu'il y avait... que le couvent même était en danger d'être... d'avoir des problèmes graves, etc. Donc il y avait un soulagement de... un soulagement général quand il y a eu la... la... la Libération.

Martine Goldberg : Et dans ce couvent, au fond, c'est vrai... ça t'est arrivé de voir des... parce que tu m'as dit tout à l'heure que le bruit courait que...

Jean Zeydmann : J'ai vu, oui... j'ai vu, la nuit, des... des... des gens rentrer en cachette, j'ai vu une fois sortir des gros... des gros paquets, des trucs... donc... il y avait... elles... elles se sont jamais vanté de... de... de leurs faits d'armes... mais donc elles cachaient les... c'était une filière pour la... pour la... pour les aviateurs et une filière pour la... pour la Résistance en général. Donc on était... on était au courant donc, hein, les plus âgés... les plus jeunes ne savaient pas, mais les plus âgés étaient au courant qu'il y avait un danger de... de... qu'il y avait un danger. Donc même si on était inconscient... parce que, bon, à cet âge-là, on est... on est incon... tout à fait inconscient ou assez inconscient... ça dépend de sa nature, hein... mais comme on était assez inconscient, on savait qu'il y avait un danger quand même, donc... il y avait... il y avait un danger.

Martine Goldberg : Et les religieuses savaient que... que tu avais vu ces...

Jean Zeydmann : Non. Je crois que... qu'on leur a jamais dit. Jusqu'à... jusqu'à aujourd'hui, on leur a jamais dit, non, on a... je crois qu'a toujours gardé ça secret.

Martine Goldberg : Et comment ça s'est fait... dans quelles circonstances... tu t'es réveillé...

Jean Zeydmann : Non, c'est-à-dire qu'on avait fait... en tant que sales gamins, on avait fait la garde la nuit, on avait regardé par la fenêtre. Alors, par la fenêtre, on avait vu, la nuit, des mouvements, à un certain endroit... on avait été à un endroit et on avait vu des trucs, on avait vu des... des... des... des... des... des gens qui bougeaient, etc., autour du couvent.

Martine Goldberg : Ça va d'accord... Une question qui m'échappe...

Jean Zeydmann : Une question, une... un petit fait que je voulais raconter que j'ai trouvé frappant au point de vue... au niveau du... de la... je t'en ai parlé, je crois, déjà... au niveau de la... de la... puisqu'on reparle une seconde de la... du couvent-là... c'était qu'un des enfants juifs cachés devait avoir cinq-six ans... Didier... il s'appelait Didier... alors je ne sais pas si c'était son vrai nom ou son faux nom, mais enfin il s'appelait Didier... il devait avoir cinq-six ans, il était un enfant traumatisé, je ne sais pas pourquoi il était traumatisé, il avait plus que n'importe... enfin plus que beaucoup conscience d'être juif et d'avoir... d'être caché. Je sais qu'il était... que cet... que cet enfant avait des problèmes, il devait avoir cinq-six ans. Et il avait des problèmes... des problèmes de... de... de... de santé... enfin il avait des problèmes de santé du fait qu'il était caché... et la raison pour laquelle je parle de lui, c'est qu'un jour sa mère est venue lui rendre visite et sa mère était accompagnée d'un officier allemand, petit, grassouillet, un homme de 40-45 ans, que nous avions... qui venait rendre... donc la mère juive était en... vivait en concu... en concubinage avec un officier allemand et venait tout à fait inconsciemment rendre visite à son fils qui était ca... de cinq ans, qui était caché dans un couvent, un couvent où il y avait quinze... dix à quinze autres enfants juifs cachés. Alors les religieuses se sont presque étouffées de peur et de rage, mais surtout de rage, elles ont dit à la femme... et ça je l'ai vu, je l'ai entendu, j'étais là... enfin j'étais là... j'avais mes oreilles pendues : «Madame, vous ne rentrez pas dans le... dans la maison, vous pouvez rester dans le jardin, nous vous enverrons votre... votre fils pour vous saluer dans le jardin, mais vous ne pouvez pas rentrer dans le jardin...»

Martine Goldberg : Dans la maison...

Jean Zeydmann : «Et vous savez pourquoi... nous n'allons pas vous l'expliquer...», etc. Bref, les gamins plus âgés sont partis voir ce qui se passait et nous avons vu la mère embrasser son enfant de cinq-six ans, à côté d'un officier allemand... qui était là... ce qu'on a admiré, nous, c'était le couteau de l'officier qui avait un très beau couteau, il était habillé en grande tenue d'officier allemand. Et elle a mis en danger tout le couvent et tous les enfants étaient mis en danger. Il est possible que cet enfant avait... avait vu sa mère vivre avec cet officier allemand et qu'il avait dû être traumatisé... je ne sais pas ! Je l'ai revu encore après la guerre, mais je n'ai jamais

pensé lui demander quelles étaient ses pensées profondes, mais il y avait quelque chose. Je sais qu'il a eu des graves problèmes... psychologiques par après... très graves problèmes, mais je... je n'ai pas suivi.

Martine Goldberg : Et cette scène, elle ne s'est produite qu'une seule fois ?

Jean Zeydmann : Une seule fois.

Martine Goldberg : Oui, j'imagine.

Jean Zeydmann : Oui, parce que on... probablement que les religieuses ont dû lui dire de ne plus jamais revenir, ni avec son Allemand, ni seule.

Martine Goldberg : Oui, j'imagine... Alors je voudrais, d'une manière générale, concernant la... toute cette période...

Jean Zeydmann : Je crois qu'on a fait le...

Martine Goldberg : Fin... enfin septembre 44 à... à 48, est-ce que tu as quelque chose à... à ajouter ?

Jean Zeydmann : Non, je crois qu'on a fait le tour... je crois qu'on a fait le tour, en tout cas de... de ma part. On a revu les contacts avec le judaïsme, qu'il n'y a pas eu tellement précis, non... c'est tout.

Martine Goldberg : Alors donc tout ça nous mène... tu as fait les... les deux... les... les années scolaires complètes au Lycée Français en terminale... c'est ça... en dernière année...

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : L'année scolaire 47-48.

Jean Zeydmann : Oui.

Martine Goldberg : Tu as à ce moment-là... tu vas avoir à ce moment-là 17 ans à la fin de l'année, fin... fin 48... non, non, non, non.

Jean Zeydmann : J'ai 18 ans.

Martine Goldberg : 18 ans. Non... fin 48... je veux dire, en novembre 48, tu vas avoir 18 ans... 19 ans c'est ça que je veux dire.

Jean Zeydmann : Oui, c'est juste, oui.

Martine Goldberg : Donc tu as 18 ans et est-ce que tu passes ton bac ?

Jean Zeydmann : Je ne passe pas mon bac. J'arrive... nous sommes en 48, en juin-juillet 48, je passe mes examens donc... de fin d'année... donc de fin d'année. Je devais passer mon bac en juillet, je crois, donc... donc je... comment est-ce que je peux expliquer... donc je... les... je passe mes examens... enfin je passe des interrogations ou je ne sais pas quoi, en préparation du bac et je devais passer mon bac à... à Lille. Donc je devais aller à Lille passer mon bac...

Martine Goldberg : Pourquoi à Lille ?

Jean Zeydmann : Parce que ça se passait au Lycée Français de Belgique et qu'on passait, je crois, le bac à Lille.... on passait... il n'y avait pas de passage de bac à Bruxelles. On passait le bac à Lille. Enfin bref, je devais passer mon bac à Lille... à Lille, oui... et ça se passe en juin... en juin... en juin... ça je suis sûr... en juin 48... et là il y a tous les événements qui se passent en Palestine, il y a la création d'Israël en mai 48, donc en mai-juin-juillet...

Martine Goldberg : Oui

Jean Zeydmann : En juin... oui... donc en mai 48, il y a les... la création d'Israël et là j'ai... là j'ai un choc. Donc on en parle... moi je ne connaissais la Palestine que vaguement... sur la carte, je savais où ça se trouvait, mais je n'avais aucun sentiment ni sioniste... ni... ni... ni pro... pro-juif... pro-sioniste, etc., donc je connaissais vaguement l'historique... l'historique de cette affaire de Palestine. Mais quand il y a eu la création de l'Etat d'Israël, on en a parlé énormément dans les radios, dans les journaux, etc. Donc mai... mai... mai 48...

Martine Goldberg : Oui, oui.

Jean Zeydmann : Donc on en parle énormément, et là je ne peux pas faire autrement que de me retrouver le nez devant cette affaire, donc j'apprends pratiquement comme ça, puisque j'étais très peu... très peu concerné, très peu au courant de tout... de tout ce qui tournait autour du... ensuite, ça se... on en parlait beaucoup autour de moi dans la famille de ma... de mon oncle et de ma tante, parce que eux-mêmes étaient de... de nationalité palestinienne, c'est-à-dire qu'ils avaient... ils étaient partis en l'an... en 37-38 en... en Palestine pour essayer d'y vivre et ils avaient pris la nationalité palestinienne. Donc ils en parlaient beaucoup parce que, bon, ils étaient concernés, et en plus mon oncle était d'esprit très sioniste, très, très sioniste, donc il était très concerné par le sionisme puisqu'il avait... il avait... il avait fait son alyah en l'an 37-38... il avait fait son alyah et il était resté très... comment dirais-je... très proche des milieux sionistes malgré qu'il était revenu en Angleterre... en Belgique et puis en Angleterre, etc. Il était resté très proche des

milieux sionistes, donc j'entends parler beaucoup de sionisme, d'Israël... de Palestine, d'Israël, etc., dans le milieu familial, dans les jour... dans les journaux, dans les... dans les radios....

Martine Goldberg : A la radio...

Jean Zeydmann : Et alors là, moi qui n'étais vraiment pas au courant, c'est un gros choc. Donc je... j'éprouve au moment de la création d'Israël un très grand choc, c'est-à-dire que... comment expliquer, j'ai un choc dans le sens... une révélation... tout d'un coup... j'étais pas au courant que... qu'il y a des Juifs qui existaient ou pratiquement pas des Juifs qui existaient dans un coin perdu de Palestine qui devient Israël, et tout d'un coup, je... je me rends compte de la réalité politique de la chose. Bon, je ne m'intéressais pas à la politique, je ne m'intéressais pas à grand-chose qu'à mes études, je dirais, et tout d'un coup je me rends compte de la réalité politique de ce qui se passe.

Martine Goldberg : Ok, ça va.

[Arrêt. Changement de Betacam.]

Entretien – Troisième partie – 1er décembre 1995

Réactions à la création d'Israël – Départ pour Israël – Guerre d'Indépendance – Engagement dans un hôpital psychiatrique (Israël) – Vie en Israël – Retour en Belgique

Martine Goldberg : Oui, donc tu expliques que... quand tu entends à la radio, quand tu lis dans les journaux, tout ce qui se passe... la déclaration d'indépendance de l'Etat d'Israël, la déclaration de la naissance de l'Etat d'Israël, quand tu vois tout ce qui se passe là-bas, tu... tu reçois comme une espèce de choc... est-ce que tu pourrais... expliquer ce que tu as ressenti exactement ?

Jean Zeydmann : [Soupir.] C'est... c'est... c'est tellement compliqué... je vais essayer quand même... c'est-à-dire que j'ai ressenti plusieurs choses à la fois... le premier sentiment que j'ai eu, c'est que j'ai redécouvert en... je sais pas, ça ne s'est pas passé en cinq minutes, hein... ça a été en quelques jours, en quelques semaines ou un truc comme ça... j'ai tout d'un coup redécouvert disons mon atta... le fait que j'appartenais à la... à la... à la... à une communauté juive... c'est-à-dire qu'avant ça pour moi, la communauté juive était quelque chose de vaguement religieux, un peu emmerdant sur les bords, avec des gens... pas toujours très sympathiques... et là tout d'un coup je découvre des jeunes... de mon âge, qui sont enthousiastes, qui veulent créer un Etat, un Etat qui n'existe plus depuis 3000 ans... 2500 ans enfin... un Etat qui n'existe plus... je découvre des gens qui sont prêts à se battre, qui sont prêts à faire n'importe quoi pour retrouver une identité, pour... pour redevenir eux-mêmes. Et alors pour moi, au fond, j'ai toujours... j'ai eu un sentiment... de... j'ai eu un sentiment de la médiocrité... c'est-à-dire que la raison pour laquelle je n'ai pas voulu porter d'étoile juive, pour laquelle je me suis senti plus Belge que Juif, etc., c'était que je ressentais quelque chose de médiocre dans cette... dans cette communauté juive.

Martine Goldberg : Une... une espèce de mentalité de ghetto, de shtetl ?

Jean Zeydmann : Voilà, voilà, c'est ça, plutôt une mentalité de ghetto. C'est-à-dire que ce qui inconsciemment m'a... m'a... m'a... m'a... m'a chassé... pas chassé, mais m'a éloigné de la communauté juive, c'est cette espèce de mentalité de ghetto que je n'avais absolument pas. J'avais une mentalité... je sais pas moi... de Belge... de Belge de... de l'époque et d'aujourd'hui... de... de... de... quelqu'un de libre, quelqu'un qui n'a pas connu de devoir courber l'échine ou des trucs pareils... et ce qui me déplaisait dans la communauté juive c'était justement ça, c'était qu'ils ne parlaient que de ghettos, que de pogroms, que d'emmerdements, que d'insultes...

que d'insultes que je ne ressentais pas, j'ai... j'ai pratiquement jamais senti la... le fait d'être... d'être moins que quelqu'un d'autre parce que j'étais juif. Donc je... je n'ai jamais senti ça, c'est peut-être une question de caractère ou question de volonté... volonté de ne pas vouloir le sentir... mais je n'ai jamais senti ce fait d'être... d'être une personne inférieure en quoi que ce soit, hein, en tant que Juif... et tout d'un coup je découvre qu'il y a des Juifs qui vivent... dans un pays qui s'appelle la Palestine, et qui est devenu Israël, des Juifs qui vivent en Israël, et qui... qu'on voit au cinéma, qu'on voit, etc., et qui ont l'air d'être... jeunes, beaux, formidables, qui sont prêts à se battre et... et tout pour... pour garder les nouvelles valeurs juives. Et pour moi ça a été une révélation, c'est-à-dire que je me suis retrouvé... pour moi, le judaïsme c'était plutôt ça, plutôt que l'autre histoire. Tu vois... encore une chose que je... que je viens de penser, que... qui vient de me venir à l'esprit maintenant et qui est l'ex... une des explications pour laquelle je suis parti en Israël... et c'était tellement fort cette révélation pour moi, que je me suis dit : «Tiens... et si j'allais en Israël ?» Bon, alors, il fallait... pour aller en Israël, il fallait trouver une raison... je dirais... il fallait que je me convaincs moi-même. Alors j'avais trouvé une... j'avais été... j'avais une révélation, c'est-à-dire que je m'étais dit : «Chouette, il y a d'autres Juifs qui existent que les Juifs des ghettos et les Juifs des camps de concentration...», parce que je n'aimais pas beaucoup non plus d'entendre parler des camps de concentration et de toute cette époque, parce ça me... j'avais l'impression qu'on avait été avilis et qu'on avait été salis, etc., et que... je sais pas, toute cette... toute cette histoire de camps de concentration... c'est moche à dire, mais ça... je ne voulais pas en entendre parler. Et pour moi c'était une espèce de bain de jouvence de me retrouver dans... dans une autre ambiance, une ambiance de... une ambiance qui ne parlait pas de camps de... des camps de concentration, mais qui parlait d'un renouveau. Alors, la... le problème c'était de me trouver une raison pour y aller vraiment. Bon, j'avais la révélation, mais je n'avais pas de raison vraiment. Je n'étais pas sioniste, je n'avais pas été influencé... alors j'avais deux-trois raisons... j'en ai eu deux... la première... j'avais une raison pour ne pas y aller, c'était mes études. J'étais pas un passionné des études, mais j'aimais... j'aimais mes études et je voulais continuer mes études. Donc j'avais une raison de rester et c'était une raison importante. J'avais une raison de ne pas rester, c'était quitter ma tante, c'est-à-dire quitter le milieu familial qui ne me plaisait absolument pas et qui me rejetait, absolument, et qui vraiment me poussait... me poussait n'importe où, mais surtout pas... mais surtout en dehors de chez lui. Alors j'avais... c'était une des raisons pour pouvoir éventuellement partir... et alors la raison principale qui m'a fait décider, c'était que je me suis dit que j'avais un... qui... que j'avais un moment historique dans ma vie, où je pouvais, je dirais, venger mes parents. Pour moi, c'était un moyen de les faire revivre à travers... je dirais la résurrection d'un Etat. On avait dit, et puis je l'avais senti moi-même, que tous les gens qui avaient été tués, qui avaient été martyrisés, tués pendant l'holocauste, eh bien, c'était un peu à cause d'eux ou pour eux, qu'on faisait un Etat. Alors... disons que c'est la raison principale ou c'est la principale raison qui m'a fait décider de partir en Israël. Je me suis dit... il n'y a pas deux fois dans l'histoire de l'humanité qu'il y a... qu'on recrée un Etat, j'ai

juste l'âge d'y participer, j'ai mes parents à... à venger d'une certaine manière, à ma manière à moi.... c'est une façon également... l'histoire du judaïsme n'était pas tellement claire dans ma tête, mais il était... je... je l'avais ressenti, mais c'était pas aussi clair que l'histoire des parents. L'histoire des parents était très, très claire et bien réfléchi... l'histoire du judaïsme, je l'avais ressentie, mais je l'ai... il est devenu clair que par après. Bref, j'ai décidé de... d'abandonner tout et de partir en Israël, ce qui s'est fait assez facilement, c'est-à-dire qu'il y avait en Belgique une organisation... une petite organisation... qui... qui acceptait les volontaires... et on partait avec un contrat... un contrat d'un an de volontariat, et on vous envoyait donc... par groupes... par groupes de trois-cinq-dix, je crois qu'on a eu un groupe de... de cinq à six... par groupes entiers, donc des petits groupes, parce qu'il n'y a pas eu tellement de gens qui sont partis... on vous envoyait... et il n'y avait pas tellement de jeunes gens... on vous envoyait dans des camps plus importants qui se trouvaient en France, près de la... près des Pyrénées. Je continue ?

Martine Goldberg : Je... oui... mais je... il y a une question que je voulais te poser qui m'échappe... c'est pas grave, continue, ça me reviendra.

Jean Zeydmann : Je te... je te la laisse réfléchir.... Alors là-dessus on est parti dans... je n'ai eu aucun problème avec ma famille qui était, dans un côté... mon oncle était fier, mon oncle était content que je parte, il me l'a dit d'ailleurs, parce qu'il avait mauvaise conscience de ne pas y aller. Il avait à l'époque 35 ans... 35 ans je crois... et il avait mauvaise conscience de ne pas y aller, parce que logiquement en tant que sioniste et en tant que Palestinien, il aurait dû y aller, mais il était marié, il avait deux enfants, etc. Mais il avait mauvaise conscience.

Martine Goldberg : Oui... ça m'est revenu... avant que tu n'ailles plus loin, j'ai deux questions en fait... la première, c'est... tu as signé un contrat de volontariat, volontariat pour quoi... t'engager dans l'armée... t'engager dans...

Jean Zeydmann : Engager dans l'armée.

Martine Goldberg : Engager dans l'armée, d'accord. Et alors la deuxième question qui me vient, c'est : comment as-tu financé ce... comment ce voyage a été financé ?

Jean Zeydmann : Le voyage ? Oh le voyage a été entièrement financé par des... des... des gens de Belgique. Donc il y avait une organisation belge... juive belge qui organisait, qui rassemblait l'argent pour envoyer... on nous... on... nous étions pris en charge au point de vue transport, à tout point de vue... je n'avais pas un franc sur moi, donc hein...

Martine Goldberg : Non, justement...

Jean Zeydmann : Non, non, donc on était pris en charge complètement par les gens... par des gens de Belgique donc, hein.

Martine Goldberg : Y compris pour la... la nourriture...

Jean Zeydmann : Tout, tout, tout, oui, c'est certain.

Martine Goldberg : Et si je fais les recoupements... si je fais bien les recoupements, tu m'as dit que tu n'avais pas pu passer ton bac, ce qui veut dire que tu es parti vers juillet-août.

Jean Zeydmann : Je suis parti en juillet.

Martine Goldberg : En juillet...

Jean Zeydmann : Pardon, en juin... fin juin, ça je me souviens.

Martine Goldberg : Fin juin... oui, puisqu'il fallait passer son bac en juillet... tu as passé les examens...

Jean Zeydmann : Oui, je suis parti en fin juin.

Martine Goldberg : Fin juin. Et alors à quelle organisation... oui, tu m'as dit qu'il y avait une organisation qui regroupait... quelle était cette organisation ?

Jean Zeydmann : [Soupir.] Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je sais qu'on était... on était près d'une gare, près de la gare du Midi, on était dans une... on était près de la Gare du Midi dans une espèce de... de salle, de chambre, d'appartement probablement. Il y avait une organisation juive "secrète", parce qu'à l'époque c'était... il était naturellement... bon probablement que les autorités belges étaient au courant, mais que c'était pas permis de... de... de... de... de rassem... de prendre des volontaires, puisqu'il y avait toute une histoire avec l'Angleterre, etc., qui n'était pas d'accord de laisser rentrer des volontaires ou des Juifs, etc. Donc l'organisation était secrète, que ce soit en Belgique ou en France, on était soi-disant des... des... des... des... des sportifs ou des... ou un truc enfin... quelque chose dans ce genre-là... et donc c'était une organisation plus ou moins secrète, mais enfin que tout le monde connaissait, et mais... je n'ai pas su... finalement je les ai rencontrés une fois, pratiquement la veille de mon départ, je m'étais inscrit, je ne sais plus à travers qui ou à travers quoi, je m'étais inscrit quelque part, et... bref, je me suis retrouvé devant le train... huit jours ou quinze jours après, je me suis retrouvé devant un train, en direction de... en direction de la France.

Martine Goldberg : Des Pyrénées.

Jean Zeydmann : Des Pyrénées. Là nous nous sommes retrouvés dans une petite ville, je ne sais plus laquelle, près des Pyrénées, et nous avons été pris dans... nous avons été mis dans un... un camp de réfugiés politiques, un très grand camp de réfugiés politiques, et nous avons pu... au bout d'un jour ou deux, on est venu nous chercher pour... tous les jeunes, pour nous emmener dans un camp d'entraînement... soi-disant un camp de sportifs, mais en réalité c'était un camp d'entraînement militaire, donc on avait quelques armes dont on se... dont on se servait très peu, mais qu'on apprenait à démonter, à remonter, etc. On nous apprenait à... à... on nous apprenait à nous diriger dans le noir, à nous... à... à nous débrouiller dans des situations difficiles, à monter sur un mur, à descendre, etc., enfin, un petit entraînement... un petit entraînement paramilitaire. Alors la raison pour laquelle ils faisaient ça, c'est que... les Israéliens avaient eu des déboires importants avec des volontaires qui étaient arrivés et qui étaient arrivés sans le moindre entraînement et qui avaient eu des revers... il y avait eu... il y avait eu des pertes très, très importantes en particulier dans l'aéroport dans la ville de Lod, qui est... qui était... qui est... qui est actuellement... une petite ville qui existe toujours... ils avaient eu un revers très important, ils avaient perdu plusieurs centaines de personnes en un jour, parce que les gens ne connaissaient rien... aucun entraînement militaire. Donc ils avaient prévu de faire un entraînement d'un mois, donc on est restés là trois semaines un mois, puis on s'est embarqués sur un bateau, avec des faux papiers, des faux papiers... je ne sais pas lesquels parce que je ne les ai même pas lus... des faux... des faux passeports... et les passeports étaient tellement faux que quand on arrivait au bout de la file, on les redonnait à... à un gars qui allait les apporter au... à la queue qui recommençait les mêmes papiers, avec la police française qui souriait béatement et qui était naturellement complice de cette parodie, parce que c'était une parodie, vraiment ils auraient pu nous laisser monter sur le bateau même sans papiers, mais... disons que c'était une parodie... surveillée par quelques journalistes anglais, qui... qui savaient que c'était une parodie et qui râlaient ouvertement.

Martine Goldberg : Que c'en soit une ?

Jean Zeydmann : Comment ?

Martine Goldberg : Que c'en soit... que c'en soit une ?

Jean Zeydmann : Oui, qui râlaient parce que, bon, on se moquait d'eux d'un... d'une certaine façon, hein, et en plus eux ils étaient là pour faire un reportage sur les volontaires secrets, enfin sur les volontaires qu'on allait envoyer, qu'on envoyait vers la... vers Israël... et, bref, on a fait un voyage très mouvementé dans un bateau infâme, un bateau grec infâme, dans des conditions très, très difficiles, j'ai presque rendu l'âme une dizaine de fois, j'ai été sauvé, je dirais, de la maladie complète [rire] par un gars qui m'a fait monter sur le pont, parce que j'étais dans... dans les soubassements du bateau et j'étais malade comme un chien, surtout que je ne

supporte pas déjà le bateau en temps... dans les bonnes conditions, alors dans les conditions mauvaises, c'était... c'était la catastrophe... bref, au bout de... je sais pas, cinq-six jours, on est arrivés en vue de Haïfa.

Martine Goldberg : Quelques questions avant que tu n'ailles plus loin... c'était la première fois que tu prenais le bateau ?

Jean Zeydmann : C'était la première fois que je prenais le bateau. C'est la première fois que je faisais un voyage important.

Martine Goldberg : Ce camp de réfugiés, c'était des réfugiés qui venaient d'où ?

Jean Zeydmann : C'était des réfugiés... c'était un très grand camp... c'était un très grand camp...

Martine Goldberg : Combien de personnes ?

Jean Zeydmann : Oh là là... à vue d'œil, ça devait être plusieurs milliers de personnes. C'était plein de baraquements... alors... plein de baraquements... c'était tous des gens déplacés, ce qu'on appelait des... les... les gens déplacés...

Martine Goldberg : Un camp de personnes déplacées.

Jean Zeydmann : Oui et qui partaient... qui partaient ou qui cherchaient à partir dans toutes sortes de directions, je ne sais pas très bien où. Moi je ne suis resté que probablement deux jours là-dedans, le temps qu'ils organisent le rassemblement de... de... de... des... des... des jeunes. Mais sinon c'était un très grand camp.

Martine Goldberg : Et qu'y... qu'y avait-il comme... comme nationalités, si c'était un camp de personnes déplacées ?

Jean Zeydmann : Je ne sais pas. Il n'y avait... je crois qu'il n'y avait pas que des Juifs. Il devait y avoir assez bien de Juifs, mais il y avait beaucoup d'autres... il y avait beaucoup d'autres... je crois qu'il y avait même des Russes, des Russes-Russes, qui se trouvaient là, je ne sais pas comment ils étaient arrivés là par... ils avaient été déportés par les Allemands dans l'autre sens. Il y avait de tout, il y avait vraiment de tout. D'ailleurs je me souviens que j'ai entendu parler russe, il y avait même des Russes.

Martine Goldberg : Alors... où est-ce que vous vous êtes embarqués ?

Jean Zeydmann : Nous nous sommes embarqués à Marseille et... nous nous sommes embarqués à Marseille sur un petit bateau grec, qui avait été rafistolé pour... pour embarquer le plus de gens possible... donc avec des... il y avait des...

toute une installation de lits superposés, très... tout était très malsain, la nourriture était quasi nulle, enfin c'était vraiment dans des conditions affreuses.

Martine Goldberg : Et dans ce camp d'entraînement, vous étiez combien ?

Jean Zeydmann : A vue d'œil nous étions 100 ou 200, 200 probablement.

Martine Goldberg : Et vous avez tous... tous les 200 embarqué sur ce bateau ?

Jean Zeydmann : Je ne pourrais pas dire. Je suppose, oui. C'est-à-dire que, bon, comme je connaissais... je n'ai pas fait vraiment d'amis autour de moi, je ne connaissais que deux-trois personnes dans le... dans le petit groupe avec lequel nous étions venus de... de Belgique, donc ce groupe-là a embarqué avec nous, et puis je suppose qu'ils ont dû vider le camp presque complètement, le camp d'entraînement presque complètement, puisque c'était des entraînements, d'après ce que j'avais compris, de trois semaines, un mois.

Martine Goldberg : Et sur ce bateau, il y avait d'autres... il y avait d'autres que des volontaires ?

Jean Zeydmann : Oui. Oui, oui absolument, il y avait... il y avait très peu... il n'y avait pas tellement de volontaires. Il y avait... je sais pas... il devait y avoir, en gros, 10 à 20% de jeunes, de... de... de très jeunes, le restant c'était des gens de tous... de tous âges, surtout des gens jeunes, hein, de donc 25-30 ans, beaucoup... beaucoup de gens... il n'y avait pas ce qu'on appelle des personnes âgées ou très âgées. Il y avait surtout des personnes relativement jeunes, qui partaient en... en Israël comme ça, pour faire... pour aller vivre en Israël, et, parmi eux, il y avait peut-être... il y avait quelques... des... des... des volontaires, mais il n'y avait pas que des volontaires. Je crois que c'était fait exprès, je crois que c'était fait exprès, ils ne voulaient pas faire des bateaux... ils ne voulaient pas faire des bateaux rien que de volontaires, je crois qu'au contraire, on était... il... on a dû être répartis entre plusieurs bateaux, on a dû être répartis entre... parce que, finalement, à la réflexion, je crois qu'on n'était pas tellement nombreux, des très jeunes gens. On devait être 20-30 pas plus.

Martine Goldberg : Et le bateau, il y avait... sur le bateau, il y avait combien de personnes ?

Jean Zeydmann : Oh, le bateau était... était vraiment bourré... je sais pas... il devait y avoir 1000 personnes là ! Un petit bateau avec... on était dans... il n'y avait pas de cabines, ils avaient vidé les... les cabines, ils avaient fait des...des installations de bois comme dans les... dans les camps de concentration.

Martine Goldberg : Des châlits.

Jean Zeydmann : Oui, on était vraiment... on avait, je sais pas moi, 50 centimètres... il n'y avait presque pas moyen de respirer, c'était vraiment très dur.

Martine Goldberg : Et...

Jean Zeydmann : Je suppose qu'ils étaient payés... le bateau devait être payé à la tête de... à la tête des... des... à chaque personne qu'ils embarquaient, ils devaient être payés par personne.

Martine Goldberg : Et tu partais avec l'idée de t'installer, de partir définitivement ?

Jean Zeydmann : Non, je partais sans idée, je ne partais... je n'avais pas... je... je partais sans savoir ce que j'allais faire par après, absolument sans... sans la moindre idée. La seule... la seule chose que j'avais, c'est qu'on m'avait donné l'adresse de mon oncle en Israël, qui vivait à Tel-Aviv, c'était la seule adresse que j'avais, où le seul contact que je pouvais avoir en Israël, mais je ne partais pas dans l'idée de m'installer, je partais dans l'idée d'aller... de participer à la... à la libération, à la guerre en Israël, c'est tout.

Martine Goldberg : Et bon, il y a... il y a quand même... il y a une différence entre le fait de... de se dire "je vais le faire" et puis le passage à l'acte... le fait de te retrouver dans un camp d'entraînement, de te retrouver sur ce bateau, d'arriver là-bas... qu'est-ce que tu as ressenti ?

Jean Zeydmann : Jusque là j'ai ressenti... jusque là et même un peu plus loin, j'ai ressenti de l'excitation, nervosité, enfin de l'excitation, le fait de participer à quelque chose de... de... à quelque chose d'important... le fait... c'est-à-dire que j'ai toujours été passionné par l'histoire, bon... c'est-à-dire que j'ai lu énormément de livres d'histoire, j'avais dans ma chambre des... des photos de batailles célèbres et de trucs historiques, j'étais ce qu'on appelle quelqu'un qui s'y connaissait bien dans tout ce qui était histoire... et pour moi le fait de participer... j'avais le sentiment de participer à l'histoire, et comme j'avais le sentiment d'être au milieu de l'histoire, je trouvais ça quelque chose de... de grandissant, quelque chose de formidable, j'étais... j'étais... j'étais dans le mouvement de l'histoire, et je participais à l'histoire, c'était formidable.

Martine Goldberg : Donc tu arrives à Haïfa...

Jean Zeydmann : J'arrive à Haïfa, le bateau arrive à Haïfa. Je ne suis pas le dernier des sentimentalistes, mais je vois quelque chose d'assez impressionnant, je vois toutes les maisons marquées en hébreu, pour moi c'était du... du... du yiddish, donc je sais plus ou moins déchiffrer ce qui avait... ce qu'il y avait écrit, et je vois tout écrit en hébreu, et, ça, ça a été un choc de... de... de... parce que bon, j'imaginais...

enfin je n'avais pas imaginé du tout... mais voir dans la réalité, une ville ou un endroit où tout était juif, ça fait... ça m'a fait un drôle... ça m'a fait une... une impression très extraordinaire... c'est-à-dire que j'ai été fortement impressionné... c'est-à-dire que c'est une chose que d'imaginer que Israël ou la Palestine, c'est rien que des Juifs, et le fait de le voir pour la première fois, c'était un... un terrible choc, alors ça m'a fortement impressionné, et j'ai fait ce que le pape a fait maintenant, il m'a imité naturellement, j'ai embrassé le sol en me disant : «Tiens, je suis dans la Terre Sainte, etc. Et... je suis un nouveau croisé, une nouvelle sorte...», je connaissais bien les croisades, et l'histoire des croisades, et je me sentais un nouveau croisé, bon. Alors, je me suis retrouvé à Haïfa, et là...

Martine Goldberg : Avec toujours le même groupe de ceux avec qui tu étais parti ?

Jean Zeydmann : [Soupir.] Pas exactement... oui, on avait toujours un groupe, mais disons que le groupe n'était pas immuable, parfois y en avait un qui partait dans... qu'on... qu'on tirait dans une direction et un autre dans une autre... puis finalement on nous a un peu bourlingués un jour ou deux et on nous a amenés dans un camp militaire situé près de Tel-Aviv, et c'était ce qu'on appelle un camp de triage... c'est-à-dire qu'on était installés là-bas et qu'on a commencé à nous interroger, ce qui... un triage.... c'est-à-dire ce qui les intéressait c'était de savoir, d'abord, si on avait... si on était des anciens militaires, si on avait une spécialité quelconque, si on savait se servir d'une arme, de quelle arme, bref... ils ont commencé à... parce qu'il y avait des gens... il y avait toutes sortes de gens là-dedans, hein, il y avait... il y avait des Polonais... il y avait des... enfin il y avait toutes les nationalités... il y avait... il y avait des Anglais, des Américains, il y avait de tout. Et, pour eux, ils voulaient faire quand même une certaine sélection pour savoir ce qu'on pouvait faire avec ces nouveaux venus, où on pouvait les employer le mieux possible. N'oublie pas qu'en Israël à l'époque il y avait, en tout et pour tout, 500.000 Juifs qui vivaient dans le pays, donc c'était vraiment très peu, et, bon, la plupart était déjà plus ou moins... tout le monde était plus ou moins militaire, puisqu'il fallait bien le faire... mais donc c'était un... un... un... un endroit de triage. Moi, on m'a demandé les langues que je parlais, parce que c'était très important, à l'époque... à l'époque, ils avaient un gros problème, c'est que tous les gens qu'ils avaient perdus d'une manière tellement bête... qui avaient été tués... avaient été tués pour une question de langues... c'est-à-dire qu'on leur avait donné... on leur... on les avait commandés en hébreu et ces malheureux ne comprenaient que le yiddish ou le polonais ou je ne sais pas quoi. Donc ces malheureux n'ont pas compris ce qu'on leur disait et il y avait un commandement en hébreu, autrement dit ils se sont rendu compte... ils se sont rendu compte en Israël qu'ils avaient... qu'ils ne pouvaient pas maintenir... pour aller très, très vite... un commandement en hébreu, qu'il fallait... il fallait des mois pour apprendre l'hébreu complètement, ne fût-ce que trois mois pour apprendre l'hébreu ne fût-ce qu'un peu, donc ils se sont dit, on va... on va les classer par pays, par langue. Alors ils ont classé les gens qui parlaient le yiddish, et ils ont classé les gens qui parlaient le polonais, parce qu'il y en avait assez bien, et ils ont classé les gens

qui parlaient l'anglais. Alors moi j'ai demandé à rentrer dans les gens qui parlaient l'anglais. Il n'y avait à l'époque pas de gens qui parlaient le français, donc le... il n'y avait pas suffisamment de gens qui parlaient le français, c'est arrivé que six mois après, mais à l'époque, il y avait... il y avait... il y avait le choix entre le polonais, le yiddish, l'hébreu et l'anglais.

Martine Goldberg : Oui, comme tu avais passé un an en Angleterre...

Jean Zeydmann : Comme j'avais passé un an en Angleterre et que je parlais très convenablement l'anglais, j'ai demandé d'aller... de rejoindre ceux qui parlaient l'anglais.

Martine Goldberg : Un petit retour en arrière... quand est-ce que tu es arrivé à Haïfa ?

Jean Zeydmann : Je suis arrivé à Haïfa probablement... fin juillet, début août, hein, début août, puisque je suis resté un mois... un mois en France, donc j'ai dû arriver début août... début août...

Martine Goldberg : Oui donc alors tu as demandé... vous n'avez pas eu de problèmes au débarquement, pour rentrer ?

Jean Zeydmann : Nous avons eu un peu de problèmes en cours de route, c'est-à-dire qu'en cours de route on a eu... enfin bon, il y avait une question de trêve, c'est-à-dire qu'il y avait un problème de trêve, c'est-à-dire que c'était plus les Anglais, c'était l'ONU... donc l'ONU était... était en train de... de... de... d'organiser une trêve entre les Juifs et les Arabes, et on avait un moment de... il y avait... on était tombés dans un moment de trêve... c'est-à-dire qu'on était tombés... enfin... les Juifs et les Arabes étaient... enfin... avaient donné leur accord aux... à l'ONU, que pendant la trêve, ils ne faisaient pas rentrer des nouveaux immigrants.

Martine Goldberg : Oui.

Jean Zeydmann : Donc on a dû rester une journée de plus en mer, pour tomber en dehors du jour de trêve, donc on a eu un avion de l'ONU qui nous a survolés, mais qui n'a pas pu nous interpeller, parce que, le lendemain, la trêve était finie... donc la trêve était reconduite tous les... tous les mois ou tous les trois mois ou je ne sais pas quoi... de temps en temps, il y avait des batailles entre les trêves... et pendant les trêves, on avait... on était... on était tombé d'accord : pas de... pas d'immigration. Donc on... on est... on est rentrés à Haïfa le lendemain d'une... d'une date... d'une date pivot de... de trêve. Bref, on se trouvait dans ce camp-là... j'ai été choisi, j'ai été... comment dirais-je... séparé des... des autres gens de Belgique, parce qu'eux ont demandé, je suppose, d'aller... dans des... dans des camps où on parlait le yiddish et moi j'ai demandé dans un camp militaire et je me suis retrouvé avec des

gens très intéressants, c'est-à-dire que ce qui me plaisait là-dedans, c'était que je n'étais plus... je vais sembler un peu antisémite, mais je n'étais plus avec des... des Juifs de Pologne ou d'Europe, j'étais avec des Anglais, j'étais avec des Américains, j'étais avec... ou des gens... avec quelqu'un de l'île Maurice... j'étais avec un type... des Canadiens, beaucoup de Canadiens, j'étais avec des Sud-Africains, j'étais avec des gens qui n'avaient pas connu la... la... la... la guerre sur le continent, qui n'avaient pas connu l'holocauste et qui avaient tout à fait une autre mentalité... c'était une mentalité qui me convenait très bien, qui était tout à fait différente de la mentalité des gens que je rencontrais d'habitude, qui était malgré tout fortement... qu'on le veuille ou pas... qui ont été fortement traumatisés par cette histoire de... cette histoire d'holocauste, qui nous avait quand même... fortement écrasés... rien que... parce qu'on avait toujours avec le... moi ce que j'ai eu, c'est que... on était coupables quelque part, on avait le sentiment d'être coupables quelque part si on avait eu cet holocauste, il y avait quelque chose de pas normal... c'est un sentiment latent que... que beaucoup de gens avaient en eux... bref, je me suis retrouvé avec des gens qui n'avaient pas du tout ce genre de... de... de... de... de... de pensées et qui étaient plus libres comme esprit... qui avaient une mentalité tout à fait différente, qui avaient une mentalité comme dans les films que je voyais... les films que j'aimais bien de voir, donc une mentalité tout à fait... tout à fait libre et un langage différent, etc.

Martine Goldberg : Alors tu... tu as été affecté donc, me dis-tu, avec des gens qui parlaient anglais.

Jean Zeydmann : J'ai été affecté dans un groupe d'Anglais.

Martine Goldberg : Et... quelles étaient exactement tes fonctions ?

Jean Zeydmann : Ben, mes fonctions étaient très peu importantes, c'est-à-dire que j'étais simple soldat, c'était déjà pas mal pour moi... j'étais simple soldat... nos officiers, à cette époque-là, n'avaient ni galons, ni signes reconnaissables, mais nous avions de officiers capables, parce que c'était très souvent des gens qui avaient fait leur service militaire dans l'armée anglaise ou dans l'armée américaine ou qui avaient fait la guerre en... en tant que volontaires d'Afrique du Sud, etc., etc. Donc la plupart étaient des gens qui avaient de l'expérience... mon capitaine était un capitaine américain, j'ai appris il y a seulement... il y a seulement six mois, un an... 50 ans après, qu'il avait été tué... qu'il avait été tué en Israël à l'époque, je ne le savais pas, j'ai jamais su qu'il avait été tué à l'époque... mon capitaine était américain, il avait fait la guerre en tant que lieutenant ou je ne sais pas quoi... et les... mes officiers étaient... étaient... avaient tous de l'expérience, ce qui était quand même très, très important, très, très, très important... ça nous a... ça nous a évité énormément de... de... de bévues et de problèmes, parce que la plupart... la plupart des... des... des officiers de l'armée israélienne étaient uniquement des gens

des kibboutz qui avaient un peu d'expérience sportive ou qui avaient eu une petite expérience militaire, mais il n'y en avait pas des masses.

Martine Goldberg : Et dans votre... dans ton groupe, tu étais... vous étiez combien ?

Jean Zeydmann : Ben, le groupe... le groupe anglais, nous étions un groupe assez important, probablement à... je ne sais pas... 7-800... 7-800 soldats sûrement... nous étions... à côté de nous... on... on avoisinait un groupe polonais... donc dans le même campement, il y avait un groupe polonais qui faisait sa petite guerre à la... à... à... à eux, donc et chacun... nous étions... je dirais... justement parce que nos... nos officiers étaient des gens avec une certaine expérience, nous étions plus militaires-militaires, c'est-à-dire que on obéissait aux ordres supérieurs qui venaient de... du quartier général, tandis que les Polonais qui étaient une centaine et qui étaient pas loin de chez nous, ils faisaient plutôt une espèce de petite guerre, une... une guerre personnelle, ils... ils sortaient... ils sortaient sur le front un peu à leur... à leur façon... c'est-à-dire qu'à l'époque, c'est... c'est l'époque, n'oublie pas, de l'Irgoun, qui est l'organisation juive... un peu extrémiste qui est devenue le H'érout, et c'est l'époque où le... l'Irgoun ne voulait pas rendre ses armes, avait ses armes à part et avait une armée en dehors de la... de la... de la Hagana, donc de l'armée officielle, donc c'était une armée dans l'armée... et il y avait beaucoup de... il y avait... c'était un peu comme en... comme en... comme il y a eu maintenant en Bosnie, à Sarajevo et compagnie, en... dans tous ces...

Martine Goldberg : Oui, les milices.

Jean Zeydmann : Donc il y avait des espèces de petites milices privées, plus ou moins privées, faut pas exagérer, mais c'était quand même des espèces de petites milices qui obéissaient vaguement aux ordres des quartiers général, mais très vaguement, et qui faisaient un peu leur guerre privée, comme ces Polonais qui faisaient un peu leur "popote" à eux... mais nous, nous étions sérieux-sérieux, on obéissait que... comme dans toutes les armées modernes... à des... des ordres qui venaient vraiment d'en haut, du quartier général avec des mouvements... des mouvements très sérieux, etc.

Martine Goldberg : Alors... qu'est-ce qui s'est passé... donc tu as été affecté à ce groupe... et ensuite ?

Jean Zeydmann : J'ai été affecté à ce groupe, j'ai participé... j'ai participé avec eux finalement à... d'abord des petites guéguerres, c'est-à-dire que nous étions par moment donné, au bord... c'est-à-dire que ce qui se passait en Israël à l'époque, c'était qu'il y avait toujours des trêves et des ruptures de trêves, selon l'intérêt des uns et des autres. Certains moments, les Arabes avaient intérêt à rompre la trêve parce qu'ils croyaient avoir découvert une arme secrète et qu'ils allaient pouvoir

écraser les Juifs. Les Juifs avaient intérêt à rompre la trêve quand ils croyaient être suffisamment forts pour... pour... disons reprendre des... des... des terres ou... ou se dégager... se dégager de l'emprise... de l'emprise arabe. Donc chacun était... avait... suivait la trêve uniquement selon son intérêt et faisait comme dans toutes les guerres... se préparait à la prochaine... pendant la trêve, on se préparait à la prochaine guerre. Donc pendant les trêves, je me trouvais très souvent sur le front avec d'autres, mais c'était très relax comme front, c'est-à-dire qu'on allait... on allait... on vaquait à nos besoins, on... on allait se prome... enfin se promener, c'est beaucoup dire... on faisait un peu la garde, on faisait attention que l'ennemi n'attaquait pas par surprise, des trucs comme ça, mais c'était plutôt relax. De temps en temps, il y avait un danger, c'est-à-dire qu'il y avait une route où il fallait courir très vite parce que... parce qu'on vous tirait dessus, les snipers vous tiraient dessus pour essayer de vous avoir donc... mais c'était un peu sportif, c'était pas très dangereux, il y avait très peu de pertes. Puis j'ai eu ma première "bataille", entre guillemets, parce qu'on ne peut pas comparer les... les... les choses... ne... il ne faut pas oublier que nous n'avions... nous n'avions pas de canons, ou pratiquement pas, on avait peut-être un ou deux canons qui faisait tout le tour du front, sur un camion, donc il faisait tout le... le front... pour montrer aux Arabes que nous avons beaucoup de canons, on faisait... il y a un canon qui venait tirer quelques coups et puis qui allait plus loin... nous avions tout au début des armes... très mauvaises... enfin pas... pas tellement mauvaises, des armes très anciennes anglaises, et puis on nous a donné des fusils tchèques qui avaient... qui étaient très mauvais, dans le sens que c'était... que... qu'ils n'avaient... qu'ils n'avaient pas pensé que ces armes devaient être utilisées dans un pays chaud... alors imagine la scène : le fusil, quand tu tires avec, chauffe par lui-même, hein, plus la chaleur... on prenait le fusil en main et on avait la peau qui se collait au fusil, c'était du fer, donc on avait la peau qui se collait au fusil, donc c'était de très, très mauvais fusils, il fallait normalement avoir une protection de bois, pour pouvoir tenir l'arme en main sans se brûler ou alors, je sais pas moi, une autre matière, autre que du fer. Maintenant, ils emploient d'autres matières. Donc on avait des fusils qui nous... qui étaient très mauvais, on avait... la seule arme qui n'était pas mauvaise c'était une petite Sten qui était une petite arme très facile à manier. Nous n'avions... très peu d'armes... nous avons finalement très peu d'armes... on avait par... par groupe, on avait une mitrailleuse... on... on n'était... on n'était pas très bien armés, on était convenablement armés, vu la force de l'ennemi qui n'était pas mieux armé que nous... alors en tout et pour tout... il n'y avait pas d'aviation... il y avait... l'ennemi avait quelques avions de reconnaissance et... qui venaient jeter, textuellement, la bombe, à la main, donc ils venaient... et ils prenaient une bombe et ils la jetaient sur nous et ce... ce... ce bombardement était presque... presque une rigolade, parce qu'on savait à quelle heure ils venaient. Ils venaient généralement vers une heure fixe, vers cinq-six heures de l'après-midi, et quand ils ne venaient pas, on était inquiets, on disait : «Tiens, comment ça se fait qu'il n'est pas là ?» Et alors il venait, tout le monde se mettait à l'abri, il jetait sa... deux-trois bombes, il était tout fier et il repartait en Egypte, parce qu'il avait jeté deux-trois bombes... il était tout content et, nous, on avait... c'était presque un ami,

on était contents... bon, il avait jeté ses bombes... puis, un jour, il a été abattu, et on était presque tristes de ne plus avoir l'avion qui venait, etc... bref, l'aviation, des deux côtés, et les... les tanks et tout le bazar, étaient en voie de... de préparation uniquement... je me souviens que le premier tank que j'ai vu, le premier tank arabe que j'ai vu qui nous a attaqués, était une espèce de petit truc de... je sais pas moi, de 2 mètres de long... non... 1 mètre 50 ou 2 mètres de long... enfin un petit truc de rien du tout... alors nous avons vu arriver vers nous deux-trois tanks qui nous ont... qui... qui étaient censés nous attaquer, on a eu quelques jeunes... jeunes gens courageux de notre côté qui ont sauté sur les tanks et qui ont mis une grenade dedans, et, bon, le tank était liquidé. Mais c'était vraiment... le danger n'était pas très... très, très, très grand. Bon, ce qui n'empêchait pas qu'il y a eu énormément de... de tués... justement, comme il y avait une mauvaise préparation, le... le nombre de morts pendant la guerre de... d'Indépendance comme ils l'appellent, a toujours été secret, mais il a au moins été de 5000. Il y a sûrement eu 5000 personnes... 5000 personnes tuées à la... à la guerre.

Martine Goldberg : Et tu étais où exactement ?

Jean Zeydmann : Nous étions situés... nous étions situés dans le Nord au dessus de Haïfa, c'est-à-dire à peu près 20-30 kilomètres de Haïfa, dans les collines, à 20 kilomètres peut-être de Haïfa, et la première action que nous avons menée, c'était une action de dégagement... c'est-à-dire qu'on devait dégager quelques collines... quelques collines occupées par l'ennemi. Alors nous avons attaqué... c'est... c'est... c'est un... c'est un grand mot... nous nous sommes embarqués... nous avons été la nuit... nous nous sommes avancés la nuit... l'ennemi est parti parce qu'il se sentait... il se sentait... mal à l'aise en pleine nuit, donc nous avons atteint nos objectifs le lendemain matin, et le lendemain matin, j'ai vu ce qu'on appelle pour la première fois... ce que c'est que la guerre, c'est-à-dire pour la première fois il y a eu des... des tirs... de... d'armes automatiques, de... de petites mitrailleuses, dans un sens et dans l'autre, et j'ai vu pour la première fois des gens tués... des gens tués... et je dois dire que c'est un choc. Alors j'étais ce qu'on appelle un "runner"... en anglais, un "runner" veut dire un coureur, c'est-à-dire que j'allais du... je devais courir du... de... des avant-postes vers le quartier général, et... comme les messages... nous avions des messages, mais nos messages passaient très mal, parce que, bon, nous avions une... il n'y avait pas à l'époque des... des radios sophistiquées et notre système de... de... de... de radio n'était pas tellement bon. Alors quand il tombait en panne, et il tombait souvent en panne, on employait des... des gens qui couraient d'un... de... du... de la... de la première ligne vers le quartier général. Et c'est ce que je faisais, donc je devais... mon rôle était de courir d'un... d'un truc à l'autre et je disais... je dirais un peu l'homme à tout faire quoi donc.

Martine Goldberg : Tu faisais la... la liaison.

Jean Zeydman : Je faisais la liaison entre la première ligne et le... et le... le... le... le petit quartier général qu'on avait...

Martine Goldberg : Le Q.G.

Jean Zeydman : Le petit Q.G. qu'on avait... qu'on avait monté. Alors on... on a passé là une journée ou deux à... à tirailler les uns sur les autres. Nous avons eu, nous... plusieurs... deux-trois personnes... une ou deux... un ou deux tués et quelques blessés, et ça a été mon baptême du feu.

Martine Goldberg : Et je... tout à l'heure tu parlais de... de cet avion qui rentrait en Egypte après avoir fait son petit tour...

Jean Zeydman : C'était un avion égyptien, oui.

Martine Goldberg : Mais il venait pas jusqu'au nord tout de même.

Jean Zeydman : Non, ça c'était... il venait jusqu'à Tel-Aviv, il n'allait pas plus loin que Tel-Aviv...

Martine Goldberg : Ah, donc à un moment tu as...

Jean Zeydman : C'est-à-dire que cet avion... j'ai un peu mélangé les deux choses, cet avion, c'était un avion qui venait au centre de triage quand on était... quand on venait de débarquer...

Martine Goldberg : Ah !

Jean Zeydman : Au centre de triage, il venait bombarder... il venait bombarder les militaires au centre de triage.

Martine Goldberg : Ah oui d'accord, ça va, je comprends.

Jean Zeydman : Mais il n'arrivait... ils n'avaient pas des avions qui arrivaient jusque... jusqu'au nord du pays, ni des avions syriens... nous étions en face de... de... de groupes... ce n'était pas l'armée officielle... de groupes... syriens... syriens, palestiniens enfin, également une armée qui n'était pas... les... les armées régulières se trouvaient ailleurs. Mais nous étions plutôt en face de... il y avait des... l'armée jordanienne était très bien structurée... l'armée égyptienne, moins bien, mais elle existait... l'armée syrienne était... mais... mais il y avait énormément... des deux côtés, il y avait des bandes, il y avait des bandes... de... il y avait des bandes armées, des deux côtés.

Martine Goldberg : Et, dans l'ensemble, comment... comment as-tu vécu tout ça ?

Jean Zeydmann : Comment j'ai vécu tout ça...

Martine Goldberg : Oui, bon, par exemple, ton baptême du feu, qu'est-ce que...

Jean Zeydmann : Ben, écoute, j'ai eu, comme tout le monde, très, très peur, c'est-à-dire que... j'ai... j'ai eu très peur... on peut pas faire autrement, quand tu entends des balles siffler, ça fait... c'est pas du tout... c'est pas du tout "Les Lanciers du Bengale", ça fait très peur, surtout quand tu vois des gens blessés, quand tu vois des gens tués, quand tu vois du sang, ça fait très peur, et puis je savais... enfin, j'avais l'impression que rien ne pouvait m'arriver parce qu'on se croit toujours... on croit toujours que ça n'arrive qu'aux autres et jamais à soi... donc j'étais persuadé que moi j'étais... je ne pouvais... je ne pouvais... je ne risquais rien, mais malgré tout, quand tu vois la... la... la poussière se soulever à un mètre de chez toi et que tu sais que c'est une balle qui est passée à un mètre de toi, ça fait réfléchir quand même, c'est-à-dire que, disons, physiquement, ça fait réfléchir et mentalement également... Mais j'avais plus peur physiquement que mentalement, donc disons que le mental ça allait, le physique était moins bon.

Martine Goldberg : Et alors la suite ?

Jean Zeydmann : La suite... la suite n'était pas... il y a eu... c'est-à-dire qu'un moment donné... donc je suis resté plusieurs mois avec les Anglais, puis à un moment donné il y a eu... il y a eu... il y a eu... ils ont fait une formation d'une... d'un groupe français, ils ont voulu faire un groupe français. Il y a un... un officier, non juif, français, du nom de Teddy, je ne connais pas son nom de famille, on l'appelait "le commandant Teddy", qui est venu en Israël et qui a dit : «Voilà, je viens vous aider.» Je crois que c'était pour une question de... pour... je ne sais pas si c'était pour l'argent ou pour le sport, mais il est... il est venu offrir ses services... ses services à Israël. Bon. Alors il a dit : «Voilà, je voudrais former un groupe de francophones.» Alors on est venu me chercher dans le camp où j'étais, en me demandant si j'étais volontaire pour aller dans ce groupe de francophones, j'ai naturellement dit : «Non !», que j'étais absolument pas volontaire, que je ne voulais pas quitter le groupe où j'étais, mais le soir même, j'étais soi-disant volontaire, et on m'avait mis d'office dans ce groupe en me félicitant d'avoir été volontaire. Alors je me suis retrouvé absolument contre ma volonté avec... dans un autre groupe que je n'aimais absolument pas, qui était...

Martine Goldberg : Pourquoi tu ne voulais pas aller...

Jean Zeydmann : Parce que je me trouvais très, très bien avec les gens avec qui j'étais, d'ailleurs je suis toujours en relation avec eux maintenant, et je compte les rencontrer d'ici quelques mois, je compte rencontrer certains d'entre eux en Israël, et je me sentais très, très bien... on formait vraiment un groupe très, très, très compact.

Et puis il y a une règle générale dans l'armée... il y a une règle générale dans l'armée : si tu veux pas te faire tuer, tu dois essayer de rester avec des... des... des gens que tu connais, si tu quittes les gens que tu connais tu as une chance sur deux de te faire tuer. Alors ça je connaissais cette règle et je savais qu'il ne fallait pas quitter les gens que je connaissais, parce que les gens que tu... qui se connaissent entre eux s'entraident... tandis que si tu tombes dans un groupe que tu ne connais pas, tu as... on t'en... on t'entraide pas, on t'aide pas et tu risques naturellement d'avoir une mission plus dangereuse ou de te faire tuer plus rapidement. Bref, ça j'avais bien compris et j'étais... je... je... j'étais pas très... j'étais pas volontaire du tout pour quitter mon groupe. Et puis les groupes deviennent très, très structurés, ils deviennent très... il y a une espèce de... de... de ciment total, c'est-à-dire que le danger cimenter les groupes, hein... le fait qu'on risque sa vie malgré tout, tout le temps, ça... ça cimenter les groupes très fortement, les gens ne veulent pas se quitter parce qu'ils se connaissent. Enfin je me suis retrouvé avec ce groupe français et dans ce groupe français, j'avais des Juifs naturellement, d'origine marocaine, tunisienne, il y avait un peu de Français, il y avait... il n'y avait pas de Belges, je crois, il y avait un Suisse ou l'autre, enfin il y avait un peu de tout, des gens qui parlaient le français, il y avait un... un... un Français d'Amérique, ça m'a frappé parce qu'il s'est fait tuer par après, il y avait un Français d'Amérique, et là nous avons été... on nous a mis... dans un endroit qui est très connu, qui s'appelle... près de Tel-Aviv... qu'est-ce que je raconte... près de... Césarée... Césarée, je ne sais pas si tu as entendu parler de Césarée... donc c'est une ville ancienne qui à l'époque n'existait pas, c'est-à-dire qu'à l'époque il n'y avait que des ruines, donc il y avait les ruines de Césarée, donc la ville romaine de Césarée, et à l'époque il n'y avait pas de ville, maintenant il paraît qu'il y a une petite ville qui existe là-bas, ou dans les environs de... de... des ruines. A l'époque, il n'y avait que des ruines. Et on avait installé un camp militaire à côté des ruines et on était à Césarée. Alors on est resté très peu de temps là-bas, on est resté... le temps qu'on apprenne à manipuler... très mal, très mal, une arme que je ne connaissais pas. Alors comme ils avaient vu que je n'étais pas très doué pour les armes, j'étais nommé soutien mitrailleur, c'est-à-dire c'est moi qui donnais la... les... qui passais la... la... la... la... les... les... les munitions à la... au mitrailleur, donc à cette époque-là, c'était... je ne sais pas comment c'est maintenant, mais, à cette époque-là, c'était des espèces de chaînes qu'on passait, l'autre rentrait ça dans sa mitrailleuse, et, bref, il fallait quelqu'un pour alimenter... pour alimenter le mitrailleur, c'était mon rôle. Et alors on s'est retrouvé dans un camp militaire au départ... très... au... très bas de... au plus bas qu'on pouvait aller de Tel-Aviv, là-dessus nous avons organisé une rupture de... de... une rupture de... de... une rupture de... de... comment on appelle ça encore... de... de trêve nous-mêmes, c'est-à-dire que nous sommes partis... je dois être honnête... nous sommes partis avec des voitures marquées Croix-Rouge... dans les... dans les voitures marquées Croix-Rouge, nous avons visiblement montré que nous avions des armes, alors les Arabes nous ont tiré dessus, ils ont vu des soldats passer et on pouvait pas envoyer des soldats, on ne pouvait envoyer que des... que des gens de la Croix-Rouge ou des... des... de la nourriture, est-ce que je sais... ils

nous ont tiré dessus et nous sommes retournés et nous avons montré aux gens de l'ONU, en disant : «Vous voyez, ils nous ont tiré dessus, nous étions des pauvres gens avec des Croix-Rouge, et ils nous ont tiré dessus, sur la Croix-Rouge, nous rompons la trêve.» Mais nous étions tout à fait coupables, et c'est nous qui avons organisé la chose, parce que, comme je disais, les Juifs se sentaient suffisamment forts et avaient organisé une offensive... l'offensive était prête. Donc nous avons trouvé un pre... un prétexte pour rompre la trêve, cette histoire où j'ai été mêlé, cette histoire de Croix-Rouge, et le lendemain ou le jour même, nous attaquons dans la direction de Beershéba. Alors nous avons... on nous a mis dans des... dans des... nous étions déjà beaucoup mieux armés, on était dans des jeeps, et on est descendu carrément à toute vitesse dans la direction de Beershéba, à une telle vitesse que les Arabes qui nous voyaient passer croyaient que nous étions Arabes et que tout le monde nous saluait comme... comme si nous étions Arabes. Donc ils croyaient que c'était l'armée arabe qui... qui défilait... enfin qui se promenait par là, quoi. Alors en réalité c'était une colonne... une colonne israélienne qui descendait sur Beershéba. Alors nous sommes descendus sur Beershéba et nous avons été... notre commandant français a voulu faire du zèle et voulu montrer que... qu'il était... qu'il était capable et il a d'ailleurs été blessé dans la... dans l'opération et... nous avons été les premiers à rentrer dans Beershéba, parce qu'il voulait justement montrer que le corps... le corps français était formidable, etc., ce que... ce que... ce que les militaires n'aiment jamais... c'est-à-dire on n'aime jamais d'être volontaires, on n'aime jamais d'être les premiers, etc. Bref, on s'est retrouvés les premiers et on a eu beaucoup de pertes, on a eu à peu près 30% de... de pertes... tués, blessés... à peu près 30% de pertes... nous n'étions... nous n'étions pas beaucoup, mais on a eu 30% de pertes... et, bon... ce que moi j'ai fait, c'était ramper par terre, courir dans les rues, rentrer dans une maison, tirailler dans les maisons et puis m'installer dans la maison et attendre le renfort... et... mais on a eu... on a eu malheureusement... 30% donc de tués et de blessés. Et ça c'est la fin de mon... de mon engagement militaire. Alors là j'avais calculé que avec 30% de pertes, dans deux... ou la troisième bataille, j'étais bon pour la... pour la guillotine et alors j'ai... je me suis porté volontaire pour quelque chose de moins glorieux, pour la... un travail dans un hôpital. Et alors j'y ai travaillé pendant quelques mois, pendant cinq-six mois, un travail très intéressant, dans un hôpital au point de vue... c'est-à-dire qu'on s'occupait de cas psychiatriques dans cet hôpital, donc tous des gens traumatisés par la guerre, par la guerre en cours donc hein, hommes et femmes, et c'était un travail très, très intéressant avec des médecins étrangers, etc.

Martine Goldberg : Et qu'est-ce que tu faisais exactement ?

Jean Zeydmann : Mais j'étais infirmier, mais un infirmier qui avait pris du grade, c'est-à-dire que là à l'armée j'étais simple soldat et j'étais bien content d'être simple soldat et là j'avais pris un certain grade, c'est-à-dire que j'avais un peu de responsabilités... j'avais des responsabilités un peu plus importantes point de vue soins, etc. Au point que on m'a proposé de faire la médecine, mais il fallait que je

fasse ma médecine à l'armée, et comme j'avais... j'en avais... j'en avais marre de l'armée, je n'aimais pas... je n'aimais pas l'armée, alors je devais... je devais signer un contrat de neuf ans à l'armée, alors j'ai préféré ne pas faire ma médecine et ne pas faire... ne pas m'engager à l'armée pendant... pendant neuf à dix ans quoi.

Martine Goldberg : Et... donc tu es... tu es là resté quelques mois, on... on en arrive où à ce moment-là ? Quelle année ?

Jean Zeydmann : Nous en arrivons à... probablement... écoute, tout mon séjour en Israël était d'un... mon séjour à l'armée a été d'un an... treize mois.

Martine Goldberg : Donc, juin... juin 48 à juin 49.

Jean Zeydmann : Oui... ou septembre 49... probablement septembre 49... j'ai dû faire treize mois à l'armée.

Martine Goldberg : Et ensuite cinq-six mois... à... à l'hôpital, ce qui nous mène à...

Jean Zeydmann : A la fin de l'année.

Martine Goldberg : A la fin de l'année, oui.

Jean Zeydmann : Après ça, j'ai... pour terminer sur le chapitre israélien, on a voulu... j'ai... j'ai pensé rester en Israël. C'est-à-dire que l'ambiance était assez exaltante, j'ai pensé rester en Israël, mais il n'y avait, après ma démobilisation, il n'y avait aucun travail possible. Je pouvais soit faire des études et il fallait... et j'étais prêt à le faire, il fallait apprendre l'hébreu sérieusement, donc j'étais prêt à le faire, de toutes façons si je restais je... je... j'allais faire six mois d'études en hébreu pour être... pour bien connaître la langue... et puis... au point de vue études, il n'y avait pas tellement de possibilités, il y avait... il y avait... pff... des... des écoles d'ingénieurs, il n'y avait pas grand-chose... il y avait... agriculture... il y avait ça et... mais tout ça était... c'était... c'était pas très bien structuré, alors la seule possibilité que j'avais... on me l'a... on nous a proposé... on m'a proposé plusieurs possibilités : on m'a proposé d'être pêcheur, alors comme je ne sais déjà pas monter sur un bateau sans vomir, alors j'ai dit : pêcheur, c'est pas possible. On m'a proposé d'être maçon, alors c'est pas du tout mon genre d'être maçon, j'ai rien contre les maçons, mais c'est pas du tout mon... mon style, alors j'ai dit : maçon, je ne serais pas capable. Alors on m'a proposé... on m'a proposé toutes sortes de travaux... on m'a proposé d'aller vivre dans un kibboutz, alors j'ai été dans un kibboutz pendant quinze jours et puis, bon, je trouvais ça très bien, mais pas pour y vivre tout le temps. On m'a proposé... et puis j'ai eu une idée, je... j'avais un oncle là que j'avais retrouvé, et qui vivait là depuis 1933-34, et qui avait ouvert, à l'époque déjà, une usine de chocolat. Alors tu vas me dire qu'une usine de chocolat dans un pays où il fait très chaud, où il n'y a pas de frigo, c'est pas une très bonne idée, mais c'était son

métier, il avait ouvert une usine de chocolat, et à l'époque il y avait deux ou trois petites fabriques de chocolat. Et, bon, il se débrouillait tout doucement. Il a seulement fait fortune en 40-41, quand les Américains et les Anglais sont arrivés au Moyen-Orient. Ils sont arrivés et... ils sont arrivés par l'Egypte, etc... Syrie, Libye, Egypte... et là bon ils ont eu besoin de chocolat. Alors les deux-trois fabriques de chocolat ont marché à plein tube pendant quatre-cinq ans et mon oncle a fait en quatre-cinq ans une petite fortune. Alors il avait une vingtaine d'ouvriers qui travaillaient chez lui et je lui ai proposé de... de rester travailler chez lui et de... de... de faire ma vie en Israël. Et je... c'est une... c'est une scène qui me reste fortement ancrée dans l'esprit... un soir, je lui en avais parlé et il m'a dit : «Ecoute, on va sortir et je vais te... je vais... nous allons en discuter.» Alors nous sommes sortis, on s'est promenés dans les rues et il m'a dit : «Voilà, moi je suis d'accord naturellement, mais ma femme n'est pas d'accord. Ma femme n'est pas d'accord, parce que nous avons deux jeunes enfants, de moins de... de moins de dix ans et ma femme a peur que tu t'accapares d'une manière ou d'une autre... je suis un homme très malade, je pourrais mourir assez rapidement et ma femme a peur que tu pourrais t'accaparer l'héritage d'une façon ou d'une autre.» Alors bon... alors je n'avais pas d'autres moyens et j'ai demandé de retourner... je me suis arrangé pour retourner en Belgique et je suis retourné en fraude, parce que je n'avais pas... je n'avais plus de papiers... je suis retourné en fraude en Belgique.

Martine Goldberg : Comment ça se fait que tu n'avais plus de papiers ?

Jean Zeydmann : Mais on nous avait finalement... on nous avait confisqué nos papiers, enfin les... les... les i.. les... les... les... les organisateurs juifs nous avaient... nous avaient confisqué tous nos papiers réels, je ne sais pas pour quelles raisons, peut-être pour s'en servir... ils nous avaient confisqué nos... nos papiers en France... et puis... je ne sais pas ce qu'ils en faisaient des papiers, je crois qu'ils s'en servaient... je crois qu'ils s'en servaient parce qu'un jour par accident je suis rentré dans un bureau où j'ai vu plein de... de trucs louches, style passeports, cartes d'identité, etc... enfin je crois qu'ils devaient s'en servir... enfin bref, je n'ai plus retrouvé mes papiers, on ne pouvait plus retourner en Belgique facilement et je suis retourné en fraude en Belgique en m'embarquant sur un bateau, en débarquant en France et en... en rentrant en cachette en Belgique à travers la France.

Martine Goldberg : En quelle année ? A quel moment ?

Jean Zeydmann : En 50.

Martine Goldberg : En 50. Donc juste au moment en fait où tu as 21 ans.

Jean Zeydmann : Ou je vais avoir 21 ans, oui.

Martine Goldberg : Ou tu vas... oui tu vas avoir 21 ans... avant... juste avant de devenir belge en fait, d'opter pour...

Jean Zeydmann : Oui... il y avait... c'est-à-dire qu'il y avait... il y avait une possibilité d'avoir des papiers, c'est-à-dire que je m'étais adressé au consul de Belgique en... à Jérusalem et puis il s'est révélé, très curieusement, j'espère que les Belges ne vont pas m'en vouloir, que c'était un escroc, c'est-à-dire qu'il fallait lui donner de l'argent à ce gars, à ce consul, et puis il... il est parti avec l'argent ou il ne faisait rien, enfin je ne sais plus, c'était un escroc, il ne... il gardait l'argent, et bref je... j'étais très hésitant pour rester en Israël. Et puis ma première idée quand j'ai quitté Israël, je me suis dit : je vais retourner en Belgique faire des études d'agriculture et puis retourner en Israël avec un diplôme d'agriculture, pour être utile en Israël. Je me suis renseigné sérieusement dans une école d'agriculture à Jemappes, je crois, je me suis intéressé très sérieusement à une très bonne école, je me suis pratiquement inscrit, et, puis bon, j'ai rencontré ma femme, ma future femme, et mes projets ont bifurqué vers d'autres... d'autres horizons.

Martine Goldberg : Et comment est-ce que... tu as... comment est-ce que tu as payé le voyage de retour ?

Jean Zeydmann : Il n'y avait pas de problèmes d'argent, c'est-à-dire que je n'avais naturellement pas un franc sur moi et... nous étions à deux, donc un autre Belge et moi... il y avait... nous nous sommes présentés auprès d'un officier, à Haïfa, sur un bateau qui... un bateau en partance pour la France et nous avons carrément raconté notre vraie histoire et on nous a dit : «Pas de problème, vous montez dans le bateau et... et on vous débarque en France.» Donc il y avait aucun problème. Et en France, nous n'avions pas d'argent ni lui ni moi et... il y a une organisation juive en France qui nous a donné un peu d'argent, pour pouvoir nous débrouiller en France, pour pouvoir passer... on... on a pris le train, on... on a pris le train, on a fait de l'auto-stop, on est arrivés à la frontière... arrivés à la frontière belge, là il n'y avait plus de problèmes.

Martine Goldberg : Et tu es... tu es retourné vivre chez ta tante, comment... rapidement, tu pourrais me dire comment tu t'es débrouillé ?

Jean Zeydmann : Je me suis très mal débrouillé parce que je n'avais pas d'argent, j'avais aucun avenir, j'ai... je n'avais plus le courage d'aller vivre avec ma tante naturellement... j'ai loué, je ne sais pas avec quel argent, une... une petite chambre, qui coûtait probablement presque rien. Je faisais des petits travaux... des petits travaux par ci par là, je me débrouillais, je travaillais dans une petite fabrique de... de... de... de... de lainage, je faisais des petits travaux de bureau, des petits travaux de... de... d'ouvrier... enfin un peu de tout, pendant quelques mois. Je vivais dans une chambre, dans les mansardes, dans un trou, dans un truc perdu. Pour manger... je n'avais pas suffisamment d'argent pour manger, alors j'allais manger chez un

copain, dont la mère a été charmante, elle m'a hébergé... enfin pas hébergé, mais elle m'a nourri pendant... sûrement pendant six mois. Alors il y a des jours où je ne mangeais pas beaucoup, je ne mangeais pas grand-chose, j'étais d'ailleurs très mince, je ne mangeais pas beaucoup, ma... ma famille ne s'intéressait pas beaucoup à ce que je devenais, si je... si je survivais ou si je ne survivrais pas... donc... je n'étais pas fâché avec elle, j'étais resté en relation, en rapport avec elle, mais de très loin. Je l'ai... j'ai présenté malgré tout ma fiancée, etc., et, bon, aussitôt qu'on s'est mariés, on a... on s'est installés et on a fait un petit magasin.

Martine Goldberg : Mais alors... ce sera ma dernière question... comment conclurais-tu... tout ce que nous venons de dire ?

Jean Zeydmann : Comme... pour en retirer une leçon ?

Martine Goldberg : Je ne sais pas... quel... quel regard tu jettes sur tout, sur ce qui s'est produit, sur ta vie, sur la Shoah...

Jean Zeydmann : [Soupir.] Ben écoute... il y a... pour moi, il y a eu deux faits importants, je dirais, dans... dans ma vie... le premier fait, c'est naturellement la... la disparition de mes parents, ça a été un choc par après, et je crois que c'est un... c'est un choc non seulement... ce qui m'a choqué, c'est... c'est pas seulement la disparition de mes parents, parce que ça c'est quelque chose de personnel et beaucoup de gens l'éprouvent même dans un accident ou n'importe quoi, mais je dirais que j'ai été choqué par... par... par tous les camps de concentration, c'est-à-dire le fait qu'il y ait eu des camps de concentration et qu'on a exterminé non seulement des Juifs, mais des gens d'une... d'une... de cette façon-là d'une manière systématique, que ce soit des Juifs et les autres... m'ont laissé une... une empreinte, une impression que... dont je ne guérirai jamais... c'est-à-dire... je ne sais pas... j'ai l'impression d'arriver d'un autre monde, j'ai l'impression de ne pas être dans le même monde, j'ai l'impression d'avoir rêvé, j'ai l'impression d'avoir rêvé, j'ai trouvé que c'était... et... et ça je l'ai gardé en moi très, très longtemps, et j'ai seulement su l'exprimer... à un moment donné, je ne sais pas si tu le sais, j'ai été à un moment donné rédacteur en chef d'un... avec ton père d'ailleurs, ton père était président naturellement, il est toujours président... et j'étais à un moment donné dir... rédacteur en chef d'un... du journal de la Centrale.

Martine Goldberg : Oui, oui.

Jean Zeydmann : Et, j'ai pu écrire des éditoriaux, donc des articles dans lesquels j'ai un peu exprimé ce que je pensais, ce que j'avais sur le cœur. Et puis, je me suis rendu compte que ça me faisait du bien, et j'ai écrit des choses qui n'ont pas été publiées, que j'ai gardées pour moi, qui n'ont aucune valeur, mais qui sont... qui sont des choses personnelles, où je raconte un peu... mes... ce que je ressens. Et ça m'a fait beaucoup de bien de pouvoir pendant ces quelques années, pendant... ça a

duré cinq ans... de pouvoir écrire... ça m'a fait beaucoup de bien de pouvoir diriger une équipe qui écrivait beaucoup d'articles sur le judaïsme et sur la Shoah et sur toutes les conséquences, etc., et ça m'a, je dirais, nettoyé l'esprit et nettoyé un peu l'âme de... d'avoir autour de moi et avec moi des gens qui étaient en train de... de... de... d'exorciser la... la... la Shoah. Ça... ça m'a fait beaucoup de bien. Je... je... je ne crois pas, mais je suis sûr que c'est à ce moment-là... au moment que j'étais accidentellement rédacteur en chef d'un journal juif donc, hein, que ça m'a... j'ai été guéri de toute cette histoire de... de... de... de la... des conséquences pour moi en tous cas. Et alors le deuxième choc que j'ai eu, c'est naturellement le choc de la découverte d'Israël, qui est... qui était un choc assez extraordinaire, un pays qui commence, des gens qui... qui recommencent tout à zéro, et tout le monde était très jeune, c'était vraiment... c'était vraiment un pays qui commençait, un peu comme on... on voyait l'Amérique commencer, les débuts d'un pays... les débuts d'un pays, c'est la... c'est une naissance qu'on ne revoit pas deux fois. D'ailleurs chaque fois que je vais en Israël maintenant, et j'y vais assez souvent... j'y vais assez souvent... je... il y a... il y a quelqu'un qui devrait pouvoir décrire la vie, ce que la vie... la vie qu'il y avait à l'époque de... de cette naissance d'Israël. C'est tout.

Martine Goldberg : Ça va. Je te remercie beaucoup de t'être prêté à cette... cette épreuve. [Rire.]

Ce volume a été réalisé par
la **Fondation de la Mémoire contemporaine**
Fondation d'utilité publique reconnue par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/648.78.73
Fax : 02/644.65.95
E-mail : info@fmc-seh.be
Site internet : fmc-seh.be